

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

DE LA RECHERCHE
D'UN
ÉTALON STABLE
DE LA VALEUR

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES)

Présentée et soutenue le Mercredi 4 Juin 1924, à 2 heures

PAR

Robert PETITOT-CARTELLIER

Ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes Commerciales
Avocat à la Cour de Paris

Président : M. NOGARO, professeur

Suffragants { *MM. PERREAU, professeur*
OUALID, chargé de Cours

PARIS
JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1924

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

DE LA RECHERCHE

D'UN

ÉTALON STABLE DE LA VALEUR

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES)

Présentée et soutenue le Mercredi 4 Juin 1924, à 2 heures

PAR

Robert PETITOT-CARTELLIER

Ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes Commerciales
Avocat à la Cour de Paris

Président : M. NOGARO, professeur

Suffragants { *MM. PERREAU, professeur*
QUALID, chargé de Cours

PARIS

JOUE & C^{ie}, ÉDITEURS

45, RUE RACINE, 15

1924

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



INTRODUCTION

Copernic définit ainsi la valeur : « La valeur peut être une quotité de l'objet envisagé par rapport à l'ensemble des objets connus. Plus la conception des choses est étendue, plus la quotité est minime. Pour l'homme sauvage son arme est toute la quotité ou presque. »

Par conséquent, dans un champ donné comprenant l'ensemble des valeurs particulières conçues, la valeur d'une chose serait donc dans le rapport existant entre sa quotité et l'ensemble envisagé.

Le fondement de la Valeur semble donc ne pas tant reposer sur l'objet à comparer lui-même que sur la détermination préalable de l'ensemble des objets auxquels on le compare.

Il est bien certain que la conception de l'ensemble de la Valeur diffère suivant les époques et les individus, et que le rapport existant entre un objet donné et cet ensemble sera différent suivant que l'appréciation sera plus étendue et plus complète, suivant qu'elle sera plus ou moins vaste.

Si nous comparons un arbre à un bouquet d'ar-

bres, cet arbre sera une notable partie de l'ensemble, mais si nous comparons ce même arbre à une forêt, il n'en sera qu'une très minime quotité.

L'entendement humain est aussi variable que limité, et c'est précisément de l'étendue comme de la nature de cet entendement que dépendra dans le mécanisme même de l'évaluation la détermination de l'Etendue par rapport à laquelle il s'agit de rechercher la quotité.

Pour un individu qui possède un bosquet d'arbres représentant la totalité de son patrimoine, un arbre est beaucoup; mais pour un autre qui possède une forêt représentant la totalité de son patrimoine, un arbre est peu.

Nous admettons volontiers que la valeur d'un objet ne dépend pas de l'étendue du patrimoine de chacun et qu'un arbre à une même époque a une valeur générale constante d'usage et d'échange, quelle que soit l'étendue particulière des patrimoines des individus; mais nous voulons dire par là qu'à des époques différentes les patrimoines évalués eu égard aux étendues perçues sont souvent différents et que pour cette raison il est impossible de dire qu'à deux époques différentes un objet identique en forme ou en dimension ait, par rapport à l'Ensemble, une valeur identique.

Du fait que les hommes ne possèdent ni l'or ni le diamant, leur conception de l'étendue de la valeur est limitée d'autant et le corail représente une forte

quotité dans cette étendue. Mais lorsque la conception de l'étendue de la valeur s'étend du fait de la notion or et diamant, le corail voit sa quotité d'autant diminuer dans l'étendue de la valeur que cette étendue s'est développée davantage.

Dans le premier cas, le corail est par exemple 5 par rapport à l'étendue 100, alors que dans le second cas, le corail est 5 par rapport à une étendue devenue 1.000. Mais, tout en restant 5 dans l'un et l'autre cas, la valeur n'est plus la même pour l'entendement humain, et pour pouvoir trouver un objet correspondant à la valeur 5 de la première période, il faudra en trouver un valant 50 à la seconde période. Dans l'un et l'autre cas (5 0/0 et 50 0/0), la proportion de l'objet par rapport à l'étendue conçue sera de 5 0/0. *Il y aura donc équivalence en proportion, mais non pas équivalence en objets.*

Ainsi donc, la compréhension de la Valeur est éminemment élastique, suivant que l'Étendue de cette dernière se modifie et que cette modification est fonction des conditions de l'existence : un objet de luxe d'il y a cent ans est peut-être aujourd'hui considéré comme étant de première nécessité, conséquence des modifications de la vie et de la conjonction des facteurs sociaux. A notre sens, la valeur d'un objet est le degré auquel nous plaçons cet objet par rapport à l'Ensemble des degrés de valeur que nous percevons. Quant à l'étalon de la valeur, c'est

le moyen d'établir les rapports et les équivalences des degrés de valeur entre eux.

Il nous semble que dans le plaisir et la satisfaction comme dans le désir, il puisse y avoir des degrés équivalents suscités par des objets différents suivant que la sensibilité des hommes qui apprécient diffère par elle-même dans des proportions déterminées. Ne peut-il se faire qu'à une même époque l'enfant du pauvre envie un cheval de bois tout comme l'enfant du riche envie un jouet compliqué ? Et ne peut-il se faire que la possession de ces jouets si enviés suscite chez chacun d'entre eux des satisfactions *identiques*, ce qui revient à dire que le premier attribue au cheval de bois comparé à son étendue de conception *la même valeur* que le second attribue au jouet compliqué comparé à sa propre étendue différente ? C'est que chez ces deux êtres les *sensibilités de perception sont différentes* du fait qu'ils appartiennent à des milieux différents, qu'ils ont des moyens différents, une mentalité différente, des besoins différents. Et ce qui est vrai pour deux êtres à une même époque est aussi vrai pour deux moyennes d'êtres considérées à des époques différentes. Si nous envisageons une classe sociale à une époque donnée, nous devons tout d'abord la situer d'une manière bien précise dans son époque, puis établir la moyenne de ses besoins, compte étant tenu de sa *sensibilité valorique*.

Concernant les estimations de la valeur, eu égard à différentes classes sociales, il ne suffit pas de comparer le coût de certaines choses à une époque donnée pour le comparer au coût de ces mêmes choses à une autre époque après avoir redressé dans ses variations l'étalon d'expression et conclure que pour telle ou telle classe de la société, ces variations ont été telles ou telles.

Il nous faut tout d'abord prendre très exactement la classe correspondante à celle qui sert de base et qui peut très bien ne pas être la même. Puis il nous faut rechercher les besoins correspondants aux deux époques, besoins certainement différents eu égard à la compréhension de la vie et aux conventions différentes, puis il nous faut rechercher quelle est la somme de travail nécessaire à assurer ces besoins, eu égard également à la différence des sensibilités. Alors seulement, par établissement des proportions, nous pourrions conclure à la différence ou à la similitude des quotités.

Par conséquent, il nous semble que l'étalon de la valeur doive être la recherche et l'établissement des rapports, non en prenant pour base les objets eux-mêmes, mais en recherchant quelle satisfaction et quelle peine donne leur possession, eu égard aux circonstances différentes et aux sensibilités différentes des moyennes correspondantes des époques.

Les économistes ont distingué la *valeur d'usage* de la *valeur d'échange*, mais ces deux valeurs ne se confondent-elles pas en une notion plus générale de la Valeur ? On dira d'une chose, disent-ils, qu'elle peut avoir une faible valeur d'échange et une grande valeur d'usage, ou au contraire, une faible valeur d'usage et une grande valeur d'échange.

Il nous semble qu'au point de vue général de la valeur, prise en tant que valeur de comparaison, cette distinction, pour exacte qu'elle soit ne présente pas un intérêt fondamental. En effet, du fait d'une civilisation de plus en plus étendue, d'une cotation et d'une fixation de cours de toutes choses (et souvent même des sentiments), la valeur d'échange doit correspondre très rigoureusement à la valeur d'usage. En effet, par suite de la division du travail à l'extrême, les objets détenus par des hommes n'ont souvent pour eux-mêmes aucune valeur d'usage et seulement une valeur d'échange, mais cette valeur d'échange n'est-elle pas déterminée par la valeur d'usage qu'ont ces objets pour les hommes qui sont destinés à les employer.

Un libraire détient une charrue. Elle n'est pour lui d'aucune valeur d'usage. Elle n'a pour lui qu'une valeur d'échange. Mais comment cette valeur d'échange la déterminera-t-il, sinon par la valeur d'usage que pourra trouver en elle le laboureur qui la lui achètera ? Et comment lui-même le laboureur

déterminera-t-il cette valeur d'usage, sinon par la valeur d'échange des produits qu'il obtiendra au moyen de la machine achetée? Et, en somme, la charrue est-elle, pour l'imprimeur, complètement dénuée de valeur d'usage? Nous ne le pensons pas, car nous croyons que pour un imprimeur une charrue a la valeur d'usage correspondante à celle de l'objet directement utilisable par lui-même qu'il pourra se procurer par l'échange de la charrue.

Il nous semble donc que la valeur d'usage et la valeur d'échange sont, en règle générale, intimement liées ensemble pour ne former qu'une valeur générale qui est la *valeur de représentation*, ce qui revient à dire que la Valeur en général est telle que l'ensemble des hommes la conçoit ou l'imagine et que la valeur en particulier est la quotité attribuée à un objet déterminé (par rapport à la Valeur envisagée en général.

PLAN

Nous avons cru nécessaire de diviser notre étude en deux parties :

La *première*, uniquement bibliographique, et composée d'extraits des ouvrages de ceux d'entre les plus éminents économistes qu'il nous a été donné de consulter. Nous avons préféré cette méthode à celle qui consiste à indiquer en de courts renvois placés en bas des pages quelques membres de phrases ou quelques indications d'origine, parce qu'ainsi nous avons pu citer les passages en entier, en attribuant un chapitre à chaque auteur, en le laissant ainsi dans son cadre, dans son atmosphère propre, et à son rang chronologique. Ensuite, nous n'avons pas voulu, en paraissant appuyer nos idées personnelles sur des citations tronquées ou des renvois, risquer d'interpréter faussement la pensée des auteurs et paraître étayer de leur autorité des théories constructives qu'ils auraient pu désapprouver.

Concernant la *seconde partie*, tout entière constructive et personnelle, nous demandons l'indulgence du lecteur. Mieux que personne, puisqu'il s'intéresse

aux questions économiques, il connaît la complexité de ces dernières, et, mieux que personne aussi, il connaît le jaillissement des idées consécutif à l'effleurement de l'une d'entre elles, étincellement de la pensée qui souvent, malgré lui, entraîne l'auteur bien loin du sujet bien déterminé qu'il avait projeté d'approfondir.

Avant tout, nous ne prétendons en aucune manière épuiser la question ni la solutionner. Notre seul but est de faire ressortir l'intérêt suscité de tous temps par le problème de la Valeur, et de souligner l'importance que représente ce problème dans toutes les circonstances de l'existence.

PREMIÈRE PARTIE

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

I

L'ANTIQUITÉ

I

Le premier qui ait distingué la valeur d'usage de la valeur d'échange semble avoir été Aristote. C'est également lui qui, le premier, a défini le rôle de la monnaie en tant que moyen d'expression de la valeur, et qui ait cherché à rechercher quel pourrait être son rôle et son origine.

ARISTOTE (environ 370 avant J.-C.)

« Toute propriété a deux usages qui tous deux lui appartiennent essentiellement, sans toutefois lui appartenir de la même façon : l'un est spécial à la chose, l'autre ne l'est pas. Une chaussure peut à la fois servir à chausser le pied et à faire un échange. On peut du moins en tenir ce double usage. Celui qui, contre de l'argent ou contre des aliments, échange une chaussure dont un autre a besoin, emploie bien cette chaussure en tant que chaussure, mais non pas cependant avec son utilité propre ; car elle n'avait point été faite pour l'échange. »

« J'en dirai autant de toutes les autres propriétés ; l'échange, en effet, peut s'appliquer à toutes, puis-

qu'il est né primitivement entre les hommes de l'abondance sur tel point et de la rareté sur tel autre, des denrées nécessaires à la vie. »

« 12. Il est trop clair que, dans ce sens, la vente ne fait nullement partie de l'acquisition naturelle. Dans l'origine, l'échange ne s'étendait pas, au delà des plus stricts besoins, et il est certainement inutile dans la première association, celle de la famille. Pour qu'il se produise, il faut que déjà le cercle de l'association soit plus étendu. Dans le sein de la famille, tout était commun; parmi les membres qui se séparent, une communauté nouvelle s'établit pour des objets non moins nombreux que les premiers, mais différents, et dont on dut se faire part suivant le besoin. C'est encore là le seul genre d'échange que connaissent bien des nations barbares; il ne va pas au delà du troc des denrées indispensables; c'est par exemple du vin donné ou reçu pour du blé, et ainsi du reste. »

« 13. Ce genre d'échange est parfaitement naturel, et n'est point, à vrai dire, un mode d'acquisition, puisqu'il n'a d'autre but que de pourvoir à la satisfaction de nos besoins naturels. C'est là cependant qu'on peut trouver logiquement l'origine de la richesse. A mesure que ces rapports de secours mutuels se transformèrent en se développant par l'importation des objets dont on était privé et l'exportation de ceux dont on regorgeait, la nécessité intro-

duisit l'usage de la monnaie, les denrées indispensables étant, en nature, de transport difficile. »

« 14. On convint de donner et de recevoir dans les échanges une matière qui, utile par elle-même, fut aisément maniable dans les usages habituels de la vie; ce fut du fer, par exemple, de l'argent, ou telle autre substance analogue, dont on détermina d'abord la dimension et le poids, et qu'enfin, pour se délivrer des embarras de continuel mesurages, on marqua d'une empreinte particulière, signe de sa valeur. »

« 15. Avec la monnaie, née des premiers échanges indispensables naquit aussi la vente, autre forme d'acquisition, excessivement simple dans l'origine, mais perfectionnée bientôt par l'expérience, qui révéla dans la circulation des objets, les sources et les moyens de profits considérables. »

« 16. Voilà comment il semble que la science de l'acquisition a surtout l'argent pour objet, et que son but principal est de pouvoir découvrir les moyens de multiplier les biens; car elle doit créer les biens et l'opulence. »

« C'est qu'on place souvent l'opulence dans l'abondance de l'argent, parce que c'est sur l'argent que roulent l'acquisition et la vente; et cependant cet argent n'est en lui-même qu'une chose absolument vaine, n'ayant de valeur que par la loi et non par la nature, puisqu'un changement de convention parmi

ceux qui en font usage peut le déprécier complètement, et le rendre tout à fait incapable de satisfaire aucun de nos besoins. En effet, un homme, malgré tout son argent, ne pourra-t-il pas manquer des objets de première nécessité ? »

« Et n'est-ce pas une plaisante richesse que celle dont l'abondance n'empêche pas de mourir de faim ? C'est comme ce Midas de la mythologie dont le vœu cupide faisait changer en or tous les mets de sa table. »

II

PLATON (environ 320 avant J.-C.)

(République. Liv. II)

« Ce qui donne naissance à la société, c'est l'impuissance où nous sommes de nous suffire à nous-mêmes et le besoin que nous avons d'une foule de choses. Ainsi le besoin ayant engagé l'homme à se joindre à un autre homme, la société s'est établie dans un but d'assistance mutuelle. Oui, mais on ne communique à un autre que ce qu'on a, pour en recevoir ce qu'on n'a pas, que parce qu'on y croit trouver son avantage. »

III

« Les variations de valeur de la monnaie qui étonnent aujourd'hui, comme elles étonneront encore demain une notable partie des hommes, ne sont pas des faits nouveaux. Et leur fréquence comme leur ancienneté ne suffiront-elles pas à elles seules à prouver que la monnaie n'étant pas un étalon n'est même pas un moyen bien certain d'expression de la valeur ? »

ANONYME D'ALEXANDRIE (18, Dioscoride)

d'après Pline XXXIII.3.47 (An 70)
et d'après Galien (De compos. med. V) An 200

« La première altération de l'*aureus* fut commise sous Néron. Il réduisit le denier à $1/96$ de la livre d'argent au lieu de $1/84$ tout en conservant la même valeur nominale. En même temps la proportion d'alliage s'élève de 5 à 10 0/0 du poids total de la pièce.

« A dater de cette époque l'altération des monnaies

suivit son cours : la violence, recouverte du masque de la loi, assura le succès de ces fraudes.

« Il fut défendu, sous des peines sévères de refuser la monnaie à l'effigie du prince, quelque'en fût le titre. »

IV

Sur l'origine de la monnaie et les causes de son établissement la citation du passage célèbre de Paul nous a paru indispensable.

PAUL (An 530)

Digeste ; 1. XVIII, tit. I, 1

« La vente commença par l'échange; jadis il n'y avait pas de *monnaie* et rien ne distinguait la *marchandise* du *prix*. Chacun, suivant la nécessité du temps et des choses, troquait ce qui lui était inutile contre ce qui pouvait lui présenter de l'utilité, car on voit le plus souvent que ce que l'un possède en trop, manque à l'autre. Mais comme il n'arrivait pas toujours ni aisément que l'un possédât ce que l'autre désirait et réciproquement, on choisit une matière dont la constatation publique et durable permit de subvenir aux difficultés communes de l'échange, par l'identité de l'évaluation: cette matière, revêtue d'une empreinte officielle ne porte plus le nom de *marchandise*, mais celui de *prix*. »

II
LE MOYEN AGE

Nous avons volontairement négligé de reproduire des extraits des casuistes dont des recherches, tendant à l'étude de la valeur au point de vue moral et à la détermination du juste prix, semblaient délaissier le point de vue économique.

Le moyen âge est l'époque la plus intéressante que nous ayons à étudier, en raison des variations constantes de la valeur des monnaies. Sur ce point, le texte d'Oresme est le plus spécifiquement économique, n'étant pas imprégné de l'influence morale et religieuse de cette époque, et tendant uniquement à rechercher la clarté et dégager la vérité scientifique.

Avant de citer le texte même d'Oresme, nous avons cru devoir le faire précéder d'un commentaire explicatif que nous empruntons intégralement à l'histoire des doctrines économiques de M. Brants. Cet auteur résume dans les passages qui lui sont empruntés la conception médiévale de la valeur. Cette conception étant ainsi exposée, le texte d'Oresme n'en aura que plus d'intérêt et plus d'originalité.

« Concernant la valeur nous ferons remarquer ici qu'on distinguait chez les classiques *l'utilité directe* ou *valeur en usage* et la *valeur en échange*, celle-ci appréciée surtout au point de vue du marché. Les auteurs du moyen âge connaissaient évidemment la première; ils n'ont pas méconnu la seconde, loin de là, mais leur analyse ne s'est précisée qu'à mesure que les échanges devenaient plus fréquents, plus importants. La notion de *valeur en échange*, d'ailleurs devint plus distincte de *l'utilité directe* par l'habitude même des échanges et l'influence qu'ils exercent sur l'estimation des choses. Nous indiquerons plus tard la théorie morale du *juste prix* imposant comme règle de justice l'équivalence des prestations dans les contrats à titre onéreux. Mais cette notion domine l'analyse scientifique de la valeur; ce qu'il faut voir ici, c'est précisément suivant quels éléments s'estimait l'équivalence à l'époque du moyen âge, quelle était la *base* de *l'estimation* du juste prix dans les contrats. Là est la théorie économique. Chez saint Thomas d'Aquin le principe du juste prix est exprimé et commenté, mais il n'y a point de vraie analyse de la valeur; on peut bien y trouver épars quelques éléments, mais ce n'est pas un ensemble; on trouve les variations reconnues par la *diversitas loci vel temporis*, les frais et travaux *labor*; la *rareté des choses*; l'appréciation d'ensemble, *aestimatio* qui couvre le tout, mais sans préciser. »

« Ce n'est que chez les auteurs du xiv^e siècle que nous trouvons une théorie systématique de la valeur et du prix, notamment chez Jean Buridan et Henri de Langestein. »

« Buridan, recteur de Paris, a exposé la doctrine des valeurs avec une remarquable clarté. La valeur d'une chose, dit-il, ne doit pas se mesurer à sa dignité intrinsèque, à son degré de perfection, car alors toute chose organisée, une mouche, vaudrait plus que toute chose inanimée. Il faut tenir compte des besoins de l'homme et apprécier les choses d'après leur rapport avec ce besoin. »

« La bonté d'une chose doit en effet se mesurer d'après le but auquel elle est destinée. Car la fin des biens extérieurs est de satisfaire aux besoins de l'homme, *supplementum indigentiae humanae*. La valeur du *supplementum* doit donc se mesurer d'après le besoin qu'il peut satisfaire et d'après l'intensité de ce besoin. »

« Ce besoin, d'ailleurs, il ne faut pas l'apprécier dans le chef d'un particulier, mais de tous ceux qui sont à même de se procurer la chose. C'est donc l'usage propre de la chose, son applicabilité aux besoins de l'homme qui fait sa valeur. »

Toute chose a en outre un usage commun, celui de s'échanger ou de se vendre. C'est évidemment la valeur qui fait la loi de cette transaction. Mais ce contrat dont nous examinerons plus tard les règles,

ne peut avoir d'autre but que de se procurer d'autres choses utiles. L'argent, en effet, qui est l'intermédiaire du contrat, ne constitue pas par lui-même une richesse. Ce n'est au moins qu'une richesse artificielle, accidentelle dont toute la valeur est dans *l'usus communis*: la commutabilité. »

« Il y a une valeur commune, moyenne. La valeur d'une chose, dit Buridan, ne se détermine pas d'après le besoin de tel ou tel particulier, mais d'après celui de la communauté de personnes entre lesquelles l'échange est possible. Or cet ensemble de personnes, ce cercle d'échange, c'est ce que nous appelons aujourd'hui le marché. Mais ce besoin lui-même a-t-il des éléments appréciables ? Buridan désignait sous une explication assez curieuse la loi de la valeur ; l'utilité et la rareté sont évidemment ses éléments et il les apprécie. C'est d'après l'utilité que la valeur se règle, dit-il, mais la mesure de l'utilité c'est le besoin ; or le besoin est plus grand là où la chose manque, et par conséquent son prix s'y élève. C'est ainsi, dit-il par exemple, que si la récolte du vin est mauvaise, il renchérit ; et de même les vins sont plus chers là où il ne croît pas de vignes. C'est d'après ces éléments que se fixe le prix du marché ; *propt communiter in foro venditur* dit déjà Raymond de Pennafort. »

« Langenstein part aussi de *l'indigentia*, base de la valeur et la définit : le manque des choses qui sont

nécessaires ou utiles à l'homme de quelque façon. Mais cette *indigentia* qui n'est elle-même que l'utilité est affectée par la rareté, c'est ce qu'il exprime avec beaucoup de netteté en disant que la quantité d'*indigentia* doit s'estimer en fonction de l'abondance ou de la rareté des choses. Certes l'auteur admet que l'Etat par mesure de police détermine les prix; il croit aisé de préciser ce rapport en vue de la taxe, mais pour certains objets il ajoute un autre facteur, *les frais de production*, ce qui repose sur la nécessité où sont les gens de vivre de leur métier: »

« Au xiv^e siècle, on le voit, les divers éléments de la valeur se dégagent: utilité, rareté, ce que nous appelons aujourd'hui offre et demande, puis les frais de production dans l'ordre industriel. »

« Chez saint Antonin, nous retrouvons les mêmes éléments. Les choses, dit-il, ont une valeur usuelle, distincte de leur bonté intrinsèque, et c'est d'elle qu'il faut tenir compte puisqu'on les envisage au point de vue de l'usage des hommes. Cette valeur usuelle dépend de trois facteurs essentiels: *Virtuositas*, c'est l'utilité directe, c'est ainsi qu'un bon pain de froment vaut plus qu'un pain de seigle; *Raritas*, qui est la difficulté de se procurer la chose, et c'est ainsi que le blé devient plus cher en temps de disette; et que les quatre éléments, l'air, l'eau, etc., sont partout estimés moins que l'or bien qu'ils soient plus

utiles à la vie. *Placibilitas*, l'idée qu'on a de l'avantage d'une chose, c'est ainsi qu'un ornement est plus estimé qu'un autre et Bernardin de Sienne parle à peu près de même en ajoutant la considération des frais de production. »

« A cette époque, on considère surtout les valeurs dans leurs rapports avec les besoins de l'homme : mais si, pour certaines matières, cette considération peut paraître restreinte, il n'en faudrait pas conclure que les bases mêmes de la théorie des valeurs fussent erronées ; au contraire, elles sont aussi nettement dégagées que le permet le développement économique et que les modifications de la valeur d'échange ne sont pas inconnues. »

« La valeur, mesurée par le besoin de l'homme, influencée par des circonstances diverses, se traduit en pratique par l'appréciation moyenne du milieu social, du marché ; c'est la *communis aestimatio* des canonistes qui peut s'adapter à bien des éléments divers et qui n'a ni précision ni fixité absolue, et se trouve supérieure à toute analyse économique de la valeur. L'utilité, les frais de production, la rareté, l'offre et la demande figurent dans les éléments de l'estimation du juste prix, c'est-à-dire en somme de la valeur d'échange du produit. »

« La valeur d'échange, par les divers éléments qui la composent, est peu précise, *in quadam aestimatione consistit* dit saint Thomas d'Aquin, et ne peut

être fixée d'une façon absolue; d'où la notion admise par les canonistes d'un *justum pretium summum, medium et infimum* et la possibilité de discuter sur les prix. »

II

ORESME (An 1560)

(Petit Traictie de la première invention des monnaies)

« *Prologue: Veritate manifestata, cedat opinio veritati.* Qui est à dire, en français, que quand vérité est manifestée, toute opinion doit cesser et donner lieu à vérité. Et cestui dit ay amené à mon propos, pour ce qu'il semble à plusieurs que aucun Roy ou Prince puisse, de sa propre autorité, de droit ou de privilège, franchement muer les monnoyes son Royaume courans et en ordonner à sa volonté et plaisir, et avec ce, sur icelles prendre gaing et émolument tel et autant qu'il luy plaist. A aucuns autres semble le contraire et que telle auctorité ne luy a oncques esté octroyée. Pour laquelle controversée et débat, j'entens en ce petit présent Traictie, quelle chose, selon philosophie et principalement selon les raisons d'Aristote, il me semble estre à dire... »

« ... Car certainement, au temps présent il en serait grant besoing, veu que chacun à sa volonté en use, en donnant la monnaie à tel et si hault pris qu'il luy plaist; qui est grant vitupere et deshonneur au prince

dont icelle porte la figure de la souffrir, car c'est directement atempte contre sa haultesse et seigneurie; et, en après, en la désertion et confusion totale du bien universel de son royaume et pays. Car aujourd'huy il y a plus à faire entre les marchands d'estre d'accord du prix de la monnoie et la evaluation, qu'il n'y a de marchandise dont ilz traictent. Parquoy l'or et l'argent sont à présent venuz à si hault prix que, si de brief n'y est pourveu de remède, il est à doubter de plusieurs inconveniens grans et moult dommaigeables en la tollérance et souffrance d'icelle, comme des matières, à savoir, or et argent, estre transportez es pays voisins, la ou le cours est plus hault, et par ce, diminuer le Royaume au prejudice du premier et de ces subgectz. »

« Chapitre VIII. — Devant toutes choses il est assavoir que jamais, sans évidente nécessité, ne se doivent muer les premières loix, statuz, coustumes et ordonnances, touchant la communauté. Ainsi, selon le philosophe Aristote, au second livre des Politiques, la loy antique positive n'est nulleent à abroguier ni effacer pour une nouvelle, voire combien qu'elle fut meilleure, se toutesvoies il n'y avoit moult grande et notable différence en la bonté d'icelle; car telle manière de muctations diminuent l'auctorité et révérences d'icelles, loix, et encores plus, se elles se font souvent. De telles muctations naissent esclandres et murmures ou peuple et péril de inobédience; et

encores plus, se telles muctacions estoient faictes en pires, car lors elles seroient intolérables et injustes. »

« Maintenant donc il est certain que le cours et le pris des monnoies doit estre ou Royaume comme une loy et une ferme ordonnance que nullement on se doit muer ne changer. En signe de laquelle loy, et cours toutes les pensions et revenues annuelles sont taxées au pris de la monnaie, c'est assavoir, à certain nombre livres, solz et deniers, par quoy il appert que jamais ne se doit faire muctation se, par aventure, nécessité ne contraignoit à ce, ou évidente utilité pour toute la communauté. »

« Chapitre XVII. — ... De usure il est certain qu'elle est mauvaise, détestable et inique, et ainsi le treuve on en la Sainte Escripiture; mais il reste maintenant à monstrier que prendre gain dans la mutacion des monnoies est encores pire que usure : l'usurier donne sa pécune à celuy qui la reçoit volontairement et de son bon gré et qui d'elle, par après, ne peult aider et recourir à sa nécessité, et ce qu'il baille à celluy, outre et par dessus ce qu'il à receu, est de certain contrat entre eulx et dont ilz sont contens; mais le prince, par indeue et inconveniente mutacion de la monnaie, prent de fait et non volontairement le pécune de ses subjectz, car il defend le cours de la première monnoie qui mieulx vault et laquelle ung chacun mieux voudroit avoir que la mauvaise; et, en après, sans aucune nécessité utile

ou prouffit qui d'ilieu puisse advenir aux subjectz, rend pecune et monnoie moins bonne; et s'il advient que la face meilleure que par avant, toutesfoiz cy esse afin que ja en arière elle soit empirée; *et par ainsi leur baillera moins de la bonne à l'équipolent qu'il en recevra...*

Chapitre XXI. — « ... Et oultre, quand le Prince ne donne point à congnoistre au peuple le temps et la manière qu'il entend faire en la monnoie, les aucuns, par cautelles ou par amys, scavent ceste haulse secretement et lorz ils achectent marchandises pour la faible monnoie les aucuns, et puis après les vendent pour forte; et ainsi souldainement sont faiz riches, et gagnent trop tost et induement contre le naturel cours légitime de marchandise; de quoy Monseigneur saint Augustin se esbait et esmerveille moult et semble, à la vérité ceste chose entre une toute la communaulté. Encore, es pareilles mutacions est nécessaire que les rentes et revenues de pécune, tauxez au nombre, soient justement dinminuez ou justement augmentez, si comme dit a este au chapitre de la mutacion de l'appellacion de la monnoie...

« ... Et aussi, ses mutacions durans, adviennent toutes et innumérables perplexités, erreurs et inectricables difficultés, ni comptes et ni receptes entre les hommes, et oppinions diverses, et sourdent entre eulx plusieurs questions, fraudes, abusions et débats, à cause de paye et ses mauvais deniers, lesquelz scau-

*roye à peine racompter avec eulx qui devant ay
nommez; et ce n'est de merveille; car si comme
dit Aristote, ung inconvenient donne, moult d'autres
l'ensuivent, et ce nous a esté de présent assez cruel,
Dieu y pourvoye. »*

III

CHRISTOPHE COLOMB (An 1496)

(Lettre adressée à Fernand et Isabelle après le 4^e voyage)

« L'or est une chose excellente. Avec de l'or on forme des trésors; avec de l'or on fait tout ce qu'on désire en ce monde, on fait même arriver les âmes en paradis. »

III

LES TEMPS MODERNES

En citant des auteurs modernes ou des auteurs contemporains nous n'avons pas cherché à établir entre eux soit un parallèle soit une hiérarchie.

Il nous a été impossible de reproduire les passages des ouvrages de tous les auteurs qui ont traité le point vital que nous étudions, car il n'est pas un économiste qui n'ait étudié la question.

Nous avons voulu seulement, en reproduisant des passages les plus courts et les plus nets, donner une idée de l'évolution des idées et des théories les plus caractéristiques.

NICOLAS COPERNIC (An 1520)

(Traité de la monnaie)

« Quelque innombrables que soient les fléaux qui d'ordinaire amènent la décadence des Royaumes, des principautés et des Républiques, les quatre suivant sont, à mon sens, les plus redoutables : la discorde, la mortalité, la stérilité de la terre et la dé'érioration de la monnaie. Pour les trois premiers, l'évidence fait que personne n'en ignore. Mais pour le quatrième, qui concerne la monnaie, excepté quelques hommes d'un grand sens, peu de gens s'en occupent ; pourquoi ? parce que ce n'est pas d'un seul coup, mais petit à petit, par une action en quelque sorte latente, qu'il ruine l'Etat. »

« ... L'or et l'argent, marqués d'une empreinte, constituent la monnaie destinée à déterminer le prix des choses qui s'achètent et qui se vendent, selon les lois établies par l'Etat ou par le prince. La monnaie est donc en quelque sorte une mesure commune d'estimation des valeurs ; cette mesure doit être fixe et conforme à la règle établie. Autrement il y aurait

de toute nécessité désordre dans l'Etat. Acheteurs et vendeurs seraient à tout moment trompés, comme si l'aulne, le boisseau ou le poids ne conservaient pas une quotité certaine. Or, cette mesure réside, selon moi, dans l'estimation de la monnaie. Bien que cette estimation ait pour base la bonté de la matière, il faut cependant la discerner de la *valeur* elle-même. La monnaie, en effet, peut être estimée plus que la matière dont elle est faite, et *vice versa*. »

« ... Nous voyons fleurir les pays qui ont de la bonne monnaie, tandis que ceux qui n'en ont que de la mauvaise tombent en décadence et dépérissent... La monnaie faible nourrit bien plus la paresse qu'elle ne soulage la pauvreté... »

« La monnaie perd toute sa dignité, quand elle ne peut plus acheter autant d'argent qu'elle en contient et qu'il y a profit à la refondre. L'unique remède alors, c'est de ne plus frapper de monnaie jusqu'à ce qu'elle ait repris son équilibre et qu'elle ait reconquis une valeur plus élevée que celle de l'argent. »

« ... Peut-être dira-t-on : « La monnaie faible est
« plus commode pour les usages de la vie, elle vient
« en aide à la pauvreté, elle met le blé à plus bas
« prix, et elle facilite l'acquisition des autres choses
« nécessaires à la vie; la bonne monnaie, au con-
« traire, rend tout plus cher; elle surcharge les fer-
« miers, les débiteurs et tous ceux qui ont à faire

« des paiements. » Cet avis sera du goût de ceux qu'on priverait d'un gain notable en leur enlevant la faculté de battre monnaie. Peut-être aussi ce sera l'avis *des marchands et des artisans qui n'éprouvent aucune perte à vendre leurs marchandises et leurs produits n'importe le prix de l'or : car plus la monnaie est avilie et plus ils en demandent pour leur marchandise et leur travail.* Mais en portant la vue sur l'autorité commune, ils ne sauraient nier que la bonne monnaie est avantageuse non seulement à l'Etat, mais encore à eux-mêmes, est aux hommes de toute condition, tandis que la monnaie défectueuse est grandement nuisible. »

« Un grand nombre de preuves le rend évident, et l'expérience, ce guide le plus sûr, en démontre pleinement la vérité. *Il est incontestable que les pays qui font usage de bonne monnaie brillent par les arts, possèdent les meilleurs ouvriers et ont de tout en abondance. Tout au contraire, dans les Etats qui se servent d'une monnaie dégradée, règnent la paresse et l'indolence ; on y néglige les arts et la culture de l'esprit, et l'on y subit la plus triste indigence.*

« On se rappelle encore du temps où le blé et les vivres étaient à meilleur marché en Prusse, alors qu'on faisait usage de la bonne monnaie. »

« Maintenant que le numéraire est avili, nous pouvons constater chaque jour combien on a renchéri tout

ce qui sert à la nourriture et à l'entretien des hommes. Il en résulte clairement que la monnaie faible nourrit bien plus la paresse qu'elle ne soulage la pauvreté. Une monnaie de meilleur aloi ne porterait même aucun préjudice à ceux qui acquittent un *cens* pour leur domaine; en effet, ils vendraient aussi plus cher les fruits de la terre, le bétail et toute espèce de produits. L'échange fait qu'on donne et qu'on reçoit tour à tour et la monnaie rétablit un équilibre proportionnel en opérant la compensation. »

(Concernant le rétablissement d'une monnaie saine):
« ... Une dernière difficulté provient des contrats passés et des obligations consenties avant et après la refonte de la monnaie. Il importe de trouver un mode transitoire qui empêche les parties contractantes d'être trop lésées. On y a pourvu anciennement dans une circonstance pareille; ainsi que le montre... » (Règlement arrêté à Malborg en 1418, qui déterminait le mode suivant lequel devait être effectué le *payement des sommes et des intérêts dus en tenant compte du changement du titre monétaire*. On voit dans ce règlement un effort constant pour rétablir l'équilibre violemment rompu par la variation du numéraire; il tend à ménager la transition en ramenant à leur taux primitif les anciens engagements.)

II

JEAN BODIN (An 1578)

« Et la pluspart de ceux là mesmes qui pensent mieux entendre les affaires est abusée d'une opinio invétérée qu'il faut remettre les charges et impots en l'estat qu'ils estoient au teps de Louys XII sans avoir esgard q depuis cé teps là, l'or et l'arget est venu en si grande abondance de terres neufnes, mesme-met du Peru, q toutes choses sont encheries dix fois plus qu'elles n'estoient come j'ay montré entre le paradoxe du Seigneur de Malestroit, tat par les coutumes de ce Royaume, q par les ancies cotracts et advens, ou l'on void l'estimation des fruits e victuailles, dix, voire douze fois moindre qu'elle n'est à présent : e par consequet les fermes e le prix de terres douze fois moindre qu'il n'est pour le iourd'hui. »

« J'ai montré que Charles V Roy de France ne paya q 31 mil francs d'or du Comté d'Auxerre, et q le Duché de Berry ne fut acheté q soixante mille réaux d'or par Philippe premier : e le Comté de Venisse et d'Avigno engagé pour XL mil florins : brief i'ay vérifié q plusieurs Cotés, Baronies e grades

seigneuries ont esté prisées e achetées il y a cent ou six vingt ans dix fois moins qu'elles ne sont à présent : pour l'abondance d'or e d'argent qui est venu des terres neufves : comme il advint à Rome quand Paul Aemil apporta l'or et l'argent du Royaume de Macédoine, l'estimatio des terres haussa d'un tiers tout à coup : e au teps q César fit venir à Rome les trésors et dépouilles d'Egypte, l'usure diminua soudain e le prix des terres haussa tout ainsi qu'il en print aux Espaignols après la conquête du Péru, le botal de vin coustait en ce pays là 300 ducats, la cape Espaignole de frise mil ducats, le genet d'Espagne six mille ducats, comme nous trouvons es histoires des Indes e de ceux là mesmes en partie q lors y acompaignèrent François Pizarre II. La cause estait de l'abondance d'or et d'argent qui fut lors trouvé au Péru e apporté en Espagne e mesmement de la rancon du Roy Atabalippa qui paya pour sa rancon la valeur de dix millions trois ces XXVI mil ducats en or e beaucoup plus en argent, outre le quint du Roy d'Espagne e néantmoins les receveurs du Peru demeurerent en debet de seize cens mil bezans d'or, par l'extract qu'en fit Augustin de Zarate maistre des coptes du Roy d'Espagne. Depuis l'or et l'argent estant communiqué à la Frace, pour la nécessité des vivres e marchandises qui vont sans cesse en Espagne, l'estimation de toutes choses a hausse e par cosequet *les gaiges des officiers, la*

paye des soldats, la pension des capitaines, les iournées e vacations d'un chascun e par mesme suite les fermes ont augmenté: celui qui avoit q cet livres de rete, maintenat en a mil des mesmes fruits qu'il recueillait, car le muy de blé de rete qu'on avoit pour cet ou six XX lvi tournois l'an MDXXII vaut presque'autat en pur achat, ainsi qu'iaj remarqué par les registres du Chastelet de Paris: e mesmes le muy de blé fut acheté l'an 1564 e l'an 1573 trois pet vingt livres et plus, lors qu'il y eut nécessité de blez. Et qui voudra voir les coustumiers de France, il trouvera que le muy de blé mesure de Paris valait de prix ordinaire un quart moins que l'an 1522. En quoy se sont fort abusez ceux la qui ont voulu reigler le prix des choses aux anciennes ordonnances. Il faut donc conclure que l'estat des finances sous Charles VI (sans aller loin) qui revuenait l'an MCCCCXLIII à quatre cent mil livres, y compris le domaine, n'estait gueres moindre, ayant esgard à l'estimation des choses, que l'estat des finances de quatorze millions l'année que mourut Charles neuvième, et les mesmes plaintes qu'on fait a présent, furent faites par les estats tenus à Paris e la rancon que Louis neufiesme Roy de France paya au sultan d'Egypte de cinq cent mille livres n'estait pas guere moindre que celle du Roy Francois I de trois millions d'écus e quoy que le Roy Jean fut taxé à mesme rançon si est-ce qu'elle fut iugée si excessive

qu'on fut six ans à la trouver : nous ferons meme iugement de l'Apanage de IX mil livres de rente qui fut assigné à Charle le Bel, qui n'estait pas moindre q les Apanages de cent mil livres baillé à Henry de France Duc d'Anjou l'an MDLXIII ny le mariage des filles Henry II Roy de France, de quatre cens mil écus assignez à chacune : n'estait pas si grand que le mariage de soixante mil livres assigné aux filles de France, par ordonnance du Roy Charle V.

* * *

« Le moyen d'empescher que les monnoyes soyent altérées de prix ou falsifiées.

« Il me semble que ce point ici mérite d'estre bien entendu par celui q veut establir sagement une Republiq, ou reformer les abus d'icelle: *d'autat qu'il n'y a rie q plus travaille le pauvre peuple q de falsifier les monnoyes, ou varier le cours d'icelles: cobie q les riches e les pauvres chacun en particulier: e tous en general en revoivet perte e domage incroyable e qui ne se peut remarquer par le menu, tant il y a d'inconvéniens qui en viennent à réussir*

« Car si la monnoye qui doit reigler le prix de toutes choses est muable e certaine il n'y a personne qui puisse faire estat au vray de ce qu'il a: *les contracts seront incertains: les charges taxes, gaiges, pensions et vacations incertaines, les peines pécuniaires et amendes limitées par les coustumes e*

ordonnances, serot aussi muables e incertaines: brief tout l'estat des finances e de plusieurs affaires publiques e particulières serot en suspès, chose qui est encore plus à craindre si les monnoyes sont falsifiées par les princes qui sont grarends et deteurs en iustice à leurs suiets. Car le Prince ne peut altérer le pied desmonnoyes au preiudice des suiets e moins encore des estragers qui traitet avec luy et trafiquet avec les siès attedu qu'il est suiet au droict des gens, sans encourir l'infamie de faux monnoyeur: come Philippe le Bel fut appelé du poete « Date, falsificatore demoneta » pour avoir le premier affoibli la monoye d'arget de ce Royaume de la moitié de loy, qui donna occasio de grads troubles à ses suiets e de tres pernicious exeples aux Princes estragers: dot il se repetit bie tard enioignat à son fils Louys Hutin par son testamet qu'il se gardat bien d'affaiblir les monnoyes. »

III

LAW (An 1719)

Considérations sur le numéraire (*Mémoire sur les monnaies*, 1^{re} partie) :

« La monnaie ne reçoit point sa valeur de l'autorité publique. L'empreinte marque son poids et son titre, mais elle ne donne pas la valeur. C'est la matière qui en fait la valeur. »

IV

D'AGUESSEAU (An 1740)

Considérations sur la monnaie :

« L'or et l'argent ont une valeur naturelle et qu'ils ne tiennent nullement du prince. En vain le prince voudrait forcer ce principe et faire violence à la nature même : l'autorité n'a pas le pouvoir de subjuguier pleinement la raison et d'asservir le sens commun. »

V

TURGOT (An 1780)

Sur la formation et la distribution des richesses :

« XLI. Toute marchandise a les deux propriétés essentielles de la monnaie, de mesurer et de représenter toute valeur; et dans ce sens toute marchandise est monnaie.

« XLII. Réciproquement, toute monnaie est essentiellement marchandise.

« XLIV. Les métaux, et surtout l'or et l'argent, y sont plus propres qu'aucune autre substance. »

« La valeur d'une chose est une quantité positive, mais elle ne l'est que pour un instant donné. La nature est d'être perpétuellement variable, de changer d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre. Rien ne peut la fixer invariablement, parce qu'elle est fondée sur des besoins et des moyens de production qui varient à chaque minute. Cette variabilité complique les phénomènes de l'économie politique; elle les rend souvent fort difficiles à observer et à résoudre. Je ne saurais y porter remède : il n'est pas de notre pouvoir de changer la nature des choses. Il faut les étudier telles qu'elles sont. »

« Il est à remarquer relativement à la valeur des choses qu'il est impossible d'apprécier leur grandeur *absolue*. Elle n'est jamais que *comparative*. »

« Il en est de l'idée de la valeur comme de l'idée de la distance. Nous ne pouvons parler de la distance où est un objet, mais faire mention d'un autre objet, duquel le premier se trouve à un éloignement

quelconque. De même l'idée de la valeur d'un objet suppose toujours un rapport quelconque avec la valeur d'un autre objet.

« Si toute valeur est variable ou relative, vous remarquerez qu'il est superflu de vouloir comparer deux portions de richesses, à moins qu'elles ne soient dans le même temps et dans le même lieu.

« Rien ne me garantit qu'un sac de mille francs, dans une caisse, soit une richesse égale à un sac de mille francs que j'y avais l'année dernière. Si cette année-ci il peut acheter plus de choses que l'année dernière, cette portion de ma richesse est plus grande ; si il en peut acheter moins, elle est plus petite. »

VII

MICHELET (An 1833)

(Histoire de France, t. III)

« Gardons-nous de dire du mal de l'or. Comparé à la propriété féodale, à la terre, l'or est une forme supérieure de la richesse. Petite chose mobile, échangeable, divisible, facile à manier, facile à cacher, c'est la richesse subtilisée déjà, j'allais dire spiritualisée... Le docile métal sert toute transaction; il suit, facile et fluide, toute circulation. »

VIII

CARL MENDER (An 1885)

Il distingue valeur d'utilité ou valeur directe (*Gebrauchswert*) et valeur d'échange ou valeur indirecte (*Tauschwert*).

D'après lui, « la valeur des biens d'un ordre supérieur (*höherer Ordnung*) est commandée par la valeur à prévoir des biens d'un ordre inférieur (*niederer Ordnung*) à la composition desquels ils concourent ».

IX

MARX (An 1890)

(Capital, livre I, chapitre III)

Il croit à l'or en tant qu'étalon, ajoutant cependant que « l'expression de la valeur des marchandises en or étant tout simplement idéale, il n'est besoin pour cette opération que d'un or idéal ou qui n'existe que dans l'imagination.

« Dans une fonction de mesure des valeurs, la valeur n'est employée que comme monnaie idéale. Mais quoique la monnaie en tant que mesure de valeur ne fonctionne qu'idéalement et que l'or employé dans ce but ne soit par conséquent que de l'or imaginé, le prix des marchandises n'en dépend pas moins complètement de la matière de la monnaie. La valeur, c'est-à-dire le *quantum* de travail humain qui est contenu, par exemple, dans une tonne de fer, est exprimé en imagination par le quantum de la marchandise-monnaie qui coûte précisément autant de monnaie. Suivant que la mesure de valeur est empruntée à l'or, à l'argent ou au

cuivre, la valeur de la tonne de fer est exprimée en prix complètement différents les uns des autres, ou bien est exprimée par des quantités différentes de cuivre, d'argent ou d'or. Si donc deux marchandises différentes, l'or et l'argent par exemple, sont employées en même temps comme mesure de valeur, toutes les marchandises possèdent deux expressions différentes pour leurs prix; elles ont leur prix or et leur prix argent qui courent tranquillement l'un à côté de l'autre, tant que le rapport de valeur de l'argent à l'or reste immuable, tant qu'il se maintient, par exemple, dans la proportion de 1 à 15. Toute altération de ce rapport de valeur altère par cela même la proportion qui existe entre les prix or et les prix argent des marchandises et démontre ainsi par le fait que la fonction de mesure des valeurs est incompatible avec sa duplication. »

« En tant que grandeurs de la même dénomination ou en tant que quantités différentes d'une même chose, *l'or*, elles se comparent et se mesurent entre elles, et ainsi se développe la nécessité technique de les rapporter à un quantum d'or fixé et déterminé comme unité de mesure. Cette unité de mesure se développe ensuite elle-même et devient étalon par sa division en parties aliquotes. »

« Comme mesure des valeurs et comme étalon des prix, l'or remplit deux fonctions entièrement différentes. Il est mesure des valeurs en tant qu'équi-

valent général, étalon des prix en tant que poids de métal fixe. Comme mesure de valeur il sert à transformer les valeurs des marchandises en prix, en quantités d'or imaginées. »

« Comme étalon des prix il mesure ces quantités d'or données contre un *quantum* d'or fixe et subdivisé en parties aliquotes. Dans la mesure des valeurs, les marchandises expriment leur valeur propre : l'étalon des prix ne mesure au contraire que des *quanta* d'or contre un *quantum* d'or et non la valeur d'un quantum d'or contre le poids d'un autre. Pour l'étalon des prix il faut qu'un poids d'or déterminé soit fixé comme unité de mesure. Ici comme dans toutes les déterminations de mesure entre grandeurs de même nom, la fixité de l'unité de mesure est chose d'absolue nécessité. L'étalon des prix remplit donc sa fonction d'autant mieux que l'unité de mesure et ses subdivisions sont moins sujettes au changement. De l'autre côté, l'or ne peut servir de mesure de valeur, que parce qu'il est lui-même un produit du travail, c'est-à-dire une valeur variable. »

« Il est d'ailleurs évident qu'un changement dans la valeur de l'or n'altère en rien sa fonction comme étalon des prix. Quels que soient les changements de la valeur de l'or, différentes quantités d'or restent toujours dans le même rapport les unes avec les autres. Que cette valeur tombe de 100 0/0,

12 onces d'or vaudront après comme avant 12 fois plus qu'une once, et dans les prix il ne s'agit que du rapport de diverses quantités d'or entre elles. D'un autre côté, attendu qu'une once d'or ne change pas le moins du monde de poids par suite de la hausse ou de la baisse de sa valeur, le poids de ses parties aliquotes ne change pas davantage; il en résulte que l'or comme étalon fixe des prix, rend toujours le même service de quelque façon que sa valeur change. »

Le changement de valeur de l'or ne met pas non plus obstacle à sa fonction comme mesure de valeur. Ce changement atteint toutes les marchandises à la fois et laisse par conséquent *cæteris paribus* leurs quantités relatives de valeur réciproquement dans le même état. »

« Dans l'estimation en or des marchandises, on suppose également que la production d'un *quantum* déterminé d'or coûte, à une époque donnée, un *quantum* donné de travail. Quant aux fluctuations des prix des marchandises, elles sont réglées par les lois de la valeur relative simple développées plus haut. »

« Une hausse générale des prix des marchandises exprime une hausse de leurs valeurs, si la valeur de l'argent reste constante, et une baisse de la valeur de l'argent si les valeurs des marchandises ne varient pas. Inversement, une baisse générale des prix des marchandises exprime une baisse de la valeur

de l'argent si les valeurs des marchandises restent les mêmes. Il ne s'ensuit pas le moins du monde qu'une hausse de la valeur de l'argent entraîne une baisse proportionnelle des prix des marchandises et une baisse de la valeur de l'argent une hausse proportionnelle des prix des marchandises. Cela n'a lieu que pour les marchandises de valeur immuable. De telles marchandises, par exemple, dont la valeur monte et baisse en même temps et dans la même mesure que la valeur de l'argent, conservent les mêmes prix. Si la hausse ou la baisse de leur valeur s'opère plus lentement ou plus rapidement que celle de la valeur de l'argent, le degré de hausse ou de baisse de leur prix dépend de la différence entre la fluctuation de leur propre valeur et celle de l'argent, etc., etc... »

X

BOURGUIN (An 1896)

« Les historiens économistes, en recherchant les prix de marchandises importantes telles que le blé, le travail humain, la terre, le logement, etc., ont pu établir les variations du pouvoir de la monnaie dans les siècles passés. Je me borne à reproduire ici l'échelle proportionnelle de M. le Ve d'Avenel, le pouvoir de la monnaie à notre époque étant représenté par 1 » :

XIII ^e siècle	1 ^{er} quart	$\frac{4}{1/2}$	XVI ^e siècle	1 ^{er} quart	5
	2 ^e	— 4		2 ^e	— 4
	3 ^e	— 4		3 ^e	— 3
	4 ^e	— 4		4 ^e	— $2\frac{1}{2}$
XIV ^e siècle	1 ^{er}	— $3\frac{1}{2}$	XVII ^e siècle	1 ^{er}	— 3
	2 ^e	— $3\frac{1}{2}$		2 ^e	— $2\frac{1}{2}$
	3 ^e	— 3		3 ^e	— ■
	4 ^e	— 4		4 ^e	— $2\frac{1}{3}$
XV ^e siècle	1 ^{re}	— $\frac{4}{1/4}$	XVIII ^e siècle	1 ^{re}	— $2\frac{3}{4}$
	2 ^e	— $\frac{4}{1/2}$		2 ^e	— 3
	3 ^e	— 6		3 ^e	— $2\frac{1}{3}$
	4 ^e	— 6		4 ^e	— 2

« On voit par ce tableau que la valeur de la monnaie était en moyenne quatre fois plus considérable qu'aujourd'hui du XIII^e au XV^e siècle. Ce dernier siècle est marqué par une extrême pénurie de moyens d'échange, le stock répandu dans le monde étant à

peine de 1 milliard (Haupt); la monnaie possède alors un pouvoir six fois plus grand qu'aujourd'hui. Puis elle se déprécie au xvi^e siècle, sous l'influence des afflux d'or et d'argent du Nouveau Monde, et n'a plus, depuis cette époque jusqu'au xix^e siècle, qu'une valeur deux à trois fois plus forte que de nos jours. »

« Pour l'époque contemporaine, on a pu arriver à une précision plus rigoureuse, en relevant chaque année les prix des marchandises les plus importantes, cotés dans les mercuriales, et en calculant le pourcentage de leurs variations annuelles. C'est le procédé des *Index Numbers*. On prend comme base du calcul une certaine année ou une certaine période d'années choisie arbitrairement, et l'on représente par 100 le prix moyen, quel qu'il soit, de chaque marchandise sous cette période. »

« Les *Index Numbers*, en effet, n'expriment pas les prix des marchandises, mais le tant pour cent de leurs fluctuations annuelles, de sorte que le chiffre 100 de la première année signifie simplement le point de départ des variations proportionnelles des prix dans les années suivantes. Le tant pour cent des variations du prix de la marchandise dans les années suivantes vient donc s'ajouter au chiffre initial 100 ou s'en retrancher, suivant qu'il y a hausse ou baisse. Le chiffre indicateur de l'année étant ainsi fixé pour chaque marchandise, il suffit d'en tirer la moyenne

pour avoir le *total Index Number* qui indique, pour l'année, la variation moyenne du pouvoir de la monnaie par rapport à l'année initiale, dans un pays déterminé. »

« Si par exemple le blé coûtait 30 francs l'hectolitre en 1870, année initiale du calcul, on figure ce prix par 100. Si, l'année suivante, le prix de l'hectolitre de blé est monté à 33 francs, on inscrit comme nombre indicateur 110, la hausse étant de 10 0/0. Si en 1872 le prix est tombé à 28 fr. 50, l'*Index Number* doit être 95, parce que la baisse, par rapport à 1870, est de 5 0/0. »

« Lorsqu'on a, comme M. Sauerbeck, des nombres ainsi calculés pour 45 marchandises différentes, il suffit de diviser leur total par 45 pour avoir le *total Index Number* de l'année. »

« Les résultats ainsi obtenus sont très approximatifs, puisqu'ils sont basés sur quelques prix seulement; on se contente en effet d'opérer sur ceux qui peuvent être constatés avec le plus de facilité et de certitude, c'est-à-dire sur les prix en gros d'un certain nombre de produits bruts. Quant aux prix de détail, quant à ceux des objets fabriqués, des services personnels, des logements, etc., ils n'y figurent pas, à cause de leur variété, et de la difficulté d'en établir le taux. »

« Ces tables ne peuvent donc avoir la prétention de nous donner la véritable mesure des variations de valeur de la monnaie étalon. »

« Elles ont encore ce défaut, que toutes les marchandises y figurent sur le même pied, et exercent une influence égale sur le calcul du *total Index Number*, quelle que soit leur importance réelle pour les besoins de l'homme. Il est vrai que, si l'on veut établir des coefficients au profit des marchandises les plus usuelles et les plus essentielles, comme le blé ou la houille, on tombe dans l'arbitraire et l'on arrive, paraît-il, à des résultats qui ne s'écartent pas sensiblement des autres. Il est impossible de dresser avec une exactitude mathématique une échelle proportionnelle de nos besoins, qui varient d'ailleurs suivant les époques, les pays, les classes de la population et les individus. »

« Le meilleur procédé pour apprécier les variations du pouvoir de la monnaie, en tenant compte de l'importance relative des besoins, est celui des moyennes budgétaires, introduit par M. de Foville : les éléments en nature du budget d'une famille étant considérés comme fixes, on recherche le coût de la vie pour cette famille aux différentes époques. »

« Enfin les taux d'évaluation des marchandises, fixés chaque année par l'Administration, suivant les cours, pour le recouvrement des droits de douane, permettent aussi des comparaisons de prix d'une époque à l'autre. Mais, quel que soit le procédé, il est toujours et nécessairement imparfait, non seulement parce qu'il est impossible de faire le relevé

complet des prix, mais aussi parce que les marchandises sont d'importance inégale. Le pouvoir de la monnaie n'est qu'un mot; il ne désigne pas une qualité, une valeur intrinsèque, mais un ensemble de rapports qui n'ont rien de commun entre eux, n'étant pas des équations entre grandeurs de même espèce. »

« La valeur d'usage d'une marchandise n'est saisissable dans la société et ne se révèle au dehors que d'une manière indirecte, par son expression qui est justement la valeur d'échange. Dans la plupart des cas, c'est seulement quand nous voyons le prix d'une marchandise hausser ou baisser que nous nous apercevons de la hausse ou de la baisse de son utilité relativement aux autres marchandises dans l'estime des échangistes. *M. Stanley Jevons* le reconnaît bien lorsqu'il hésite à dire que nous aurons un jour la mesure des sentiments du cœur humain. « Une unité de plaisir ou de peine est difficile même à concevoir; mais ces sentiments plus ou moins intenses nous poussent constamment à acheter et à vendre, à emprunter et à prêter, à travailler et à nous reposer, à produire et à consommer; et c'est au moyen de ces effets quantitatifs des sentiments que nous devons apprécier leur montant respectif. »

« Pas plus que Bentham, *M. Jevons* n'a trouvé le mètre direct de nos désirs et de nos passions. »

XI

Dr Eugen VON PHILIPPOVICH (An 1900)

Il estime que la valeur est la signification (*bedeutung*) que nous attribuons aux richesses et aux biens, comme aux différentes activités, avec cette arrière-pensée (*Rücksicht*) que nous leur reconnaissons différentes qualités.

Il divise également la valeur en valeur subjective et objective.

XII

CORNELISSEN (An 1903)

Théorie de la valeur

« J'appelle *valeur d'usage* d'une chose la signification que cette chose peut avoir pour un homme quelconque ou bien pour une collectivité d'hommes, en tant qu'elle peut satisfaire certains besoins ou désirs humains; en d'autres termes, c'est ce qui correspond, au point de vue du consommateur, à l'utilité de cette chose, ou du moins aux propriétés et qualités qui la font servir à l'usage des hommes. »

« J'appelle cette valeur, *valeur d'usage personnelle* quand il est question de l'utilité ou de l'usage d'une chose pour la personne d'un consommateur défini. Je l'appelle *valeur d'usage sociale* quand je vise l'utilité ou l'usage que les choses ont pour les hommes en général. »

« Je distingue ensuite la *valeur d'usage totale* et l'*utilité totale* d'une quantité quelconque de choses de la *valeur d'usage* et de l'*utilité* d'une certaine fraction de cette quantité. »

« J'appelle *valeur de production* d'une richesse son

rapport avec d'autres richesses relativement au coût de leur production. »

« Je distingue entre la *valeur de production subjective* ou *individuelle* qui se base sur le coût de production personnel du producteur et la *valeur de production objective* ou *sociale* qui est basée sur le coût socialement nécessaire à la production des richesses suivant le développement des forces productives. »

« La valeur de production est *valeur de travail* lorsque le coût de production se réduit au *coût de travail*; elle se distingue alors en *valeur de travail subjective* et *valeur de travail objective*. »

« Elle est *valeur de production capitaliste* pour les catégories de richesses telles et dans des conditions de productions telles que les frais se réduisent pour le producteur non au coût de travail, mais à une dépense du capital. »

« J'appelle *valeur d'échange* d'une marchandise son rapport avec d'autres marchandises relativement aux quantités auxquelles, sur le marché, elles sont considérées comme équivalentes et proportionnellement auxquelles elles sont échangées. »

« J'appelle cette valeur : *valeur d'échange subjective* ou *personnelle* quand elle est déterminée par les évaluations personnelles d'acheteurs et de vendeurs définis, et *valeur d'échange objective* ou *sociale* quand elle est déterminée par la valeur de produc-

tion sociale d'une part et par les besoins sociaux de l'autre. »

* * *

« Le mot valeur exprime une idée de *grandeur comparative* et non de *grandeur absolue*. »

« Ce caractère de relativité est communément fort mal défini par la science économique. Les économistes l'ont indiqué pour démontrer l'impossibilité de mesurer d'une façon absolue la valeur des choses; mais ils se sont généralement contentés de faire observer qu'il en est de la valeur des choses comme de la pesanteur, de la longueur, de la surface ou de la valeur des objets; pour en parler, il faut comparer un objet quelconque à un autre qui possède également une certaine pesanteur, longueur, surface ou chaleur. Ceux-là mêmes qui ont poussé le plus loin l'analyse n'ont vu dans la valeur qu'un rapport entre différentes choses, comparées les unes aux autres relativement à une qualité qui leur est commune. »

« (V. à ce sujet J.-B. Say, *Cours complet d'économie politique pratique*, 1^{re} partie, chap. II : « De la valeur qu'ont les choses. »)

« Pour les simples transactions entre les hommes, étant donnée surtout la confusion qui règne en ce qui concerne la notion de « valeur », cette conclusion paraissait suffisamment approfondie. »

XIII

Ne pouvant emprunter ici des passages aux ouvrages de tous les auteurs ayant concouru à la formation de la théorie autrichienne sur la valeur, nous avons cru nécessaire de citer M. Landry, non pas en tant qu'auteur original, mais en qualité de commentateur des théories autrichiennes et écrivain de langue française ayant le plus contribué, soit à répandre les concepts de cette école, soit à analyser la notion d'étalon de la valeur.

LANDRY

(La valeur)

I. — *Les différents concepts de la valeur*

La valeur d'échange

« Etude du problème de la valeur :

« Cette valeur dont nous allons avoir à nous occuper est la valeur *d'échange* que tout le monde sait distinguer de la valeur *d'usage*.

« *Distinctions de l'école autrichienne.* — L'école autrichienne a conservé les deux notions de la valeur d'usage et de la valeur d'échange et elle a ajouté à

cette distinction une autre distinction, qu'elle tient pour primordiale, celle de la valeur au sens *subjectif* et de la valeur au sens *objectif*. La valeur au sens subjectif est l'importance que les biens ont pour tel ou tel sujet à qui on les rapporte; la valeur au sens objectif ce sera la propriété qu'un bien aura de servir à obtenir tel ou tel résultat d'une nature objective.

« En combinant les deux distinctions ci-dessus, l'école autrichienne construit les quatre concepts différents de la valeur que voici : »

« 1^o *La valeur d'usage subjective*. — C'est l'importance que les biens ont par eux-mêmes, d'une manière immédiate, pour notre bien-être. »

« 2^o *La valeur d'échange subjective*. — C'est l'importance que les biens ont pour notre bien-être, en tant que nous pouvons les échanger, et les échangeant, nous procurer de certains autres biens. »

« 3^o *La valeur d'usage objective*. — C'est la propriété que les biens possèdent de servir à des fins qui nous sont utiles ou que nous jugeons telles, ainsi la valeur d'usage objective du bois à brûler, c'est la propriété qu'il a, quand on le brûle, de nous chauffer; la valeur d'usage objective d'une machine à vapeur consiste en ce qu'elle a produit de la force. »

« 4^o *La valeur d'échange objective*. — C'est la valeur d'échange au sens usuel de l'expression. »

« 5° A côté de la valeur d'échange subjective et de la valeur d'échange objective, les économistes autrichiens admettent encore parfois une *valeur de rapport subjective* et une *valeur de rapport objective* : il y a des biens en effet dont la possession nous assure des revenus; et ces revenus peuvent être envisagés soit à un point de vue subjectif, soit à un point de vue objectif. »

« D'après l'école autrichienne, le fait d'employer le mot « valeur » tout seul suffit à désigner uniquement la *valeur d'usage subjective*. »

« D'après l'école autrichienne, la *valeur d'usage subjective* est quelque chose d'autre que la *valeur d'usage classique*, ou comme on dit vulgairement : l'utilité. Des biens dont l'utilité est relativement faible pourront avoir une valeur assez élevée. Des biens au contraire très utiles, indispensables même, pourront n'avoir aucune valeur. Pour celui qui a soif un verre d'eau a partout la même *utilité* qui est très grande : la *valeur* de ce verre d'eau, cependant ne sera grande que si notre individu se trouve dans un endroit où l'eau manque; s'il se trouve près d'une rivière ou d'une fontaine, et qu'il ait à sa disposition beaucoup plus d'eau qu'il ne lui en faut pour étancher sa soif, alors le verre d'eau en question n'aura plus aucune valeur.

« Ainsi la valeur des biens dépend de la quantité

de ces biens que nous possédons, que nous avons à notre disposition.

II. — *La valeur d'échange* *Comment se détermine-t-elle?*

« On peut distinguer deux groupes principaux de théoriciens de la valeur, les théoriciens objectifs et les théoriciens subjectifs. »

« *Théories objectives :* »

« 1^o Théorie de la valeur basée sur la loi *de l'offre et de la demande*, la valeur variant dans le même sens que la demande (et en sens inverse de l'offre; »

« 2^o Certains prétendent que la valeur résulte à la fois *de l'utilité* et de la *rareté*. Un bien utile mais très abondant, n'a pas de valeur non plus, une chose qui est en même temps utile et rare aura une valeur qui sera d'autant plus grande que cette chose sera plus utile et plus rare; »

« 3^o Certains économistes classiques ont ramené la valeur au *coût de production*. Ricardo entre autres a exposé cette théorie; »

« 4^o Carey a cherché à perfectionner la théorie en remplaçant la formule du coût de production par celle de *coût de reproduction*. Un bien, dit-il, se vendra non pas le prix qu'il a coûté à produire, mais le prix qu'il en coûterait pour en reproduire un semblable; »

« 5° A ces deux dernières théories se rattache jusqu'à un certain point la théorie de Marx. Pour lui la valeur a pour cause le *travail* incorporé dans les biens et pour mesure la quantité de ce travail; »

« 6° Effertz donne une formule de la valeur où entrent tous les facteurs que l'observation nous montre influant sur elle: le coût en travail, le coût en terre; la quantité offerte, la quantité demandée. »

« *Théorie subjectives*: Ce sont celles de Cournot, de Gossen, Jevons, Menger, Wabras. »

(L'école autrichienne est disciple de Menger).

III. — *Mécanisme de détermination de la valeur d'échange*

« Variant suivant les différents cas dans lesquels s'opère cet échange :

- 1° L'échange entre deux échangistes;
- 2° La concurrence unilatérale. Le « monoone »;
- 3° Le monopole;
- 4° La concurrence bilatérale;
- 5° La concurrence bilatérale et la demande;
- 6° La concurrence bilatérale et l'offre.

XIV

BERTRAND NOGARO

« La stabilisation des changes (1922) »

« On peut dire que les exportateurs des pays à monnaie dépréciée, satisfaits de prélever une partie du profit qui résulte de leur vente sur un marché extérieur, *vendent généralement à un prix moins élevé en bonne monnaie étrangère qu'ils ne le feraient si leur change était au pair*. C'est d'ailleurs ce qui peut expliquer que la valeur en or des exportations d'un pays à monnaie dépréciée apparaisse parfois aujourd'hui, malgré la hausse des prix mondiaux en or, inférieure à celle d'une même quantité de marchandises avant la guerre. »

« Considérée du point de vue de la concurrence internationale, cette pratique constitue, une sorte de *dumping* favorisant l'importation dans les pays à bonne monnaie. Et si elle ouvre le marché de ces pays à la concurrence étrangère, elle nuit, de plus, au développement de leurs exportations, *car elle diminue le pouvoir d'achat dont disposent à l'extérieur les pays à monnaie dépréciée et, finalement,*

elle aboutit à ce résultat que même si ces derniers sont capables de développer leur production, et, par là, leurs ventes à l'étranger, ils ne sont pas en état de développer leur importation en production : ainsi la crise des changes empêche la loi des débouchés de jouer librement et de se manifester. »

* * *

« (1920) LES PHÉNOMÈNES MONÉTAIRES ET LA THÉORIE
DE LA MONNAIE : »

« La seule constatation exacte qui puisse être faite est que par suite de l'adoption quasi universelle du régime de la frappe libre pour l'or, un poids donné de ce métal correspond, dans tous les pays qui ont adopté ce régime, à un nombre d'unités monétaires constant, et que, par conséquent sa circulation internationale constitue, en définitive, le moyen pratique d'assurer à un taux fixe, la conversion d'une unité monétaire nationale en une autre unité monétaire nationale. Ainsi, l'or est bien, par excellence, le métal « étalon » en ce sens qu'il est à travers le monde entier, la commune mesure des valeurs et parce qu'il constitue, *par suite d'une règle communément adoptée la seule monnaie universelle : mais c'est à sa qualité de monnaie universelle qu'il doit ce rôle et non à sa qualité de marchandises. »*

DEUXIÈME PARTIE

PARTIE CONSTRUCTIVE ET THÉORIQUE

I

Du Mécanisme comparatif de la perception et différentiel de la proportion

Lorsqu'un objet nous est brusquement mis sous les yeux ou que nous l'évoquons par la pensée, du fait même que nous percevons cet objet ou son image, nous les dissociions de l'ensemble des autres objets ou des autres images en vue d'étudier comparativement à cet ensemble leurs différentes qualités.

Imaginons, par exemple, que soit brusquement projetée sur un écran blanc, sur lequel est concentrée notre attention, une ligne noire. Nous percevons la présence de cette ligne noire par comparaison de cette ligne, non avec un point métrique conventionnel, mais avec l'écran précédemment perçu. Notre première perception est que vient d'apparaître devant nous sur un écran blanc une barre noire, cette dernière se dissociant de l'écran blanc par sa forme et par sa couleur. Cette première perception éveille en nous le sentiment d'existence et de dissemblance des deux sensations perçues successivement.

La première perception de l'existence de proportions différentes étant ainsi établie par la *comparaison*, la seconde perception va être celle du sentiment du *rapport*, de la classification, de l'établissement des proportions entre elles.

Nous voyons deux choses (première *perception comparative* d'existence), il nous les faut situer par rapport l'une à l'autre (seconde *perception évaluative* proportionnelle). Nous voyons, nous voulons maintenant savoir ce que nous voyons. Pour ce faire, pour situer, pour évaluer les proportions respectives des choses perçues, comment allons-nous opérer ? Évaluerons-nous l'écran blanc en une unité de convention, par exemple en points verts, et ensuite la barre noire également en points verts, pour établir ensuite un rapport définitif entre les points verts obtenus par la première opération et ceux obtenus par la seconde ? Evidemment non : Nous penserons simplement : « étant donné l'écran, la barre noire en occupe la hauteur en totalité et le sixième en largeur. » Ceci est la véritable évaluation, *perception de proportion* faisant immédiatement suite à la *perception première d'existence*.

Lorsque nous montons une marche, lorsque nous évitons une pierre, nous percevons d'abord les objets, par situation comparative des uns par rapport aux autres, et immédiatement après nous calculons les rapports des distances en nous basant uniquement

sur les impressions perçues et comparées et nullement en nous reportant à une unité conventionnelle de mesure. Il est bien certain que, lorsque par la suite nous voulons exprimer à nous-mêmes ou à des tiers, ou nous souvenir exactement de ces différences de niveau ou d'étendue, nous avons recours à une unité de mesure durable et commode. Mais il n'en est pas moins vrai que ce moyen de mesure est uniquement un moyen d'expression, apportant, si l'on peut dire, son aide après la bataille; *la véritable évaluation étant celle qui s'effectue mentalement par établissement des proportions immédiatement après la différenciation des situations par comparaison.*

Lorsque se déroulent devant nos yeux les péripéties d'un film cinématographique, mesurons-nous en unités de mesure conventionnelles la hauteur à laquelle, par rapport à sa position précédente, va se lever le bras du traître qui frappe l'innocente victime? Nullement. Et c'est uniquement par comparaison et par proportion de *chaque image prise comme unité* avec l'ensemble des images successives que nous allons évaluer la tendance de l'acteur, la force du coup, sa rapidité. Cette opposition même des phases entre elles suscitera en nous des successions d'états d'âme, et en matière de sentiment, il ne saurait évidemment être question d'unités de convention. C'est également cet ensemble de mouvements pris en général qui suscitera chez nous, en dehors

des perceptions elles-mêmes et des idées de comparaison ou de rapport, des sentiments généraux de haine, de tristesse, d'émotion, d'admiration, de réprobation, de plaisir ou de joie.

Il en est exactement de même en ce qui concerne le mécanisme de détermination de la valeur. Sa perception et sa mesure proportionnelle ne s'effectueront pas par rapport à une unité de convention, mais par rapport à l'ensemble des choses ayant une valeur quelconque. Il se pourra (et c'est pratiquement la règle) que, par la suite, on ait recours à une unité de convention figurative ou expressive, mais ce recours n'aura pour effet que d'exprimer la valeur déjà déterminée et non de la déterminer en existence ou en quantité.

Ainsi, imaginons par exemple, que se présente à notre vue ou à notre esprit l'idée de « chaise ». Quelle sera notre première impression ? Une impression de forme représentative de l'objet, de dimensions, de couleur, de matière. Nous verrons « la chaise » ébauchée, se détachant au premier plan du tableau général par comparaison avec l'Ensemble de ce tableau. Notre seconde impression sera celle de rapport à établir entre la chaise, (imaginée par les fins auxquelles tend son évocation : usage, beauté, commodité, valeur, etc.), et l'ensemble du tableau, (ses divers éléments envisagés dans leurs tendances à ces mêmes fins). Admettons que l'évocation ait été

faite en vue de l'attribution de valeur: notre première impression, mise comme unité comparative au premier plan du tableau, notre seconde impression sera-t-elle brutalement l'énoncé d'un rapport de chiffres en valeur conventionnelle? A la vue de cette chaise, évoquerons-nous en comparaison un billet de 50 ou de 100 francs? Evidemment non. Notre étalon en cette matière sera l'établissement d'un rapport par comparaison de notre conception propre de chaise avec l'ensemble de nos autres conceptions propres de valeurs différentes. Et c'est par comparaison à notre idée propre et générale de la valeur que nous proportionnerons la chaise évoquée en premier lieu.

La situation est alors faite, et l'objet est véritablement évalué au sens exact du mot. S'il s'agit d'exprimer cette évaluation d'une manière durable et communicative, nous pourrions recourir à un moyen conventionnel qui ne sera en définitive que l'expression d'un sentiment valorique à la formation duquel nous aurons utilisé comme étalon de mesure *la combinaison* de la comparaison d'une part, et de la proportion d'autre part, par rapport non à l'unité, mais par rapport à l'Ensemble. On pourrait pratiquement étayer cette opinion sur le fait que les meilleurs experts en matière d'évaluation, sont ceux dont les connaissances générales sont les plus développées et les plus étendues dans la matière précise à évaluer et

non en matière de finances ou de valeur de convention. Dans l'exemple de la chaise précitée, le meilleur expert (c'est-à-dire l'homme le plus apte à déterminer la proportion comparative) sera celui qui connaîtra tous les styles, toutes les formes, toutes les commodités, tous les usages, toutes les fabrications, tous les débouchés, toutes les tendances du marché, en un mot celui dont l'Universalité de conception comparative en la matière sera la plus étendue.

Evaluer est donc Situer, situer à la place exacte dans la matière, dans les catégories, dans les espèces. C'est mettre à sa place, à sa proportion. Ce n'est pas chiffrer, c'est placer dans le casier voulu, sans se préoccuper du numéro qu'il porte. Et c'est précisément dans la seule mise en place, par rapport à l'ensemble qu'est réellement l'évaluation. Et c'est pour cette raison également que plus un individu a de connaissances générales dans la matière envisagée et mieux il évalue, parce que précisément l'Etendue de son champ de comparaison est plus vaste et plus grande, lui permettant ainsi un proportionnement plus exact.

En approfondissant cette idée, on aboutirait même à cette conclusion que pour toutes choses, toutes pensées ou toutes images, l'appellation et la dénomination ne seraient qu'unités conventionnelles d'expression et de représentation, le critérium de distinction ou d'évaluation de chacune de ces choses, de chacune

de ces pensées et de chacune de ces images, résidant en leur comparaison non avec le mot, unité conventionnelle, mais avec l'ensemble des choses, des images et des pensées. Il est indubitable que la pensée n'est qu'une suite de superpositions comparées, dans lesquelles le mot ou l'unité d'expression n'entre généralement pas. La pensée évoque des tourbillons d'images sans les nommer; elle les compare, les proportionne entre elles. Les états d'âme ne sont que des résultats d'expertises continues, évaluations comparatives indispensables à tout être pensant qui, pour vivre, doit pouvoir se rendre compte des situations exactes en matière, en poids, en espace, en couleurs, en actions, en conséquences, en corollaires, etc., et surtout en valeur de chacune des images évoquées. Ces continuels comptes rendus s'établissent, non par rapport à des unités de convention, mais par rapport à la succession et à l'ensemble des images successivement perçues comparativement et proportionnellement différenciées par rapport les unes aux autres.

La perception est donc le sentiment d'existence et de dissemblance d'une chose ou d'un fait par rapport à l'ensemble des choses ou des faits.

La différenciation est la juxtaposition des successions de perceptions, en vue de l'établissement d'une proportion.

L'unité est à la perception et à la différenciation

ce que l'écriture ou l'appellation sont à la pensée : un simple moyen d'expression ou de communication, moyen capital sans doute d'extériorisation d'un sentiment, mais ne concourant nullement à sa formation ni à l'établissement de sa situation !

Comme la perception, la différenciation est en général un réflexe qui fait que le sentiment retenu et qu'on peut nommer la Préférence s'édifie plus ou moins consciemment par la *Comparaison* machinale soit de deux éléments entre eux, soit d'un ou de plusieurs éléments par rapport à un ensemble ou à une généralité, et par l'établissement des *Proportions* respectives de ces éléments par rapport les uns aux autres.

II

Du Mécanisme de l'évaluation

L'ÉVALUATION EN GÉNÉRAL EST-ELLE EFFECTUÉE PAR
COMPARAISON AVEC L'UNITÉ OU PAR COMPARAISON
AVEC L'UNIVERSALITÉ ?

Un des sentiments les plus nécessaires à l'être conscient est bien certainement celui de l'évaluation. Et ce sentiment, inné, existe non seulement chez l'homme, mais encore chez tout être ayant le sentiment du Moi. En effet, avoir la conscience du Moi, n'est-ce pas déjà se distinguer, se préciser, se dissocier, se désigner, en un mot s'évaluer ?

Et qu'est-ce en somme qu'évaluer ? C'est situer dans l'espace, dans le temps, dans la quantité, dans le poids, dans la préciosité, dans les différentes entendues qu'il est donné de percevoir. Et situer, c'est proportionner comparativement.

Ce besoin de situer tant physiquement que moralement, est indispensable à l'exercice des fonctions de la vie ou de l'existence. Qu'on enlève à un être animé ses moyens d'évaluation, à savoir ses sens physiques et sa pensée, qu'est-il physiquement ? Qu'il

vienne à perdre le sens de la comparaison et de la proportion, que lui reste-t-il comme moyens d'évaluation ? Car comparer et proportionner réunis ne sont, en somme, qu'apprécier, qu'effectuer une évaluation comparée.

Ainsi donc, l'exactitude dans l'évaluation est la condition *sine qua non* de la conscience et par ce mot d'exactitude nous n'entendons ni le minutieux ni l'infinitésimal, mais nous songeons tout simplement à la faculté délimitative et appréciative de ce mot.

Lorsque pour la première fois un être conscient a eu la pensée du Moi, cet être a fait œuvre d'exactitude. Il s'est situé lui-même, précisé, distingué, désigné, dissocié, évalué, unifié. En même temps, cet être s'est individualisé, il s'est perçu, il s'est conféré à lui-même l'unité par comparaison et a commencé à établir un rapport entre son unité et tout ce qui n'était pas son unité, c'est-à-dire à évaluer. Il s'est évalué par rapport à tout ce qui n'était pas lui et son évaluation s'est trouvée rigoureusement exacte. Son Moi, son Je avaient des limites bien déterminées, strictes, exactes, absolues.

S'étant ainsi situé par rapport à tout ce qui n'était pas Lui, et ayant perçu et évalué un Moi distinct, ayant ainsi établi un premier rapport entre le Reste et Lui, cet être a commencé à étudier l'ensemble de

ce Reste qui n'était pas son Unité. Puis, dans cet infini qui n'était pas Lui, qui avait fait l'objet de sa première évaluation, il a perçu d'autres unités distinctes du Reste et distinctes les unes des autres. Entre chacune de ces unités et la sienne propre, il a établi de nouvelles comparaisons et de nouveaux rapports; puis pour chacune de ces unités, comme il l'avait fait pour le Moi, des comparaisons et des rapports vis-à-vis du Reste et une comparaison et un rapport vis-à-vis de chacune des unités perçues. Quelle a donc été la base de son évaluation dans l'établissement de tous ces rapports, et quel a été en somme le critérium de l'étalon de cette évaluation ?

Lorsque cet être s'est distingué du Reste, a-t-il pris pour base d'évaluation son unité, la seule qu'il connaissait, ou a-t-il au contraire pris le Reste inconnu ? Il semble que son critérium d'évaluation, que son étalon aient été le Reste, c'est-à-dire l'universalité des choses dont il avait dissocié son Moi et par rapport à laquelle il avait délimité et évalué ce Moi. C'est parmi l'Universalité qu'il s'est distingué. La perception du Moi, c'est sa distinction, sa comparaison par rapport à l'Universalité et non pas la comparaison de l'Universalité par rapport au Moi. Et, en effet, le Reste ou Universalité, c'est le général, et le Moi c'est le particulier. On peut conclure du général au particulier et non du particulier au gé-

néral. La base d'évaluation est donc l'Universalité par rapport à laquelle on situe chaque chose par comparaison, suivant le rapport existant entre cette chose et l'Universalité, et non pas entre cette chose et l'Unité.

Par conséquent, il semble certain que l'unité ait pour but d'exprimer les rapports et non pas de les établir. Les rapports sont indépendants de l'unité et se perçoivent par la *comparaison directe* et la *proportion directe* des objets entre eux. L'unité n'est que la facilité d'expression de ces rapports. Peu importe, du reste, le rapport existant entre l'unité et chacun des objets à comparer. Ce qu'il nous importe de percevoir, c'est le rapport de A et de B et de 1 à 10. Qu'importe alors qu'en unités A s'exprime par 1 et B par 10 ou que A s'exprime par 1.000 et B par 10.000 ? Ce qu'il nous importe d'établir, c'est précisément le rapport existant entre A et B. Que nous importe le chiffre ou nombre d'unités par lequel nous allons l'exprimer, car quel que soit ce chiffre, quel que soit ce nombre d'unités, le rapport établi entre A et B reste constant.

En définitive, la comparaison comme la proportion s'effectuent donc en prenant comme étalon l'Universalité et non pas l'Unité. Et l'unité n'est qu'une expression, une désignation, un mot. Cette unité n'est qu'une expression conventionnelle établie vis-

à-vis de l'universalité et en prenant cette dernière pour base, pour étalon. Lorsqu'on dit qu'une statue est belle, c'est par comparaison et par proportion avec l'universalité des statues connues, et non pas par comparaison ou proportion à une unité de beauté, sans quoi on dirait toujours qu'elle est de tant ou de tant plus belle ou moins belle que l'unité. Lorsqu'on dit qu'un arbre est élevé, c'est par rapport à l'ensemble des objets qui l'entourent et à l'universalité, et non pas par rapport à une unité conventionnelle de dimension. Lorsqu'on dit en voyant le ciel qu'il est l'immensité, ce n'est pas par comparaison avec une unité d'étendue, mais par comparaison à l'universalité d'étendue perçue ou même imaginée par nous comme étant indéfinissable.

Et si nous voulons rechercher une preuve de cette théorie, il nous suffit de nous tourner vers les êtres inférieurs qui, certainement, n'ont pas établi de convention d'unité et qui, tout aussi certainement, établissent continuellement comme nous-mêmes, des rapports comparatifs de proportions. L'oiseau de proie qui guette un animal et qui attend le moment propice de fondre sur lui, va établir un véritable ensemble de rapports, de manière à se laisser tomber dans les conditions les plus favorables à la réalisation de son désir. Il va comparer et proportionner l'animal qu'il convoite à l'ensemble des objets

ou des terres, de façon à le situer d'abord dans l'universalité des choses qu'il perçoit. Sa base de comparaison est donc l'universalité; elle n'est ni l'animal lui-même, encore moins une unité conventionnelle de mesure. Puis il va comparer la vitesse avec laquelle cet animal se déplace par rapport à l'ensemble des vitesses qu'il peut connaître. Puis il comparera, il évaluera la vitesse du vent ou sa résistance non pas par rapport à une unité de vitesse, mais par rapport à la vitesse ou à la résistance du vent en général, telles qu'il les conçoit. Il pensera : « Il fait beaucoup ou peu de vent. » Muni de toutes ces données, il proportionnera son effort par rapport à l'universalité de ses moyens et non par rapport à une unité d'action. Ses bases auront donc été la comparaison des divers éléments et l'établissement de leurs proportions respectives, par rapport à l'étendue de leur universalité propre et par rapport à l'Universalité en général.

De même, lorsqu'un individu situe la couleur d'un corps, il établit la comparaison non pas d'après une couleur base, mais d'après l'universalité des couleurs qu'il lui est donné de percevoir. En effet, en admettant que cet individu ait pour unité, pour base, la couleur blanche, comment pourrait-il situer un jaune orangé ? Certainement pas d'après la couleur blanche. Il situe dans la nuance d'après le rapport qu'il établit entre la couleur qu'il veut identifier

et l'universalité des couleurs qu'il perçoit, il rapproche successivement la couleur à situer de l'universalité des couleurs qu'il distingue et il la situe par rapport non pas à une base conventionnelle, mais par rapport à l'universalité des couleurs.

Par conséquent, *la base de comparaison et de proportion est l'Universalité* et l'unité n'est qu'un moyen conventionnel d'exprimer les évaluations une fois effectuées. L'unité n'a aucune influence sur la détermination ou la perception des rapports, elle ne sert qu'à les exprimer.

De l'Unité, moyen d'expression et non étalon déterminateur. L'unité n'est qu'une nécessité pratique.

Si la comparaison et la proportion s'effectuent non par rapport à l'unité, mais par rapport à l'universalité, il n'en est pas moins vrai que les rapports ainsi déterminés s'expriment au moyen de l'unité qui, pour ne pas être un moyen de détermination, est un moyen d'expression et de représentation de ces rapports d'évaluation. Les unités sont par conséquent des moyens conventionnels de mesure, et il y a autant d'unités de mesure distinctes qu'il y a d'étendues différentes.

Il semble bien que la première étendue de comparaison soit *la désignation* qui sert à identifier, à individualiser chaque objet, et qui contient en elle-même la représentation précise et limitative de chaque objet par rapport à l'universalité. Sans la désignation, il ne peut donc y avoir de pensée et dans la pensée il n'y a ni unité, ni étalon, chaque mot étant une unité constituée, une unité conventionnelle d'es-

pèce, de temps, de poids, de quantité, d'action ou de préciosité, opposée à toutes les autres unités composant l'universalité perçue.

Si, par exemple, nous disons : « Deux femmes vont venir », nous avons une phrase dont chaque mot est une unité par rapport à une universalité différente. En effet, « deux » est pour nous une unité de quantité et situe dans l'universalité des nombres; « femmes » est pour nous une unité d'espèce et situe dans l'universalité des êtres et des choses; « vont » est pour nous une unité de temps et situe dans l'universalité de temps; « venir » est pour nous une unité d'action et situe dans l'universalité des actions.

Par conséquent, dans la désignation qui est pour nous la première et indispensable base d'évaluation, il n'y a pas unité proprement dite, il n'y a pas d'étalon, chaque mot constituant à lui seul une unité par rapport à l'ensemble de la catégorie à laquelle il se rattache. Le mot Homme est une unité, le mot Femme est une unité, le mot Enfant en est une également. Chacun de ces mots se rapporte non pas à la comparaison de lui-même avec une unité base, mais à la comparaison de la précision qu'il exprime conventionnellement par rapport à l'universalité.

La conclusion est que *l'unité n'est en somme qu'un moyen d'expression, qu'une représentation de l'évaluation, qu'un moyen conventionnel non pas d'évaluation, mais de représentation d'évaluation.*

Il en est de même pour toutes les unités de mesure usuelles : le kilogramme ne fait pas le poids, le mètre ne fait pas la longueur, le degré ne fait pas la chaleur. Tous ces moyens d'expression n'ont, à proprement parler, aucune influence sur l'évaluation; ils ne sont que l'expression conventionnelle de cette dernière.

De même, en matière d'évaluation de la préciosité, l'unité monétaire n'est que l'expression conventionnelle de la valeur, la valeur d'un objet s'établissant non pas par comparaison de l'objet avec cette unité de convention, mais s'établissant par la comparaison de l'objet avec tous les autres objets, et par sa proportion par rapport à eux tous. Si nous disons : « Voici un diamant de grande valeur », c'est que nous établissons mentalement la comparaison de ce diamant avec tous les diamants que nous pouvons connaître, et que nous établissons ensuite la proportion existant entre la matière « diamant » et les autres matières que nous connaissons. Par conséquent, *nous situons d'abord ce diamant dans son étendue propre et nous proportionnons ensuite cette situation ainsi établie par rapport à toutes les étendues qui constituent l'universalité que nous percevons*. Mais dans cette évaluation de préciosité, l'unité conventionnelle de valeur n'a joué aucun rôle. Une fois que nous aurons effectué notre évaluation, pour l'exprimer, il est possible que nous ayons recours à

l'unité, mais cette unité ne sera nullement entrée en ligne de compte dans l'évaluation proprement dite. L'étalon de la valeur dans notre estimation aura donc été non pas l'unité de convention, mais *la comparaison et l'établissement de la proportion par rapport à l'Universalité des biens*.

Devant la vitrine d'un bijoutier, l'évaluation s'effectue non pas d'après une unité absente de cette vitrine, mais d'après le degré de préciosité attribué à chaque bijou parmi les autres bijoux. Nous disons en regardant : « Je préfère de beaucoup ce diamant à ce saphir et ce saphir à cette perle. » C'est là qu'est la véritable évaluation dans laquelle n'entre pour rien le prix en unités conventionnelles. L'évaluation s'établit donc par la *Comparaison* et par la *Proportion* et le prix n'est qu'un moyen de fortune conventionnel d'expression.

Nous ne voulons pas nier l'utilité pratique de l'unité de convention, pas plus que nous ne saurions nier son existence, mais il nous apparaît qu'une accoutumance séculaire a donné aux hommes l'impression qu'en matière valorique, l'unité conventionnelle était la base, l'étalon, non seulement du prix, mais encore de la valeur. Il nous apparaît que cette accoutumance a fini par fausser le véritable sens que l'on doit accorder à l'unité conventionnelle de représentation de la valeur. Il nous semble qu'on a trop tendance à considérer l'unité de convention

comme une richesse véritable, existant sur le même pied, obéissant aux mêmes règles que l'ensemble des richesses et des utilités, alors que cette unité ne devrait être considérée que comme un moyen d'échange et d'expression.

Dans les pages qui vont suivre, nous allons nous efforcer précisément de rechercher quelles sont les origines, la psychologie et l'évolution de l'unité conventionnelle et nous aurons à vérifier si, pour cette unité comme pour les autres unités, c'est l'Unité qui sert d'étalon à l'Universalité, ou si au contraire ce n'est pas plutôt l'Universalité qui sert d'étalon à l'Unité. Cette recherche nous obligera à étudier quelle différence fondamentale il peut y avoir entre l'étalon de la mesure et celui de la détermination de la valeur.

IV

De la différence qui sépare la détermination de la valeur, de sa mesure

Nous avons vu précédemment qu'il y avait deux manières d'apprécier ou d'évaluer, la première consistant à apprécier par rapport à l'ensemble des étendues et la seconde par rapport à une Unité de convention prise comme Unité de mesure.

Il est bien certain qu'en matière de valeur, la première manière seule est celle qui permet la détermination certaine. Et cette détermination ne peut s'effectuer qu'en se rapportant à l'*Utilité*, rattachée elle-même à un nombre considérable de facteurs, parmi lesquels nous pouvons rappeler le désir, le lieu, l'époque, les circonstances, la nécessité, l'opportunité, etc. L'*Utilité* semblerait ainsi être l'étalon de la valeur, mais la valeur, c'est l'*Utilité* même.

La recherche de l'utilité constituerait à elle seule toute la théorie proprement dite « de la valeur », dont nous n'avons pas à nous occuper. Quelque intéressante que soit cette théorie, elle est trop vaste

et trop étendue pour être confondue avec le point particulier que nous étudions et c'est par conséquent sur la seule recherche de l'étalon de mesure de valeurs déjà déterminées que doivent se concentrer notre attention et nos efforts.

Des différents modes qui ont été successivement employés depuis les origines pour évaluer la valeur.

De tout temps les hommes ont senti la nécessité, alors qu'ils avaient, par eux-mêmes ou par leurs propres moyens personnels d'évaluation fixé dans leur for intérieur la valeur des choses, d'exprimer cette valeur, de la monnayer, de la rendre liquide, certaine et échangeable, de manière à pouvoir éviter les inconvénients indéniables du partage en nature de choses de valeur inégale et difficiles à partager. De là est venue l'idée de la monnaie, monnaie qui n'a pas nécessairement été métallique, qui n'a pas nécessairement été de convention, et qui dans les débuts a été une monnaie naturelle, une monnaie pécuniaire (*pécus* = troupeau).

Il est bien évident que plus les hommes vivent à l'état pastoral et plus sont faciles pour eux les échanges en nature, puisque sont davantage restreints pour eux et l'ensemble des désirs et la connaissance des utilités. Les échanges que peut faire

un berger avec un laboureur sont facilement réglables en nature et il semble que dans les cas semblables non seulement une monnaie, au sens moderne du mot, serait de peu d'utilité, mais qu'elle ne serait nullement appréciée. C'est pour cette raison, qu'à l'état pastoral, les échanges se font nécessairement en nature, parce que les éléments échangés sont toujours d'une certaine importance, alors que les éléments de règlement peuvent être considérés comme étant de faible importance par rapport aux éléments échangés.

Tout au contraire, alors que les hommes se civilisent (et par civilisation nous ne pouvons qu'entendre augmentation des désirs et des perceptions d'utilité), les éléments échangés tendent à devenir de plus en plus étendus, de plus en plus nombreux, de plus en plus fractionnés et spécialisés. Dans ces conditions, l'élément de règlement commode à l'état pastoral est devenu beaucoup trop incommode, trop étendu, trop important pour permettre les échanges nombreux ou infinitésimaux qui sont la conséquence progressive d'une civilisation grandissante.

Ainsi, par exemple, à l'état pastoral, il semble que l'unité d'échange ait été le mouton, et cette unité d'échange et de mesure devait parfaitement à cette époque remplir son rôle. En effet, dans la vie pastorale, le mouton est une des plus petites choses, une des choses ayant le moins de valeur. Dans la vie

pastorale, le pasteur n'achètera pas en vin l'équivalence d'un litre, il n'achètera pas une pelote de fil. Les achats pastoraux, comme cela se voit encore dans les campagnes de nos jours, s'effectuent par quantités. On achète la provision d'un hiver ou d'une saison. On achète de quoi remplir le grenier, et les unités de règlement sont en général de peu de valeur par rapport à la quantité ou à la valeur des objets achetés. Actuellement encore, les échanges pourraient s'effectuer dans les campagnes reculées au moyen d'unités élevées en valeur, par exemple en moutons, car en général il est peu d'achats à usage de la vie pastorale qui soient d'une valeur inférieure à celle d'un mouton.

Tout au contraire, au fur et à mesure que l'industrie ou le commerce tendent à créer le luxe, la multitude d'objets destinés à tenter l'acheteur par la modicité des prix augmente en même temps que la famille antique se divise, que chaque individu a son capital propre, qu'il a son indépendance, et que la moyenne des fortunes tend à diminuer. Ce qui pouvait à une époque être une unité facilement échangeable devient une unité encombrante, difficile à diviser, difficile à loger ou à transporter : le mouton est devenu trop gros.

De plus, au moment où la vie pastorale tend à évoluer, au moment où d'elle se sépare une fraction qui deviendra industrielle ou commerçante, cette

fraction ne saura que faire des troupeaux de moutons, ne sera pas organisée pour les loger, pour les nourrir. Au fur et à mesure que la division du travail et que la division de la familia antique se précise, se précise aussi le besoin d'établir une unité de mesure, un étalon conventionnel d'expression de la valeur, autre qu'un article d'échange devenu trop important, trop encombrant et trop spécial.

Et nous trouvons la preuve de ce fait même dans la vie moderne. Les grands domaines agricoles pourraient encore pratiquer l'échange en nature, les grandes familles également, parce que les achats se font pour chaque chose par quantités. Mais lorsque le domaine se divise, lorsque la famille se restreint ou lorsque chacun de ses membres devient autonome, cet échange en nature devient impossible, impraticable. Le mouton qui, dans le grand domaine, est en quelque sorte l'unité minima, perdue dans la masse des biens, des achats et des ventes, représente actuellement dans bien des cas une forte partie du capital de l'individu isolé. La vie urbaine ne saurait se comprendre avec l'échange en nature. Le ménage qui divise ses achats à l'infini, qui achète un quart de litre d'huile ou une boîte d'épingles, a besoin d'une monnaie d'échange infinitésimale représentant tous les caractères modernes d'une monnaie, ne nécessitant pas de soins, pas de frais.

C'est ainsi qu'a été abandonnée l'idée de la mon-

naie en nature pour l'idée de monnaie de convention, qui, peu à peu, est devenue pour la masse des hommes une sorte de critérium de la valeur des choses, par l'impression qu'elle donne qu'elle est elle-même une richesse puisqu'elle s'échange contre la généralité des richesses réelles. Les hommes ont pris l'habitude de ne pas rechercher en elle la valeur intrinsèque, mais la quantité de valeur réelle que son échange peut procurer.

Ainsi donc, lorsque les hommes, par suite de la division des familles, de l'individualisation économique y consécutive, de l'apparition de l'industrie et du luxe, ont été obligés de constituer une monnaie destinée à faciliter les échanges, ils ont cherché quel pourrait être un nouvel étalon de la mesure qui pourrait se substituer aux anciens étalons réels naturels. Ils ont alors recherché quelle pourrait être la matière la plus facile à diviser et à transporter. Il fallait que cette matière fût d'une production limitée, afin d'en garantir la stabilité valorique. Ainsi est née la monnaie à base métallique. Cette monnaie, à base de métaux précieux, n'a pu être introduite qu'au fur et à mesure que la civilisation éloignait les hommes de l'état pastoral, car dans cet état, le métal précieux n'a par lui-même aucune valeur. L'individu isolé ne peut rien faire de l'or ou de l'argent, il ne songera même pas à s'en parer. Robinson ne mettrait même pas en comparaison un lingot d'or

et un objet d'utilité pratique. Ce qui a donné sa valeur au métal précieux, c'est la vie en société, le désir qu'a chacun de produire ses richesses, de les montrer, de jouir de leur possession. Même dans la vie moderne, les objets considérés comme les plus précieux ne sont considérés comme tels qu'autant qu'ils peuvent être utilisés vis-à-vis de la Société. Quelle est la femme, même la plus coquette, qui garde sur elle, en famille, une fois que personne d'étranger ne la regarde plus, tous les bijoux, diamants, perles, ors et platine dont elle regretterait amèrement de n'être parée avant que de paraître devant ce qu'elle considère comme étant le public ? Ce qui a fait la préciosité des métaux précieux, ce n'est pas leur utilité d'usage proprement dite, mais une tendance psychologique qui, résultant de la rareté de ces métaux, a poussé les hommes à s'en emparer, pour montrer aux autres hommes combien ils étaient puissants et riches, en un mot à exciter leur envie. De là est né un sentiment que celui qui était riche pouvait avoir des métaux précieux ; que plus on avait de métaux précieux, plus on était riche, que par conséquent les métaux précieux avaient d'autant plus de valeur que l'envie d'en posséder était plus grande. Par conséquent, c'est seule leur rareté qui a fait la valeur des métaux précieux, valeur essentiellement de convention et nullement basée sur une utilité pratique réelle.

Et même encore dans la vie actuelle, nous trouvons des exemples récents de cet état de choses. Le platine était, il y a encore quelques années, sans valeur : on l'utilisait comme doublure de cuves industrielles. Tout à coup, une personne s'est aperçue que ce métal était rare, plus rare que l'or, inoxydable comme lui. Alors que la production en platine suffisait aux besoins réels relativement restreints et que par conséquent la matière n'avait que peu de valeur, brusquement, du fait de cette seule constatation, la valeur du platine est montée à une hauteur inimaginable dans l'échelle des valeurs. Telle personne qui aurait rougi auparavant de porter une bague faite d'un métal dont on doublait les cuves, aurait par la suite fait l'impossible pour s'en procurer une, une fois faite la constatation en question, une fois la convention de valeur établie. De même, les femmes qui portent des perles et qui aiment d'autant plus à s'en parer que la grande généralité de leurs semblables ne peut y parvenir, qui basent par conséquent la valeur de leurs perles sur une seule convention, sont remplies d'inquiétude lorsque court le bruit que les perles de culture sont en voie de création. Nous en concluons que la valeur des métaux ou des objets précieux est fonction, non de leur utilité réelle, mais uniquement de la préciosité que leur attribue la convention et qui est en général

proportionnelle à leur rareté ou à l'envie que leur possession peut susciter.

Par conséquent, dès l'origine, la valeur des métaux précieux et des objets analogues n'est pas une valeur réelle ou une valeur d'utilité, mais tout simplement une valeur de convention. Et comme les hommes peuvent changer à leur gré les conventions qu'ils ont établies, ces conventions ne sauraient être considérées comme naturelles ou immuables, ni à plus forte raison comme susceptibles de servir d'étalon de valeurs réelles naturelles dont le degré est indépendant de toute volonté humaine.

VI

L'Étalon de mesure à base monétaire

LA SUBSTITUTION DE L'IDÉE DE PAIEMENT

A L'IDÉE D'ÉCHANGE

Il semble donc que l'étalon adopté sous forme de monnaie à base métallique a été établi de ce fait qu'on reconnaissait aux métaux dits précieux une valeur conventionnelle correspondante à leur degré de rareté, et par conséquent basée, non sur leur valeur utilitaire d'usage, mais seulement sur une préciosité que constituaient seuls et leur rareté même et le désir conventionnel de leur possession.

Mais cette convention ne peut suffire par elle-même à donner à un métal précieux le caractère d'un étalon, car, en fait, ce métal précieux ne saurait prétendre à la constance et à l'immuabilité qui sont, tout au moins en théorie et sous réserve de la soumission aux lois de la relativité, la caractéristique de tout étalon digne de ce nom.

Il nous faut donc chercher tout d'abord quelles sont les caractéristiques d'un étalon afin de pouvoir rechercher par la suite si ces caractéristiques s'ap-

pliquent bien aux différents moyens de mesure qui ont été ou qui sont actuellement employés. Nous verrons ensuite, au cas où ces moyens étudiés ne correspondraient pas à la définition de l'étalon, s'il est possible d'en établir un dont l'usage soit, sinon commode et praticable, tout au moins possible; s'il existe en un mot un véritable étalon de la mesure de la valeur.

Un étalon est un moyen de mesurer, de comparer et de déterminer les rapports. Comme nous l'avons dit précédemment, il ne faut pas confondre mesurer avec apprécier. Une quantité de métal pèse un poids donné, représente un volume donné, mais ce poids et ce volume ne sont que des moyens de mesure et non d'appréciation. Le poids, le volume, sont indépendants de la qualité, de la catégorie ou de la nature des choses; ils ne sont que la mesure. On dira : « Cette barre métallique pèse 1 kilo », et c'est tout ce que peut indiquer le kilo. Peu lui importe que cette barre soit en fer, en plomb ou en cuivre. Cette qualité de métal est indépendante du poids, elle est fonction d'un autre étalon qui est un étalon déterminateur, qui différencie la matière plomb de la matière fer ou de la matière cuivre. Quand par conséquent nous disons : « Cette barre de cuivre pèse 1 kilo », nous utilisons à la fois deux étalons, l'un qui est l'étalon déterminateur de la matière,

et l'autre qui est l'étalon d'évaluation du poids. Il en est de même, comme nous l'avons dit, en ce qui concerne la valeur qui dépend elle-même de deux étalons, dont l'un étalon *déterminateur de la valeur* peut s'appeler la *Comparaison*, et dont le second, *étalon de mesure de la valeur*, peut s'appeler la *Proportion*.

Un étalon doit être constant et invariable. Le kilo est partout le même, le mètre aussi, et le degré également... Ces unités ne sont pas influencées par la nature des choses ou par leurs rapports entre elles. Ces unités n'ont aucun rapport direct avec les choses à mesurer. Pour le poids d'un kilogramme qui est sur un des plateaux de la balance, peu importe que la matière à peser soit métal ou végétal, le seul trait d'union entre eux est le fléau de la balance. Evidemment, ces étalons de mesure sont soumis, eux aussi, aux règles générales de la relativité, et si les unités de poids et de longueur sont soumises aux influences de la densité, de l'altitude ou de la chaleur, il n'en est pas moins vrai que, tous en théorie, nous concevons facilement le kilo idéal unité de poids, et le mètre idéal unité de longueur. Nous admettons fort bien que le kilo de fer de nos jours pèse exactement le même poids que le kilo de fer de l'antiquité. Pour nous le kilo est toujours et sera toujours 1 kilo. Nous considérons cette unité de mesure comme éternelle.

Mais, lorsque nous recherchons quelle peut être l'unité de mesure de la valeur, nous nous heurtons à cette conception héréditaire que la mesure de la valeur s'obtient au moyen de la comparaison avec un étalon que nous nommons la monnaie. Nous concevons difficilement un autre étalon. Et cette conception est si profondément ancrée en nous que, lorsque nous apprenons que dans un pays étranger un gramme d'une certaine matière vaut par exemple un dollar, nous nous empressons pour nous rendre compte de la valeur de ce gramme de matière, de comparer ce dollar à notre propre unité monétaire. Par conséquent, nous ramenons tout à cette unité, et cette conception nous mène et nous conduit souvent à des résultats inexacts. Elle nous fait par exemple tenir le raisonnement suivant: « Un gramme de matière vaut à l'étranger un dollar en 1914, par conséquent environ 5 francs. En 1923, ce gramme de matière vaut toujours un dollar à l'étranger, soit environ 17 francs. » On arrive ainsi à cette conclusion qu'alors que la valeur de ce gramme de matière a été constante dans le pays étranger, en réalité nous la concevons comme ayant plus que triplé. Si nous comptons dans la monnaie étrangère, nous disons: « Le gramme de matière a une valeur constante », mais si nous comptons en notre monnaie, nous arrivons à conclure d'une manière diamé-

tralement opposée et nous disons : « Le gramme de matière a triplé et même davantage. »

Il semble donc que cette manière de procéder ne soit pas régulière et que les éléments de mesure employés ne représentent pas les qualités que doit avoir un véritable étalon.

Nous en concluons donc qu'un véritable étalon de la mesure, tant pour le poids que pour la longueur et que pour la valeur, doit avoir comme seule et absolue qualité la constance de l'invariabilité, de manière à ce qu'il permette de mesurer, quels que soient le lieu ou l'époque, quel que soit ce qu'il s'agit de mesurer.

A l'appui de notre sentiment, nous allons étudier quels ont été les étalons de la mesure de la valeur employés et nous rechercherons s'ils ont pu répondre à la qualité seule et unique, mais peut-être difficile à présenter, que doit avoir un étalon digne de ce nom, à savoir l'invariabilité.

HISTORIQUE DE L'ÉTALON DE LA MESURE A BASE MÉTALLIQUE

Nous avons émis cette opinion que par suite d'une convention tacite, on avait, dès les origines, attribué aux métaux précieux un degré de préciosité d'autant plus élevé dans l'échelle des valeurs qu'était plus grande la rareté de ces métaux.

On est ainsi arrivé à faire de ces métaux une marchandise analogue aux autres marchandises, avec cette différence toutefois qu'alors que les marchandises sont en général des matières d'utilité, les métaux précieux ne sont que des matières purement de convention. Nous aurons alors à voir si les métaux précieux, ne sont pas sujets à fluctuations comme les marchandises, fluctuations dépendantes des lois générales de l'offre et de la demande. Nous aurons également à étudier si, pour ces métaux précieux, devenus marchandises non par leur utilité même, mais d'après la convention et l'attribution d'une valeur ne reposant que sur cette convention, d'autres phénomènes ne peuvent pas influencer qui n'influencent pas en général sur les cours des marchandises, tels la confiance, le crédit, etc.

Il semble qu'aux origines les métaux précieux n'aient pas été frappés. Ils étaient divisés en lingots de métal pur, dont le poids seul déterminait la valeur d'après celle attribuée conventionnellement à la matière. Dans ces conditions, seules les lois de l'offre et de la demande pouvaient influencer sur la valeur proprement dite de la matière : étant donné que la matière correspondait de notoriété publique à un degré donné dans la généralité des valeurs, il était facile de déterminer la valeur du lingot. Il ne restait plus qu'à vérifier la matière elle-même, pour se

rendre compte si ce métal était réellement pur. A cette époque, le métal était par conséquent non une monnaie à proprement parler, mais tout simplement une marchandise.

Par conséquent, à l'origine, l'étalon de mesure adopté était une marchandise conventionnelle n'ayant comme valeur que celle que chacun pouvait lui attribuer. Il est bien certain que dans ces conditions cette marchandise était par sa nature même instable; elle était soumise à la règle générale des fluctuations de cours. Les métaux précieux avaient une valeur d'autant moindre qu'ils se rapprochaient des lieux de production et une valeur d'autant plus grande qu'ils s'en éloignaient. Dans les premiers lieux, les métaux précieux n'avaient que valeur de marchandise, alors que dans les seconds, ils tendaient à avoir valeur d'objets rares ou précieux. Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'à l'origine et avant l'apparition de la monnaie, les métaux précieux n'aient eu comme valeur que la valeur marchande d'appréciation, sans que leur ait été attribuée la valeur fictive qui devait leur être attribuée lors de l'apparition de la monnaie signe.

Mais nous devons remarquer, relativement au point de vue de l'objet de nos recherches, que déjà à cette époque les métaux précieux n'avaient pas la qualité fondamentale de l'étalon, à savoir la constance et la stabilité. Puisque les métaux précieux

étaient une marchandise, ils étaient soumis à toutes les fluctuations d'une marchandise par rapport à l'ensemble des marchandises. Suivant que la production était forte ou restreinte, les métaux précieux avaient d'autant plus ou d'autant moins de valeur. Déjà il y avait en quelque sorte un cours tacite des métaux précieux. Or, un étalon ne doit pas avoir de cours, sans quoi il n'est déjà plus un étalon. L'élément qui doit servir de base ne doit pas être lui-même à la merci d'appréciations. Il doit être constant et infaillible. Imagine-t-on un mètre pouvant n'être un jour que de 90 centimètres pour être le lendemain de 110 ? Imagine-t-on un kilo pesant plus ou moins lourd que les 1.000 grammes qui le composent ?

Par conséquent, il semble que précisément par leur nature même de marchandises, c'est-à-dire sujets à fluctuations d'abord, du fait de la production, et ensuite du fait de l'attribution d'une valeur non utilitaire réelle, mais purement conventionnelle qui leur a été faite, les métaux précieux n'aient pas présenté même à cette époque le véritable caractère d'un étalon. Et d'ailleurs, il semble bien que ce ne soit qu'avec l'accoutumance héréditaire de les voir considérer comme tels qu'on ait pris l'habitude de leur dévoluer cette fonction. A l'origine il n'y avait pas de prix, il n'y avait pas de détermination d'une sorte d'étalon. On devait échanger tout simplement

une marchandise contre une quantité d'or à déterminer... C'était le troc, c'était *l'échange* d'une marchandise contre une autre, ce n'était que la mesure de la valeur d'un bien au moyen d'une unité conventionnelle de valeur à physionomie d'étalon. Il y avait *échange*, il n'y avait pas *paiement*.

Mais lorsqu'on se fut accoutumé à voir tous les échanges se régler finalement au moyen des métaux précieux, le sentiment naquit qui finit par s'incruster dans les habitudes et dans les esprits, que ces métaux précieux étaient un moyen proprement dit de mesure. On n'échangea plus contre une *quantité* à déterminer de métaux précieux, mais contre un poids donné. Dans cette idée de poids se trouve l'origine du paiement, l'origine de la monnaie et l'origine de l'unité de mesure de la valeur. En effet, même encore aujourd'hui, si nous échangeons un cheval contre dix moutons, nous effectuons un troc, un *échange*; mais si nous échangeons ce même cheval contre 300 kilos de mouton, nous donnons au kilo de mouton figure d'unité de mesure, figure d'étalon de mesure, et notre opération n'est plus un troc, mais un *paiement*. Si nous échangeons le cheval contre les dix moutons, nous échangeons des marchandises, le cheval étant une marchandise et les moutons aussi. La comparaison s'effectue entre marchandises, la première étant déterminée, la seconde restant à déterminer. Mais si nous vendons notre

cheval 300 kilos de mouton; le kilo de mouton devient une mesure, une monnaie. Marchandise-monnaie évidemment, mais monnaie, avec tous les caractères de cette dernière.

Et ce fut ainsi, par l'accoutumance d'échange des marchandises contre un poids donné de métal précieux, que naquit l'idée du prix qui devait engendrer l'idée de monnaie signe, laquelle elle-même devait incruster dans les esprits et rendre héréditaire cette idée qu'un poids donné de métal précieux est l'unité à laquelle tout doit se rapporter, à laquelle tout se compare et qui est par conséquent l'étalon stable de la valeur.

Dé là à créer la monnaie signe il n'y avait qu'un pas et dès lors apparurent les pièces de monnaie métallique dotées d'une appellation que l'usage consacra comme étant l'unité. Il semble que la monnaie frappée ait fait son apparition vers le ^{vii}^e siècle avant Jésus-Christ, Gigès étant roi des Lydiens, ou Phidon étant roi d'Argos.

Nous avons donc ce sentiment que toutes les erreurs qui ont pu être faites quant à la conception des métaux précieux ou des monnaies, — étalons de la valeur, — proviennent précisément de l'erreur fondamentale qui a consisté à vouloir tout comparer à une unité de poids invariable et à laquelle on attribuait une valeur fixe, alors que le métal qui la composait pouvait être sujet à variations de cours.

Et lorsque la monnaie signe fut créée, l'erreur alla grandissante. En effet, dans la monnaie signée, non seulement le métal fin par lui-même pouvait changer de valeur, mais encore la quantité de métal fin contenue dans l'unité pouvait également varier. Et cependant on prétendait utiliser toujours la même pièce métallique comme unité de mesure en lui attribuant une valeur constante. Par conséquent double source de variations de la valeur de la monnaie signée : variations de valeur du métal, variations de la teneur en métal fin. Comment dans ces conditions prétendre que le nom de la pièce unitaire puisse être un étalon de mesure ? Bien plus, aux phénomènes automatiques inhérents à la proportionnalité des valeurs, viennent se joindre des phénomènes moraux de confiance, de crédit... Après de longues périodes de calme, on s'apercevait tout à coup que l'unité conventionnelle ne correspondait pas à ce que l'on imaginait, que les pièces étaient d'une teneur de métal fin moins grande qu'on ne le pensait. Il en résultait des paniques qui amenaient une exagération dans le sens opposé. En même temps qu'elle avait à rechercher un équilibre par rapport à l'échelle des valeurs, la pièce de monnaie portant le nom d'unité devait s'appareiller de nouveau dans l'estime et la confiance des hommes.

Un étalon ne doit pas être sujet à suspicion et à chuchottements. Il ne doit pas pouvoir donner lieu

à spéculation ou à évaluation de lui-même, car ce sont là même les preuves qu'il n'a pas la constance et la stabilité caractéristiques.

Et il nous semble que si la monnaie a connu de telles vicissitudes, c'est d'abord parce qu'on a voulu faire d'elle un étalon au lieu de la considérer simplement comme la marchandise d'échange qu'elle était à l'origine. La monnaie pouvait continuer à jouer ce rôle marchandise à condition qu'on lui reconnaisse des fluctuations, au lieu de vouloir prendre l'unité nominale comme base invariable. C'est d'ailleurs ce qui se produit sur les marchés internationaux, sur lesquels la monnaie d'un pays est considérée *a priori* comme instable. Chaque jour cette monnaie est estimée, évaluée, cotée au change et il arrive que la monnaie saine d'un pays ne s'échange que contre le double de monnaie nominale d'un pays à monnaie suspecte. Et cependant ce pays à monnaie suspecte continue à vouloir considérer sa propre monnaie comme étalon, à ramener toutes utilités réelles à cette unité de convention, semblant vouloir imposer à tous ses nationaux, envers et contre tous, la reconnaissance de 500 grammes comme étant un kilo.

Il y a donc dans ces questions une grande part d'atavisme et d'accoutumance. On aurait pu à juste titre considérer la monnaie comme un étalon, à condition de redresser cet étalon chaque fois que

c'était nécessaire, de même que l'on tient compte des différences d'altitude dans les pesées. Mais l'habitude a déterminé que la valeur nominale était la base de toute mesure et de là, semble-t-il, est venue toute la fausse conception des métaux précieux et de la monnaie, étalons bases invariables de la valeur.

La monnaie, comme toutes les marchandises, peut servir d'étalon, à condition qu'on ne s'obstine pas à vouloir la considérer comme immuable, à condition de la comparer constamment à l'universalité des valeurs, afin de vérifier sa valeur propre par rapport à cette universalité, comme fait chaque jour le marin qui, par l'établissement du point, situe la position de son navire par rapport à l'immensité, et qui se garderait bien de commettre cette grossière erreur qui consisterait à vouloir situer l'immensité par rapport au point mobile qu'est son navire.

La monnaie étalon est ce que serait un poids de un kilo constitué d'une manière particulièrement hygrométrique et qu'on se refuserait à vérifier avant chaque utilisation.

Les hommes ayant ainsi choisi pour étalon de la mesure de la valeur un étalon ne répondant pas aux conditions de stabilité voulue, ont connu à certains moments de l'histoire des perturbations économiques graves qui souvent ont eu des répercussions politiques inattendues et qui ont eu également comme

conséquence l'abandon momentané de la monnaie comme étalon et le retour à l'évaluation en nature. Mais ce retour aux lois naturelles a chaque fois été de courte durée et l'habitude comme la nécessité pratique de considérer une monnaie comme étalon, a fait qu'une fois les périodes de crises traversées et la monnaie étant assainie, c'est encore à cette dernière qu'on venait demander de tenir lieu d'étalon, tant il est vrai que l'esprit humain, même dans ses conceptions les plus précises, doit toujours se contenter d'à peu près.

VII

Preuves historiques de l'infériorité, en tant qu'étalon de la valeur, des unités monétaires à base de métaux précieux.

L'histoire des monnaies dans l'antiquité est assez confuse, et par ailleurs le manque de cohésion de ces monnaies ne nous permet pas de les étudier ici. Nous nous en tiendrons à une rapide esquisse de la période du Moyen Age et de la période moderne dont l'histoire monétaire doit suffire amplement à notre édification.

Nous nous permettons de citer quelques passages du cours extrêmement documenté de M. Deschamps (Doctrines économiques) :

« Le xiv^e siècle fait avancer considérablement l'investigation économique. D'abord un fait, regrettable en soi, attire fortement l'attention sur l'institution de la monnaie, à savoir les mutations monétaires. Assurément le fait n'était pas nouveau, mais jusqu'à cette époque, les mutations monétaires avaient été assez rares dans l'histoire de la monnaie en France. Au contraire, vers la fin du xiv^e siècle, le

fait se répète avec Philippe le Bel, puis sous plusieurs de ses successeurs avec une fréquence regrettable et un regrettable éclat. Le règne de Jean le Bon (1350 à 1364) offre peu d'années pendant lesquelles les mutations monétaires ne se sont pas produites. Dans certaines, comme 1351 et 1355, le fait ne se produit pas moins de dix fois dans la même année. Le pouvoir royal, aux abois, manque de ressources financières, et pour faire ces mutations, invoque la tradition féodale qui faisait de la monnaie la chose du prince, au même titre que toute autre mesure ou poids. C'était en outre une manière de lever les impôts plus facile, moins à charge au peuple que les autres. Bref, dans cette période, les changements de monnaie furent chose quasi normale, ordinaire. »

Après les travaux de Buridan, sur la monnaie, faisant ressortir les inconvénients des mutations au point de vue économique public et privé, nous voyons « le roi Jean, non pas abandonner la pratique de mutation, mais en se livrant à cette pratique, chercher à la tenir secrète : « Sur le serment que vous « avez au Roi, mandait-il un jour aux officiers des « monnaies, tenez cette chose secrète le plus que « vous pourrez, que par vous les changeurs ni autres « ne puissent savoir ni sentir aucune chose, car si « par vous est sue, en serez punis par telle manière « que tous autres y auront exemple (Ordonnance du

« 24 mars 1350). Si aucun demande à combien les
« blancs sont d'alloy, feignez que tous sont à six de-
« niers. » Et le malheureux Roi recommande de frap-
per bien exactement ces pièces aux anciens coins,
afin, dit-il, que les marchands ne puissent aperce-
voir l'abaissement. »

Les passages qui précèdent nous intéressent d'a-
bord au point de vue historique, mais ils nous inté-
ressent surtout en ce sens qu'ils nous montrent
qu'une fois qu'on a abandonné le principe des mé-
taux précieux-marchandises pour le principe des
métaux précieux-monnaie, ces métaux ne valent plus
tant par leur matière même que par la confiance
qu'on leur attribue de tenir réellement la quantité de
matière précieuse indiquée. Et, en effet, dès l'apparition de la monnaie signe, c'est-à-dire d'une pièce
portant un signe attributif de valeur, c'est ce signe
lui-même qui tend à devenir étalon et non plus la
teneur réelle en métal pur du lingot.

Il en résultera que la monnaie elle-même aura ou
n'aura pas son crédit suivant que les gens croiront
ou ne croiront pas au rapport réel de la teneur et
du signe. Les passages cités présentent en outre
cet intérêt qu'ils nous permettent de remarquer que
tant que des pièces ne sont pas analysées, la masse
du public leur attribue la valeur indiquée par leur
signe. Par conséquent, entre l'époque réelle de la
refonte et l'époque à laquelle on s'en aperçoit mal-

gré les précautions prises, ou bien à laquelle on admet la dévalorisation, la pièce a cours pour la valeur indiquée par le signe. Pendant cette période, elle a donc un cours basé sur son crédit, c'est-à-dire sur la croyance qu'on a que la teneur en métal fin contenu dans la pièce correspond bien à la réalité. Ce cours de la pièce est donc fictif et cela même nous montre que plus les hommes tendent à admettre comme étalon une monnaie de convention aux lieu et place des métaux précieux-marchandise, eux-mêmes sujets à caution du fait de leur utilité de convention, plus ils tendent à s'éloigner d'un étalon réel et stable.

Comme nous le verrons plus loin, un métal pur unique, considéré au point de vue marchandise, est sujet à variations. A plus forte raison, une pièce de monnaie ne peut-elle pas servir d'étalon lorsque cette pièce se compose de deux éléments contradictoires qui sont, d'une part, la teneur réelle en métal fin, et d'autre part, la teneur annoncée par le signe.

Nous verrons également plus loin que si on substitue à la monnaie métallique la monnaie papier, cette dernière qui est uniquement basée sur la confiance et le crédit peut encore moins que la monnaie métal servir d'étalon, puisqu'en somme sa valeur est purement de convention.

Ces monnaies de convention, aussi bien fiduciaires que métalliques, reposent donc sur le crédit, sur la

croyance en l'existence réelle de la valeur-signé qu'elles portent. Que pour une raison ou pour une autre, cette confiance vienne à disparaître, et en même temps disparaît la valeur de la monnaie. Peut-on, dans de semblables conditions, considérer la monnaie comme un étalon, alors que le propre de l'étalon est d'être une réalité absolue, indépendante, constante et stable. Imagine-t-on un lingot métallique sur lequel on écrirait l'indication : un kilo, et auquel cette seule inscription suffirait à donner le poids indiqué ? Les gens acceptent, il est vrai, les lingots métalliques sur lesquels sont inscrites des indications de poids, mais s'ils les acceptent pour ce poids, c'est parce qu'ils ont la possibilité de les comparer à chaque instant avec l'étalon de poids et de les vérifier, et non pas uniquement à cause de l'indication figurée. Imagine-t-on un poids qu'on ne puisse pas contrôler et à la seule inscription duquel on soit obligé de se fier ? Imagine-t-on alors comme étalon de mesure de la valeur une pièce portant une indication de valeur qu'on ne puisse contrôler ?

Il semble par conséquent que ce soit surtout une habitude héréditaire qui porte les hommes à considérer l'unité monétaire comme unité de mesure. A force d'entendre attribuer à la pièce de monnaie une valeur donnée, ils se persuadent à eux-mêmes que cette pièce a cette valeur. Ils ne décomposent pas les éléments constitutifs de cette pièce, ils l'acceptent

pour la valeur telle qu'elle est figurée, parce que toujours ils l'ont vue accepter pour telle. Ils s'accoutument à tout évaluer en cette monnaie. Surviennne une crise financière, la monnaie, à l'intérieur, conserve un crédit jusqu'au jour où le bruit court que la monnaie n'est pas ce que l'on croyait. Alors, chacun détaille cette monnaie et ne l'évalue plus que pour sa valeur intrinsèque métallique, pour sa valeur marchande.

Une des preuves les plus certaines de l'impossibilité dans laquelle se trouve la monnaie de remplir le rôle d'étalon, est dans ce fait qu'en cas de dévalorisation secrète due à un faux monnayage ou à une inflation, le pouvoir d'achat de cette monnaie reste constant, tout au moins un certain temps, au lieu de diminuer proportionnellement à la marche de dévalorisation. Quelle est la denrée ou la marchandise qui ne se déprécie pas immédiatement du fait de son augmentation en nombre. Si, au début d'un marché il y a mille offres pour mille demandes, la valeur de la marchandise sera 1, mais si, en cours de ce même marché, 500 offres ont déjà contenté 500 acheteurs à ce cours de 1, et que, subitement, 500 offres nouvelles arrivent sur le marché, le cours des 500 dernières offres et des 500 restant sur les 1.000 premières descendra immédiatement à $1/2$, puisque pour ces 1.000 offres il n'y aura que 500 demandes.

Si un Etat voulait avoir une politique d'inflation fiduciaire secrète, il ne pourrait évidemment la tenir indéfiniment cachée, mais il pourrait la tenir secrète un certain temps, et pendant cette période de temps, la monnaie serait créditée d'une valeur inexacte à l'insu de tous. Mais que ce même Etat importe secrètement des blés pour les faire vendre sur les marchés, immédiatement après la mise en circulation, le cours des blés viendrait à baisser.

Ceci provient de ce que la monnaie est une richesse irréal, qui trouve sa valeur de convention en majeure partie sur la confiance, sur la croyance, sur la routine, sur le crédit, tandis que le blé a une base réelle autrement sérieuse et certaine qu'il trouve dans son utilité. Et nous pensons que le crédit fait à la monnaie ou aux métaux précieux est moins un crédit à proprement parler qu'une accoutumance. Ainsi, par exemple, en cas de guerre, alors que les ressources d'un Etat s'épuisent progressivement, progressivement aussi s'implante dans l'esprit des populations l'idée des substitutions. A la monnaie d'or succède la monnaie d'argent, qui cède elle-même la place au papier, lequel s'adjoindra par la suite des jetons qui, parfois même, ne sont pas frappés par l'Etat. Et ce phénomène progressif laisse la majeure partie de la population indifférente. S'il avait eu lieu tout d'un coup; si brusquement un décret avait substitué immédiatement la mauvaise monnaie

à la bonne, ce décret aurait provoqué la panique et la défiance, mais lorsque le phénomène s'accomplit par échelons, il semble qu'il passe pour inaperçu.

C'est le change qui, dans les conditions modernes de la vie, et toute idée de spéculation écartée, avertit les nationaux d'un pays de la situation véritable de leur monnaie. C'est le change qui crée la dévalorisation intérieure par l'inquiétude et parfois la panique qu'il provoque, et il semble bien que, sans le change, la monnaie d'un pays serait à l'intérieur de ce pays la chose dont la valeur exacte serait la plus difficile à exprimer. Et, à vrai dire, le change lui-même n'est que le contrôle d'une valeur de convention par d'autres unités semblables et tout aussi imparfaites.

Ainsi donc, la monnaie, qu'on considère en général comme l'étalon de la mesure, peut s'avaries sans que la masse s'en rende compte. Mais, par contre, qu'une marchandise réelle se détériore, et sa diminution de valeur est généralement constatée immédiatement à sa juste proportion, et l'estimation qui en est faite correspond habituellement exactement au degré de sa possibilité d'utilisation. Par conséquent, on peut dire que l'individu est bien plus à même de juger des valeurs réelles que des valeurs conventionnelles. Il est à même d'évaluer exactement les premières parce qu'il assiste et qu'il contribue à leur production ou à leur utilisation, parce qu'il possède

à leur sujet des éléments exacts d'information, tandis qu'il est dans l'incapacité d'évaluer les secondes, du fait qu'elles n'ont, à vrai dire, aucune utilité réelle et que leur valeur ne repose que sur un crédit que les hommes se transmettent comme ils se transmettent des légendes, sans pouvoir les contrôler.

Nous avons dit que le change était comme le baromètre de la valeur de la monnaie. Et cependant son influence ne parvient pas à modifier les sentiments des masses ni même celui des parlements. Alors que l'unité monétaire d'un pays s'est dévalorisée au point de ne valoir à la vérité que le quart de sa valeur primitive, et alors qu'à l'intérieur de ce pays la moyenne des choses échangeables n'a que triplé de prix par rapport aux prix primitifs, on voit la masse ne parler que de cherté de vie, et chose plus étonnante encore, on voit des parlements et des gouvernements étudier tous les moyens, sauf le seul véritable pour diminuer cette *cherté qui, en somme, se trouve être un meilleur marché.*

Il y a donc ce qu'on pourrait appeler *une foi* dans la monnaie, foi innée, foi héréditaire, qui fait qu'on rapporte tout à elle en la considérant *a priori* comme infaillible. Cette foi est nécessaire à l'avenir des nations. Elle permet les efforts désespérés, les luttes qu'un scepticisme généralisé ne permettrait pas. Pour la masse, pour la facilité des transactions

de chaque jour, en ne considérant que l'intérêt général sans rechercher la vérité pure, l'unité monétaire doit rester l'étalon boiteux et vulgaire de la valeur.

Mais, économiquement, en ne considérant pas l'intérêt particulier des nations, en ne recherchant que l'enchaînement des faits, on est bien obligé de se rendre compte que la foi aveugle dans l'infailibilité de la monnaie conduit à l'absurde.

Imaginons qu'avant une crise la monnaie soit à la parité de sa valeur figurée et qu'un bien réel, un immeuble par exemple, vaille 100 unités de cette monnaie rapportant 3 unités de revenu. Survient la crise, la monnaie se dévalorise au quart de sa valeur (nous ne tenons pas compte de la plus-value réelle de l'immeuble résultant des théories de Ricardo et de Malthus). Du fait de la dévalorisation, l'immeuble devrait valoir 400 et rapporter 12; il n'a pas en somme changé de valeur réelle. Mais, si la foi dans la monnaie a amené à édicter des mesures de prohibition contraires à la réalité, on arrive à décider que, du fait de la dévalorisation de la monnaie conventionnelle, les biens réels ont perdu de leur valeur alors qu'indubitablement c'est le contraire qui s'est produit. En effet, si la loi ne permet pas d'admettre une dévalorisation de plus de moitié, l'immeuble se vendra 200 et rapportera 6. Or, ces

200, après dévalorisation, ne sont que 50 à la parité de valeur.

Ainsi, la foi aveugle dans la monnaie en tant qu'étalon de la valeur peut mener à ce raisonnement faux : « Votre bien réel valait 100 unités avant la dépréciation de la monnaie. La monnaie étant dépréciée, il ne vaut plus que 50 unités !!! »

Il faut donc conclure que la monnaie est une mesure essentiellement de convention, qui ne saurait servir d'étalon dans la mesure générale de la valeur que pour la part qu'elle peut contenir de valeur marchandise, mais nous verrons plus tard que si la matière marchandise peut servir d'étalon, elle ne peut servir ainsi qu'au moment précis de l'évaluation. Par conséquent, si la matière marchandise réelle est déjà un étalon imparfait, à plus forte raison doit être repoussée comme tel la monnaie de convention.

Et quand bien même une monnaie serait restée stable et immuable à des époques différentes, pourrait-elle constituer pour ces différentes époques un étalon stable de la valeur ? Evidemment non, car, même en admettant qu'à plusieurs époques différentes un même objet s'échange contre un même nombre d'unités monétaires constantes en valeur, il se peut que la valeur réelle de l'objet soit différente aux diverses époques envisagées, par suite de conditions de vie différentes, par suite d'une modifica-

tion de l'utilité d'usage de l'objet ou de l'effort individuel nécessaire en quantité à l'acquisition d'une unité de monnaie.

Imaginons d'une part une somme de trois cents unités monétaires, de valeur constante et correspondante à trois époques bien différentes, soit x^e, xv^e et xx^e siècles. Considérons par ailleurs un mousquet d'infanterie.

Au x^e siècle la valeur d'usage est nulle et la valeur d'échange sera 300 unités en raison de la curiosité de l'objet ou de la *valeur des matières* dont il est composé. Au xv^e siècle, la valeur du mousquet sera de 300 unités, valeur d'échange déterminée par la *valeur d'usage*. Au xx^e siècle la valeur d'échange sera également de 300 unités, non plus en raison de la valeur d'usage, mais en raison de la curiosité ou *valeur historique*. Et cependant, au point de vue social, ce mousquet n'a eu de *valeur sociale* qu'à l'époque à laquelle il pouvait être pratiquement utilisé, c'est-à-dire au xv^e siècle. Au xx^e siècle, le mousquet peut avoir pour le collectionneur la même valeur que ce mousquet avait pour la masse au xv^e, mais pour la masse au xx^e siècle la valeur du mousquet est toute différente de celle qu'elle était pour la masse au xv^e siècle, encore que la valeur d'échange de ce mousquet (trois cents unités) soit restée par définition constante en valeur comme en prix aux différentes époques envisagées.

La valeur d'échange est fonction de la valeur d'usage, mais l'une comme l'autre ne sont que partie de la valeur en général qui est la *valeur de représentation sociale*, c'est-à-dire la quantité de travail et de sacrifice qu'en égard à la situation et aux circonstances, en égard à l'utilité pratique d'un objet, la moyenne des individus est d'avis de fournir pour se procurer l'objet en question.

Si nous envisageons qu'au ^{xv}e siècle la nourriture d'un individu corresponde en moyenne à cinq livres de pain et que le travail d'un homme corresponde par heure au prix d'une livre de pain, et que la livre de pain corresponde à une unité monétaire de valeur immuable, nous saurons donc que la valeur sociale de la nourriture moyenne d'un homme correspond au ^{xv}e siècle à cinq unités de monnaie et à cinq heures de travail.

En envisageant la même question au ^{xx}e siècle, nous pouvons supposer que la valeur de la monnaie soit restée constante, mais que par suite de considérations ou d'évolutions sociales, la nourriture d'un individu corresponde en moyenne à dix livres de pain et que son travail corresponde par heure au prix de une livre de pain et que la livre de pain corresponde à une demi-unité monétaire de valeur immuable.

Nous aurons donc : la nourriture moyenne de l'homme vaut au ^{xv}e siècle : 5 livres de pain =

5 heures de travail = 5 unités de monnaie; au xx^e siècle: 10 livres de pain = 10 heures de travail = 5 unités de monnaie.

La valeur de la monnaie ayant été considérée comme constante en elle-même, il semble qu'on n'aperçoive aucune modification, de ce fait que la nourriture de l'homme correspond toujours à une même somme de monnaie.

Et cependant, en réalité, le prix de la nourriture a doublé, non du fait de la monnaie, non du fait de la nourriture, mais du fait de la vie sociale elle-même qui a établi qu'au xx^e siècle les besoins de l'homme moyen en nourriture étaient doubles de ceux de l'homme moyen au xv^e. Par conséquent, à valeur monétaire égale, à valeur de marchandise égale, la valeur sociale de la nourriture au xx^e siècle a doublé par rapport à celle du xv^e de ce fait qu'il faut au xx^e siècle une somme de travail double de celle qu'il fallait au xv^e siècle *pour assurer des besoins sinon semblables, du moins équivalents*.

Par conséquent, valeur d'usage et valeur d'échange disparaissent pour se fondre en une valeur générale qui est la *valeur sociale de représentation*. A une époque donnée, la valeur d'un objet n'est ni son prix ni son estimation, mais tout au contraire, *l'énoncé de la quotité de peine moyenne que doit fournir un individu moyen pour se procurer cet objet*,

par rapport à la somme journalière moyenne de peine qu'imposent normalement à un individu moyen les conditions sociales de l'époque à laquelle il vit.

VIII

L'Étalon - Or

Toute la période historique dite « Des Rois faux monnayeurs » avait cependant porté une telle atteinte à la monnaie étalon de mesure que l'habitude s'était établie de délaissier le signe de la monnaie pour n'envisager en elle que sa teneur de métal fin. Quel que fût le nombre en monnaie, on avait pris l'habitude de ne considérer en elle que le poids métallique et on était revenu malgré soi à la saine théorie du métal précieux-marchandise. Il semblait donc que le métal précieux pur fût l'étalon de mesure de la valeur et qu'il suffisait de compter en évaluant, par rapport au métal fin, la quantité de monnaie à fournir étant déterminée par rapport à sa teneur en métal fin. Nous trouvons dans un ouvrage de M. Dubois le passage typique suivant : « Concernant l'idée de monnaie un inventaire dressé en 1512 constate la présence dans la caisse d'un petit bourgeois de Brive, de nobles à la rose, nobles à l'écu, nobles à la nef, écus vieux, aigles, francs à cheval, francs à pied, philippus, réaux, chaises, mou-

tons, demi-moutons, angelots, nobles d'Henri d'Angleterre, aigles d'Allemagne, florins d'Utrecht, gros d'Espagne, etc... Pour évaluer toutes ces pièces en livres, sous, deniers, les commerçants recouraient à des tables rédigées par des spécialistes; quant au peuple, rien n'était plus facile de le tromper. « Il est difficile d'en connaître le pair, dit Bodin, parlant de toutes ces monnaies; le pauvre peuple en est fort travaillé; c'est pourquoi on dit d'un homme rompu aux affaires qu'il entend le pair. » (Bodin, *République*, I, VI et III.)

On estimait en somme que les métaux précieux étaient limités comme quantité.

Mais, précisément vers la même époque, et alors qu'il semblait établi que le métal précieux était un étalon, des phénomènes économiques d'ordre général vinrent jeter la perturbation dans une théorie qui semblait acquise, et vinrent démontrer que la valeur des métaux précieux est sujette à un certain crédit qui en influence le cours et pouvant aussi bien hausser ce cours que le baisser par rapport à l'Universalité des choses.

Nous avons émis cette opinion que si les métaux précieux sont relativement stables, leur valeur n'en est pas moins conventionnelle en ce sens que les métaux précieux n'ont par eux-mêmes aucune valeur d'utilité propre réelle, et qu'ils n'ont qu'une valeur conventionnelle qui leur est attribuée du seul fait

de leur rareté engendrant un désir général de les posséder. Que tout à coup on entende dire que des quantités importantes de métal précieux viennent d'être découvertes ou que l'on a découvert un moyen peu onéreux, soit de se les procurer, soit de les créer, et aussitôt leur cours diminue en raison directe des quantités annoncées. Il semble donc que ces métaux précieux ne présentent pas les garanties voulues pour servir d'étalon, puisqu'il est indubitable que leur cours peut varier selon le crédit qui leur est attribué.

Un étalon ne doit pas avoir de cours, ne doit pas être sujet à crédit. Il doit être stable par lui-même et ne pouvoir être influencé par une production plus grande ou plus raréfiée. Nous admettons comme étalon du poids le kilogramme. Ce dernier n'est influencé ni par le nombre de poids de 1 kilogramme qui seront produits, ni par la matière dont ils seront composés. Ce poids unitaire de 1 kilogramme peut être en bois, en fer, en cuivre, en or, c'est toujours un poids de 1 kilogramme. Quelle que soit la matière qui le compose, quel que soit le nombre de poids de 1 kilogramme qui existe à la surface du globe, le poids de 1 kilogramme est pour nous constant; il est donc véritablement un étalon.

Lorsqu'au x^ve siècle les prix de toutes choses eurent tendance à considérablement s'élever, la question se posa de savoir quelle était la cause de cette

élévation, et nous savons, tant par le paradoxe du seigneur de Malestroit que par la réponse à ce paradoxe que fit Bodin en 1568 et en 1578, que si la hausse de ces prix était due en partie aux mutations de la monnaie, elle était due également à l'afflux des métaux précieux.

Bodin trace le tableau de la transformation économique et principalement de la transformation commerciale qui a marqué le xvi^e siècle. « Ce qui attire l'or et l'argent dans un pays, dit-il, c'est l'industrie et le commerce. Nos pères ont donné la chasse aux Anglais qui occupaient les ports de Normandie et fermaient l'accès de l'Espagne, les Portugais tirant en haute mer avec la boussole se font maîtres des golfes de Perse et en partie de la mer Rouge, et par ce moyen remplissent leurs vaisseaux de la richesse des Indes et de l'Arabie plantureuse. L'Espagne a montré la route pour faire de merveilleux profits ».

« D'autre part, l'Espagnol ayant mis sous sa puissance les Terres Neuves (le Nouveau Continent) pleines d'or et d'argent en a rempli l'Espagne : or l'Espagne qui ne tient de vivres que de France, étant contrainte par force inévitable de prendre ici les blés, les draps, voire la menuiserie et tous ouvrages de mains, l'Espagne va chercher au bout du monde l'or et l'argent. D'autre part, l'Anglais, l'Ecosais et tous les peuples de Norvège, Suède, Dane-

mark et de la côte de la Baltique, qui ont une infinité de minières, vinrent prendre les métaux au centre de la terre pour acheter nos vins, nos safrans, notre sel qui est la manne que Dieu nous donne par grâce spéciale. Justement l'Anglais, le Flamand, l'E-cossais font grand trafic de poissons salés, à ce point qu'ils chargent souvent leurs vaisseaux de sable pour venir acheter notre sel en deniers comptants... »

« ... Bodin signale encore une autre entrée d'or et d'argent en France. Il est intéressant de le relever pour la place qu'il tient à l'époque. Il s'agit de la banque de Lyon (1). »

Nous voyons donc que la quantité de métaux précieux introduits dans un pays peut avoir une influence considérable sur la valeur des choses, tout au moins en expression, et il est curieux de remarquer que précisément l'afflux de métaux précieux, tout comme la pénurie, provoquent des perturbations économiques et un renchérissement de la vie au moins apparent d'après le prix. En effet, s'il y a beaucoup de métal, on le considère comme étant de peu de valeur; ce métal que tout le monde peut avoir n'intéresse plus. Il obéit à la loi de l'offre et de la demande. Etant en abondance, il se trouve dévalorisé. Ce métal n'est donc pas un étalon et ne pourrait l'être que si sa production se trouvait absolument limitée, et s'il avait par lui-même une utilité

1. M. Deschamps à son cours.

réelle bien définie; si en un mot sa valeur propre était nettement et définitivement déterminée. Or, à aucune époque de l'histoire cette valeur de métaux précieux n'a pu être nettement définie, du fait précisément que leur valeur n'étant pas une valeur d'utilité réelle, n'était déterminée que par leur rareté et par la mode qui s'est généralisée de leur attribuer une préciosité proportionnelle à leur rareté.

En nous reportant à l'histoire de la Régence et à l'historique du système de Law, nous remarquons qu'à de certains moments, l'or lui-même était refusé en paiement. Du fait qu'il était *admis* que les territoires du Mississipi étaient d'une richesse inimaginable en utilités réelles, on estimait que l'or était de peu de valeur et beaucoup préféreraient posséder une action territoriale d'un pays aussi merveilleux (valeur réelle), que de posséder un lingot d'or (valeur conventionnelle).

Du jour de la faillite du système, l'or reprend tout son prestige et peut-être un prestige exagéré, ce qui prouve bien que les *métaux précieux* n'ont de valeur qu'autant qu'ils ont de *crédit*, puisque par eux-mêmes ils n'ont *aucune utilité réelle*.

Les métaux précieux sont donc une marchandise, mais une marchandise dont le cours n'est réglé ni par une utilité d'usage, ni par une utilité d'échange. Leur valeur réside tout entière dans leur crédit, dans l'accoutumance héréditaire et conventionnelle

qu'on a de leur attribuer une grande valeur. Et nous dirons même qu'en tant que marchandise, les métaux précieux sont la marchandise dont les variations de cours sont les plus désordonnées du fait que ces variations sont uniquement fonction du crédit. Les autres marchandises sont fonction de leur utilité, et leurs variations sont généralement statiques, rarement dynamiques. Si le blé est rare une année, les cours vont s'élever, pour s'abaisser l'année suivante où la récolte est abondante. Qu'on lance dans le public le bruit que le blé va pouvoir être produit artificiellement en grande quantité et les cours ne varieront qu'insensiblement. Mais qu'on lance dans le public le bruit que la synthèse des métaux précieux est chose faite, et ces métaux précieux subiront de ce seul fait une dépréciation dynamique appréciable. C'est que les cours des utilités réelles sont basés sur des certitudes, tandis que les cours des utilités conventionnelles sont basés sur des appréciations.

En ce qui concerne les utilités réelles, l'abondance n'amène pas forcément la dévalorisation, au contraire. Les progrès du machinisme qui permettent de produire des grandes quantités n'amènent pas leur avilissement valorique. Ils permettent la divulgation, la vulgarisation, les cours restent sensiblement les mêmes parce que les marchandises ainsi obtenues ont une utilité pratique réelle.

Mais si on découvre, ainsi que nous l'avons déjà

signalé, la manière de créer à l'infini de ces objets de matières précieuses qui ne tirent leur valeur que de la convention et qui n'ont par eux-mêmes aucune utilité réelle, nous voyons immédiatement ces objets se déprécier. Nous avons cité les perles, nous pouvons citer le platine qui, sans valeur à une époque où on ne connaissait pas sa rareté, a pris sa seule valeur du fait que cette rareté s'est dévoilée. Que demain la synthèse du platine soit chose faite, quelle élégante continuera à porter un bijou de platine ? Pour elle, la valeur du bijou de platine n'est pas dans sa beauté même, dans son utilité, elle est seule dans l'envie que peut susciter sa possession, du fait de la difficulté qu'on éprouve à se le procurer. Dans de semblables conditions, il semble bien évident que, moins encore que les marchandises ordinaires, les métaux précieux et l'or en particulier puissent servir d'étalon. Nous verrons plus loin qu'il nous semble que toutes les marchandises peuvent servir d'étalon, à cette condition que leur soit apportée la correction nécessitée par les variations économiques. Mais il nous semble que, moins encore que la généralité des marchandises, l'or doive être considéré comme étalon, de ce fait qu'alors que le cours des marchandises en général est fonction de leur utilité réelle, le cours de l'or et des métaux précieux est fonction de la seule convention. Il y a lieu de se demander si, en définitive, la valeur

attribuée à l'or est si absolue qu'on le pense en général. N'est-elle pas subordonnée à certaines conditions, et en particulier à celle de la diffusion ?

Imaginons, en effet, un individu qui posséderait à lui seul tout l'or d'un continent et un autre individu qui posséderait à lui seul tout le blé de ce même continent. Lequel des deux serait le plus riche et le plus enviable ? Beaucoup penseraient que ce doive être le premier, mais nous pensons que ce doive être le second. En effet, ce dernier sera instamment sollicité d'échanger son blé contre des terres, contre des services, contre une foule d'utilités, parce le blé qu'il donnerait en échange est une nécessité, une utilité d'usage universellement reconnue. Tout au contraire, le premier individu possédant tout l'or à lui seul, l'or n'aurait pas cours dans le continent. Qui donc échangerait une utilité réelle contre des lingots inutiles ? On raconte souvent la fable du voyageur qui, perdu dans le désert, affamé, trouve un sacquet perdu par une caravane, espérant trouver en lui quelque nourriture, l'ouvre et le rejetant après examen, dit tristement : « Hélas, ce ne sont que des perles. » Et en effet, comme l'or, les perles n'ont de valeur qu'autant que leur valeur conventionnelle est généralisée, tandis que l'on peut utiliser soi-même la plupart des utilités réelles. L'or n'a donc de valeur qu'autant qu'il est réparti, qu'autant que son usage est plus répandu et admis, qu'un

plus grand nombre se sont laissés gagner au mirage de sa valeur, et que la multitude qui se le dispute est plus nombreuse. En un mot, l'or n'a de valeur qu'autant qu'un plus grand nombre *admet* la convention de sa valeur.

Lorsque, par suite d'une crise ou d'une guerre, l'or afflue dans un pays, venant d'un ou plusieurs autres pays, il semble que ce pays doive être au comble de la félicité et cependant c'est le contraire qui se produit. L'or affluant agit à la façon d'un toxique, paralysant toute l'activité au fur et à mesure de son afflux, jusqu'au jour où ce pays, excédé, songe à imiter ce joueur qui, dit-on, ayant gagné tout l'argent de ses adversaires et voyant la partie s'arrêter, leur rendait la majeure partie de cet argent, afin de pouvoir recommencer.

L'or n'est donc pas un étalon, car sa valeur admise est purement fictive et contestable. Les contemporains de Law, comme le fait s'est souvent produit, n'avaient pas tort de refuser de recevoir des paiements en or, exigeant des titres du Mississippi. Les titres du Mississippi personnifiaient des valeurs réelles, susceptibles de produire des utilités, réelles, elles aussi, tandis que l'or n'était qu'une valeur incertaine. Ces contemporains avaient donc raison en principe et n'ont eu en fait tort que parce que le Mississippi n'existait qu'en rêve. Il n'en subsiste pas moins qu'à cette époque l'or a subi une

baisse sensible de valeur, du fait que son crédit, douteux, était éclipsé par celui, incontestable, des utilités que tout permettait de supposer réelles, existantes. A cette même époque les cours des blés restaient constants, alors que l'or était délaissé. Quelle meilleure preuve de l'impossibilité dans laquelle on se trouve de considérer l'or comme étant un étalon.

Et, en somme, l'or n'ayant de valeur que par convention, cette convention, accréditée depuis longtemps, durera peut-être longtemps encore. Mais, qui prouve que dans un avenir plus ou moins éloigné l'or ne s'effacera pas comme moyen de paiement et d'évaluation devant des unités réelles plus stables et plus certaines ? Ceci, même au point de vue international, car, plus les échanges s'accroissent, plus il devient habituel d'établir les compensations en nature.

Puisque l'étalon de la valeur ne peut être ni une marchandise donnée, ni une monnaie, ni même un métal précieux, existe-t-il un étalon de la valeur et quel peut-il être ?

IX

De la convention et de son influence sur l'idée de valeur

Ce serait évidemment par trop généraliser que de dire que tout est convention, car il faut bien admettre (l'exemple des animaux nous le prouve), qu'il existe des sentiments naturels et spontanés, tels que l'amour, l'affection, l'attachement, la haine, etc. Mais il n'en est pas moins vrai que la grande généralité des impressions morales et des jugements sont influencés par les conventions établies. Il est des conventions mondiales, il est des conventions continentales, des conventions de races, des conventions nationales, régionales ou locales.

Toutes ces conventions peuvent avoir une influence considérable sur les appréciations relatives à la valeur, au point de détourner ces dernières de leur critérium naturel d'utilité.

Pour prendre un exemple de la vie courante, examinons le fait admis par la grande généralité des peuples occidentaux d'exprimer le salut ou les marques de respect et de politesse par déplacement de

la coiffure. Dans les pays en question, le salut effectué de cette manière est le critérium de la politesse. Ce salut varie même suivant les nations et les régions. Dans certains pays, le salut est large, profond, dans d'autres il est horizontal; dans d'autres enfin il est à peine prononcé. Certaines classes d'une même nation auront un salut affecté, alors que d'autres auront un salut à peine ébauché, l'intention restant la même. Toujours est-il que pour ces peuples occidentaux, le salut par enlèvement de la coiffure et quelles qu'en soient les modalités est considéré comme critérium de la politesse, de la bonne éducation et du savoir vivre.

Et cependant un certain nombre de peuples orientaux, dont la civilisation est à la fois très ancienne et très raffinée, ne verraient pas dans le salut par enlèvement de coiffure autre chose qu'un manque de politesse et d'éducation. C'est que chez ces peuples, le salut est conventionnellement différent et s'effectue par inclinaison de corps et compliments. Dans d'autres pays enfin, la politesse se manifeste par des présents, des attouchements, etc... On cite une peuplade africaine ou polynésienne chez laquelle il est de convention, en guise de salut, de se frotter réciproquement le nez.

Il résulte de ces exemples que la convention peut avoir sur les individus une influence telle qu'elle fausse les conceptions naturelles où les appréciations

personnelles ou impartiales, en subordonnant précisément ces dernières à un critérium comparatif établi, auquel ils auront toujours tendance à se rapporter. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

La convention nous intéresse particulièrement en ce qui concerne la monnaie et la tendance erronée qui résulte de cette convention, amenant à faire considérer par la généralité la monnaie comme étant la richesse suprême, la richesse proprement dite, l'éta-lon stable et immuable de la valeur de toutes choses.

Et cependant, pour reprendre l'exemple des conventions différentielles adoptées précédemment, il est certain que l'Africain qui voudrait en Europe manifester sa politesse à sa manière ou telle qu'il conçoit cette dernière, passerait pour en manquer totalement, du seul fait que *ses actes seraient jugés d'après un critérium conventionnel localement établi*, et non comme ils devraient l'être d'après l'ensemble des manifestations effectuées et la recherche de l'intention de ses démonstrations.

Il en est de même en matière d'habillement, de logement, d'ameublement, de cuisine et de modes en général. Le critérium fondamental de détermination de la valeur, qui devrait être simplement la comparaison évaluative des utilités, est contrebalancé dans chaque catégorie d'objets par un faux critérium conventionnel, établi dans cette catégorie suivant l'u-

sage local, la mode temporaire, ou les tendances d'esprit de la race ou de la nation.

Dans un ordre d'idées plus restreint, et pour prendre un exemple, le véritable critérium de détermination de la valeur d'un véhicule ne devrait-il pas simplement être son degré d'utilité, suivant l'usage auquel il est destiné (commodité, capacité, silence, pureté de ligne, confortabilité, etc...). Et cependant un véhicule s'estime, en général, d'après un faux critérium conventionnel de forme, de peinture ou d'époque, de construction, de marque, et dans cette matière le faux critérium conventionnel prime bien souvent le critérium naturel. Comment expliquer autrement que par la convention, la valeur plus grande attachée à l'objet dit « de marque » par rapport à l'objet identique non marqué ?

L'influence de la convention est telle qu'elle arrive dans certains cas à fausser héréditairement les lois naturelles. La convention est souple, elle se modifie, suit à sa guise les sinuosités de l'évaluation, mais souvent déforme d'autant plus l'entendement humain qu'on s'éloigne davantage des sources de cette convention. Exemple de la monnaie, dont nous avons esquissé l'évolution : au début, simple unité d'échange destinée à éviter le troc en nature, et dont l'emploi généralisé a provoqué petit à petit l'idée de richesse intrinsèque, jusqu'au jour où cette monnaie a été considérée, de convention pratique-

ment mondiale, comme étant le critérium, l'arbitre impartial, le pivot constant, la pierre de touche, l'unité, enfin l'étalon de la valeur.

Hélas, la monnaie est un étalon en toc, ne devant son éclat qu'à un crédit sans base solide et même sans aucune valeur réelle d'utilité. Critérium indéfini ne reposant que sur la force de convention, force séculaire cependant telle que, lorsque même le crédit de la monnaie est tombé à rien, cette monnaie est encore employée toute dépréciée soit-elle, à mesurer la valeur des utilités réelles qui semblent ainsi être contrôlées, fixées, évaluées par un étalon imaginaire dont personne ne connaît à vrai dire la valeur propre.

Evidemment, la convention ne peut être un critérium, encore bien moins un étalon. Mais dans l'étude de la recherche de ce dernier, il semble nécessaire de signaler les courants qui contrarient la recherche de la vérité. Ainsi fait le navigateur qui, dans sa marche vers un point donné, doit étudier chaque jour les courants de dérive, afin d'apporter à sa marche en ligne droite les corrections correspondantes à cette dérive.

X

Les utilités

UTILITÉS RÉELLES, CONVENTIONNELLES ET MIXTES

UTILITÉS APPARENTES ET UTILITÉS LATENTES

C'est à Jean-Baptiste Say, que nous sommes redevables d'avoir compris dans la désignation d'« Utilités », en spécifiant ainsi leur but final, une quantité de produits d'activité qui n'auraient été jusqu'à cette époque désignés que par des mots vagues ou incomplètement définis comme l'est, par exemple, le mot « richesse ».

Le mot *Utilités* englobe tout ce qui pour l'homme, à sa connaissance ou à son insu, peut avoir une valeur d'usage ou peut contribuer à la créer. On peut donc dire que tout est utilité et que l'utilité est, pour ainsi dire, tout ce qui existe. Ainsi, par exemple, le chant de la cantatrice est une utilité, en ce sens que, tout en ayant par lui-même le charme et la beauté, il contribue à susciter chez les auditeurs des émotions susceptibles de développer le sentiment de l'art ou du beau, ou plus simplement de les mettre dans un état physique et moral avantageux pour

l'exercice de leur état, en délassant leur esprit et remplissant leurs loisirs. Tout travail est donc une utilité; le chant est une utilité, puisqu'il est créateur d'états d'âme. Le poison est lui-même une utilité, puisqu'il contribue à la destruction, dans un but final de création, des insectes, des rongeurs ou des bêtes fauves. Ces animaux, dits nuisibles, sont eux aussi des utilités, en ce sens qu'ils en détruisent parfois d'autres également nuisibles. N'est-il pas jusqu'à certains microbes qui pourraient être appelés utilités, du fait qu'ils servent à la création de sérums ou de vaccins ou du fait qu'ils provoquent des fermentations ou des modifications chimiques.

Bien qu'il soit téméraire de conclure par l'absolu, on peut prétendre que tout est utilité; car tout ce qui existe peut concourir, même à l'insu de tous, à la création d'autres utilités. Pour s'en convaincre, dans un ordre très restreint, il suffit de visiter une foire dans laquelle se vendent des ferrailles ou des déchets. On voit ainsi, réunis, des résidus de toute nature qui, apparemment ou dans la pensée de leurs anciens propriétaires, n'avaient pour ainsi dire plus de valeur; et cependant, tous ces débris, déclassés, trouvent acquéreur, sont employés, et concourent à la formation d'utilités nouvelles.

Serait bien imprudent celui qui prétendrait affirmer qu'une chose est sans utilité, car l'Utilité peut être *latente* et attendre son heure pour se dévoiler.

Ainsi, par exemple, celui qui, il y a plusieurs siècles, aurait déclaré que les gisements pétrolifères sont sans aucune utilité, aurait commis une grave erreur. Le degré d'utilité de ces mines était latent, et n'était pas moins égal en réalité à celui qu'elles ont aujourd'hui. Mais la découverte de cette utilité ne devait se faire qu'après une conjonction de découvertes ultérieures et différentes.

Certains pays, mal desservis par les moyens de locomotion, étaient encore, il y a quelques années, couverts de plantes, d'arbres et de richesses naturelles qui pouvaient sembler à cette époque n'avoir aucune utilité, du fait de l'impossibilité quasi absolue dans laquelle on se trouvait de les exploiter ou de les transporter. Et cependant, petit à petit, ces pays sont devenus accessibles et l'utilité de leurs richesses s'est dévoilée considérable. On peut donc dire que l'utilité est partout, soit à l'état *apparent*, soit à l'état *latent*.

Il faut toutefois remarquer qu'en ce qui concerne la recherche de l'évaluation et même l'établissement de la valeur, seules les utilités apparentes au moment de l'estimation peuvent être envisagées. En effet, nous ne pouvons juger que des choses précises et il est impossible de faire une attribution de valeur ou de qualité à des objets dont on ne peut savoir le degré d'utilité, degré pouvant dépendre par

la suite d'une combinaison d'autres éléments inconnus.

Il convient également de faire une distinction entre les *utilités apparentes réelles* et les *utilités apparentes conventionnelles*.

Les *utilités réelles* sont celles qui sont tellement courantes, tellement indispensables, que tous les individus dans une même fraction de l'univers les connaissent, s'en font une idée exacte, et en stabilisent la valeur en contribuant tous, soit par leurs demandes, soit par leurs offres, soit simplement par l'intérêt dont ils font preuve à leur égard, à en établir le cours.

Au contraire, les *utilités conventionnelles* sont celles dont la valeur est essentiellement appréciative, suivant les personnes, les conditions d'utilisation, ou suivant les circonstances.

On peut enfin concevoir des *utilités mixtes* qui, par leur destination, sont réelles, mais qui, par suite de certains éléments qui entreront dans le calcul de leur valeur, auront un caractère conventionnel.

La distinction étant subtile mais importante, en vue de la justification de notre recherche d'un étalon de la valeur, il convient de préciser au moyen d'exemples :

1° *Le blé* est une *utilité réelle*. Sa valeur n'est pas appréciative. Elle est déterminée par la loi de l'offre et de la demande en vue d'une utilisation bien

définie, sur l'importance de laquelle aucune discussion ne s'élève. Cette utilité réelle répond donc à une nécessité, et la détermination de sa valeur est uniquement fonction à la fois de ses quantité et qualité et de l'étendue de la nécessité.

2° *Un objet d'art pur* est une *utilité conventionnelle*. En effet, cette utilité ne répond pas à une nécessité impérieuse; elle répond sans doute à un besoin artistique, mais qui n'est pas général. Une minorité d'individus sera susceptible de juger cet objet d'art, et dans cette évaluation entreront quantité de mobiles personnels ou conventionnels différents : tendances, goûts, préférences d'école, sensibilité, etc...

3° *Un fauteuil de style* est une *utilité mixte*. En effet, ce meuble est une utilité réelle par sa destination en tant que meuble. Qu'il soit ou non de style, ce meuble est un meuble, et le primitif qui le verrait ne considérerait en lui que la commodité, c'est-à-dire l'utilité réelle. Mais ce meuble est également une utilité conventionnelle du fait du caractère artistique dont il est empreint. Par conséquent, un fauteuil de style est un meuble d'art, donc une utilité conventionnelle, mais dont la destination est à usage pratique, par conséquent une utilité réelle.

La distinction est évidemment délicate, mais elle nous semble logiquée en vue de rechercher s'il n'existerait pas une ou plusieurs catégories d'utilités sta-

bles susceptibles de fournir ou de concourir à la formation d'un étalon de mesure de la valeur.

Ce n'est qu'une nuance d'ailleurs qui sépare l'utilité réelle de l'utilité conventionnelle, et cette nuance est si légère que la classification systématique de toutes les utilités dans ces seules catégories précitées ne serait pas un travail facile.

Ainsi, par exemple: *un cheval* est une utilité réelle, mais dans quelle catégorie ranger *un cheval de course*? Utilité mixte, ou utilité conventionnelle? Il semble que ce doive être une utilité purement conventionnelle du fait qu'elle n'est pas d'un usage courant ou qu'elle n'est pas assujettie à un cours et que la très grande majorité des individus ne saurait s'intéresser à sa valeur ou à son acquisition.

Il ressort de ces distinctions que les utilités réelles sont les utilités d'usage, utilités ayant des cours sérieusement établis par des offres et des demandes normales. Les cours de ces utilités sont relativement stables par rapport à l'Universalité de la valeur, du fait, d'une part, que leur production ne s'effectue qu'en prévision de l'écoulement prévu, et d'autre part, que la grande étendue des transactions assure une moyenne régulatrice. Naturellement, il peut arriver que les cours de ces utilités réelles éprouvent des variations brusques consécutives à des guerres ou à des cataclysmes, mais ces exceptions ne sont que la confirmation de la règle.

En résumé, les utilités réelles sont les matières premières, les céréales, les produits naturels du sol ou du sous-sol, les produits manufacturés ou textiles à usage général constant et courant, le travail salarié, etc...

C'est parmi ces utilités qu'il nous semble que nous aurons à rechercher s'il est possible de distinguer ou de constituer un étalon de mesure de la valeur.

De l'influence de la relativité sur la mesure de la valeur

Bien peu de choses sont absolues et les étalons de mesure, en général, sont loin de l'être eux-mêmes, bien qu'ils paraissent devoir l'être à première vue et du seul fait de leur définition.

En effet, l'unité de poids varie suivant l'altitude, l'unité de longueur suivant la température, l'unité de densité suivant la pression atmosphérique, etc...

Quel qu'il soit, l'étalon de la valeur ne peut être absolu et, comme toutes choses, reste soumis aux lois générales de la relativité. Cette constatation ne tend pas à nier l'existence des étalons, tout au contraire, mais elle tend à démontrer qu'on ne doit pas leur demander ce qu'ils ne peuvent donner, c'est-à-dire ni l'infailibilité absolue ni la perpétuité.

Tant d'éléments concourent à la détermination ou à la mesure de la valeur d'un objet que cette dernière est tout particulièrement soumise à l'influence de la relativité.

Ainsi, prenons par exemple un objet d'utilité réelle,

ou une denrée tels que la pomme de terre. Avant que son usage d'alimentation humaine n'ait été découvert, la pomme de terre était estimée très bas dans l'échelle des utilités, bien qu'en somme sa valeur actuelle existât entière à l'état latent. Avant la découverte il est probable que la minime valeur de cette denrée était la même dans le monde entier partout où elle pouvait être cultivée. Par conséquent, on peut admettre qu'au moment de la découverte, l'hectolitre de pommes de terre avait une valeur mondialement constante. Du jour de la découverte et de la mise en lumière de la valeur latente, cette valeur nouvellement reconnue ne l'a pas été partout de la même manière. Il y a donc une *relativité de la valeur par rapport à l'espace*.

Le temps modifie les situations et les appréciations, ainsi que l'importance des utilités. Telle chose qui dans un temps était indispensable ne l'est plus aujourd'hui et telle autre qui, aujourd'hui, est grandement estimée, ne le sera bientôt plus et ne l'était pas hier. De même, la pomme de terre envisagée précédemment n'aura pas la même valeur dans toutes les régions, en dehors même de l'influence de l'intensité de production. Certains peuples aiment le produit pour lui-même, certains autres peuples ne le considèrent que comme aliment accessoire. Certains n'adoptent que peu à peu et longtemps après

les autres des utilités considérées par les premiers comme capitales. Les Asiatiques semblent ignorer la pomme de terre et lui préfèrent le riz qui, en Europe, n'a encore qu'un succès très restreint. Il y a donc une *relativité de la valeur par rapport au temps*. Le temps modifie les besoins, l'angle sous lequel un même objet est apprécié.

Telle chose qui est d'un usage courant dans le Nord ne l'est pas dans le Sud, bien que l'utilité de son emploi soit la même exactement dans les deux régions: *relativité de la valeur par rapport à la coutume*.

Certains objets, au contraire, peuvent présenter une grande utilité dans une région et n'en présenter aucune dans une autre. Ainsi, par exemple, une machine à faire la glace aura une grande valeur dans les régions tropicales et n'en aura aucune dans les régions polaires. Par conséquent, nous voyons ici la *relativité de la valeur par rapport aux besoins*.

Dans un même pays, à une même époque, un même objet aura une grande valeur auprès d'une classe de la société et n'en aura aucune pour une autre classe de cette même société. Prenons comme exemple un phonographe. Cet instrument nasillard trouvera des admirateurs nombreux dans une partie

de la société d'un même pays qui lui attribuera une valeur d'utilité. Une autre partie de la même population ne lui attribue aucune utilité et n'en voudrait posséder, ni entendre. Par conséquent, la mesure de la valeur peut être influencée par une *relativité de la valeur par rapport à l'appréciation*.

Et ces modifications, dues à l'évolution, sont parfois immédiates, successives à très bref délai, variables comme le sont les états d'âme parfois opposés en quelques secondes et qui font passer de la joie à la tristesse sans transition appréciable.

Imaginons un explorateur qui, devant se rendre chez des peuplades qui ont coutume de martyriser les prisonniers, se munit avant le départ d'un sachet contenant un poison violent destiné à abrégé ses souffrances, au cas où il viendrait à tomber entre les mains d'une de ces redoutables peuplades.

1° Avant le départ, ce sachet n'a pour lui qu'une valeur de marchandise, en somme très minime relativement à l'ensemble des bagages qu'il s'agit de rassembler.

2° Une fois arrivé sur le lieu de ses recherches, notre explorateur chemine dans la brousse. Il a placé le sachet d'une manière accessible. Ce sachet a déjà pour lui beaucoup plus de valeur. Il a valeur d'un objet dont on n'a pas un besoin immédiat,

mais dont on pourrait avoir prochainement besoin. C'est une valeur de soutien, de réconfort moral, de prévision.

3^o Brusquement, notre explorateur est saisi par une peuplade, attaché à un poteau, séparé de ses bagages, et tout lui permet de se rendre compte que les préparatifs de son supplice ont déjà lieu. De toute son âme, il désire le poison qu'il sait près de lui. Ce poison a pour lui une valeur inestimable. Et il donnerait tout ce qu'il possède pour ces quelques grammes de cette matière en général peu prisée. Ce poison a donc pour lui, en cet instant, une valeur telle que rien d'autre, sinon la liberté, n'aurait plus de valeur.

4^o Imaginons que, par miracle, au moment où va commencer son supplice, notre explorateur soit délivré, soit par une colonne de secours envoyée à sa recherche, soit par tout autre moyen. De ce moment même, le sachet qu'il désirait tant n'a plus pour lui la même valeur, il en a presque horreur. Délivré, il le laissera de nouveau à la place qu'il occupait dans ses bagages. Ce sachet n'a plus, à nouveau, que la valeur d'un secours.

5^o Une fois rentré dans son pays, notre explorateur relèguera ce sachet. Sa valeur ne sera que la valeur marchande de l'époque du départ, ou même une valeur moindre encore, en raison du danger que peut présenter son voisinage.

Ainsi donc, en quelques heures, on pourrait dire presque en quelques instants, la valeur d'une utilité peut varier dans des proportions aussi considérables que différentes, la valeur proprement dite étant toujours la même et l'utilité réelle n'ayant nullement varié.

Il y a donc une *relativité par rapport aux circonstances*.

- Il arrive que certains objets se trouvent momentanément ou définitivement dépréciés, alors même que leur valeur propre ou leur utilité soient restées constantes, soit même qu'elles aient évolué dans un sens qui aurait dû les faire davantage rechercher. C'est que ces objets ont été touchés par un changement de mode. Ainsi, par exemple, les chaussures à bouts pointus ont été répudiées comme incommodes et contraires au développement anatomique normal. Ces formes de chaussures sont remplacées par des modèles ayant la forme du pied. Il semble que ces nouvelles formes doivent subsister, au moins dans leur principe, et cependant, quelque temps après, elles sont délaissées au profit de formes encore plus effilées que les premières: *relativité par rapport à la convention*.

Par conséquent, ces quelques remarques sur la relativité nous donnent cette impression qu'il est

impossible d'établir un étalon sur une seule unité, cette dernière étant sujette à quantité d'influences pouvant faire subir à sa valeur des oscillations désordonnées nécessitant une compensation constante ne pouvant être que le fait des oscillations analogues d'autres unités.

D'où nécessité pour l'établissement d'un étalon de la valeur de se rapprocher bien plus de l'Universalité que d'une seule unité.

De l'impossibilité d'adopter comme étalon une seule utilité, par suite des modifications constantes qu'elle subit, du fait de l'évolution générale.

Il semblerait que puisqu'on ne peut prendre comme étalon de mesure de la valeur une unité de convention sujette à appréciation, on pourrait tout au moins choisir, parmi les utilités réelles dont la valeur se détermine pour ainsi dire automatiquement, l'une d'entre elles qui servirait ainsi d'étalon.

Cette manière de procéder pourrait évidemment être utilisée avec succès mais pendant un très court laps de temps seulement. En effet, la valeur intrinsèque d'une quantité donnée de marchandises tend à se modifier rapidement, suivant que l'évolution générale tend à augmenter ou à diminuer cette valeur par rapport à celle des autres marchandises ou utilités composant l'Université. Or, cette évolution constante dont la lenteur est toutefois généralement telle qu'une génération humaine ne la perçoit pas, ressort comme évidente si on compare les unes aux

autres les statistiques d'époque nettement différentes. Ainsi, par exemple, si nous considérons un produit d'utilité réelle tel que le coton, nous pourrions que ce qu'on pourrait appeler « *la fortune* » du coton a été grandissante au fur et à mesure que se précisait l'évolution. Dans l'antiquité et au moyen âge, le coton était sans valeur, sans utilité apparente, parce qu'à cette époque on n'appréciait que les tissus de lin ou de laine. Puis, au fur et à mesure de la transformation de la vie, des inventions et des perfectionnements mécaniques, le coton a été de plus en plus apprécié. Sa valeur latente s'est peu à peu dévoilée, et aujourd'hui, alors que tous les individus portent des vêtements dont le tissu renferme une proportion de coton, ce dernier est arrivé à être un des principaux produits de première utilité. De même, le café, le sucre, n'ont pas toujours été les produits de grande utilité qu'ils sont aujourd'hui. Le café a été ignoré jusqu'au moyen âge, puis il a été un produit de luxe d'un emploi exceptionnel. Peu à peu, son usage s'est répandu au point que l'on pourrait certainement compter aujourd'hui les individus qui ne l'apprécient pas.

Par contre, d'autres produits qui ont eu une grande utilité, tout au moins locale, peuvent voir cette utilité décroître, en même temps que l'évolution fait découvrir des produits de remplacement ou des procédés nouveaux. Ainsi, pour ne citer qu'un produit

dont la production était spéciale à toute une région de la France, nous indiquerons la garance. Depuis l'existence et le perfectionnement de la chimie des teintures, la garance n'a plus sa raison d'être, elle a disparu du marché des colorants.

Il est enfin des produits réels qui ne peuvent servir d'étalon du fait que leur production par trop variable ou trop peu limitée en modifie la valeur dans des espaces de temps trop rapprochés. Par exemple, certains animaux à reproduction rapide et multiple comme le sont les porcs : une truie peut facilement avoir vingt-quatre petits dans une année. Ces porcelets sont consommés en général dans les six à sept mois qui suivent leur naissance. Qu'une année le porc semble être une marchandise intéressante à produire en raison du prix élevé de vente et l'année suivante le marché est surabondant, et ce à tel point que l'excès de marchandises en déprécie rapidement la valeur. Cette dépréciation amène une raréfaction de la matière d'autant plus rapide qu'on sait pouvoir revenir en quelques mois à la surproduction.

Par contre, et toujours en matière de cheptel, les bovidés ne sont pas multipares. La durée de gestation est longue, les accidents fréquents. Les cours, relativement stables, ne peuvent être influencés en un espace de temps restreint et leurs oscillations sont forcément à courbe longue.

Ces deux exemples nous démontrent que si l'on

voulait rechercher parmi les utilités réelles un étalon stable de la valeur on ne saurait trop prendre garde à son choix. En effet, dans une même catégorie d'utilités, nous venons de rencontrer deux éléments dont, pour des causes purement physiologiques, les stabilités valoriques sont absolument opposées.

Par conséquent, vouloir faire d'une seule marchandise une unité de mesure stable, serait imprudent, car des causes impossibles à prévoir au moment de l'adoption de cet étalon peuvent par la suite lui faire subir de telles oscillations, que cet étalon, loin de contrôler l'ensemble des utilités et de les voir graviter autour de lui, pourrait se trouver comme désaxé et tourner follement autour d'elles.

Nous avons envisagé la possibilité du changement progressif de valeur d'une marchandise dû à la lente influence de l'évolution. Mais, en dehors de cette évolution ce changement peut être au contraire subit et momentané. Que par exemple, pour une raison quelconque, un Etat décrète la libre introduction d'une denrée ou bien au contraire décrète son interdiction d'importer, et nous verrons brusquement cette denrée osciller dans un sens ou dans l'autre. Evidemment cette oscillation sera passagère, momentanée, factice, en quelque sorte artificielle, mais elle n'en aura pas moins comme résultat de modifier du tout au tout la valeur de la denrée, valorisation qui s'effectue par rapport à l'Universalité stable.

Et ce sont précisément des variations aussi faciles que nous désirons éviter lorsque nous recherchons un étalon stable de mesure de la valeur.

Comme conclusion, il nous semble qu'il serait téméraire de vouloir choisir comme étalon une seule et même marchandise, puisqu'il n'est pas une seule marchandise dépendant absolument d'elle-même et qui, soit spontanément, soit artificiellement, puisse être certaine de voir sa valeur rester perpétuellement constante par rapport à celle de l'ensemble des autres utilités constituant l'Universalité.

XIII

Des équilibres généraux finalement obtenus dans un ensemble par la contrariété des mouvements particuliers.

MOUVEMENTS STATIQUES. MOUVEMENTS DYNAMIQUES.

LES ASSURANCES ET LES MOYENNES

Alors que, chimiquement, il est admis que rien ne se perd et que rien ne se crée, mais que tout se transforme, il peut être admis en matière économique que toutes choses se contrebalancent et que, comme on dit assez trivialement, « le malheur des uns fasse le bonheur des autres ».

En effet, les utilités sont dépendantes les unes des autres ou souvent même rivales. Un produit dont la valeur d'utilité diminue cède la place à ces produits, rivaux. Du moment qu'il cède la place à ces produits, ces derniers prennent de la valeur marchande et tendent par là même à favoriser à nouveau le produit déprécié, que sa dépréciation même rend plus avantageux et plus désirable.

Il y a donc en toutes choses un mouvement continu d'équilibre. Tandis qu'une partie des utilités diminue de valeur, en en donnant à d'autres, une autre partie augmente de valeur au détriment d'autres utilités. Mais, en définitive, la *masse générale de la valeur reste constante et il faut bien se persuader qu'en fin de compte c'est en comparaison de cette masse générale d'utilité que se fait l'estimation d'une unité particulière, par comparaison avec l'Université.*

Imaginons, en effet, un propriétaire terrien possédant un domaine comprenant des bâtiments, des terres, des animaux, des réserves de grains, etc. Il estime l'ensemble de son domaine et de ses biens à 100. Dans ces 100 les animaux entrent pour 25 et les réserves de grains pour 10. Si le propriétaire utilise les grains à la nourriture des animaux, il est bien certain que ses grains ayant disparu, leur valeur sera de 0. Mais qu'importe au propriétaire si, dû fait du croît des animaux, ces derniers ont vu leur valeur augmenter d'une proportion égale à celle que représentaient les grains. Ce qui importe au propriétaire, c'est que son bien reste constant en valeur. Que lui importe en définitive que dans son bien les grains soient pour 10 et les animaux pour 25, ou les grains pour 0 et les animaux pour 35, pourvu que l'ensemble de son bien soit toujours de 100 au moins.

La masse des valeurs existant sur le globe est

constante. Il peut y avoir échange de proportions de valeur entre ces utilités et en effet cet échange est constant. Mais ces échanges ont pour effet curieux de maintenir une certaine parité entre les différentes utilités. Prenons par exemple, deux produits similaires employés par grandes quantités pour la nourriture des animaux domestiques: pomme de terre, d'une part, ou sous-produits de meunerie d'autre part. Ces deux produits sont de valeur assez variable suivant la quantité annuellement récoltée. Le cultivateur a naturellement tendance à rechercher et à acheter celui des deux produits qui lui semblera le moins cher. La grande majorité des cultivateurs opère de même. Il en résultera que, lorsque les sous-produits de meunerie seront bon marché, ils nuiront au cours des pommes de terre, mais, du fait même de ce bon marché, ils attireront beaucoup d'amateurs, de telle sorte que la demande de sous-produits de meunerie étant très élevée, les cours arriveront rapidement à la parité de ceux des pommes de terre.

Il peut y avoir par conséquent des déplacements particuliers qui aient une grande importance sur le cours d'une même utilité; mais ces déplacements se contrebalançant avec des déplacements particuliers différents et le résultat est, qu'en définitive, *l'équilibre général est inchangé.*

La valeur particulière d'une mine peut s'affaiblir

chaque fois qu'une tonne de minerai est expédiée, mais cette tonne de minerai va créer de nouvelles richesses ou de nouvelles utilités là où elle sera manufacturée. Il y a peut-être appauvrissement particulier d'une part et enrichissement particulier d'une autre, mais si le minerai a diminué, l'acier a augmenté; par conséquent la moyenne est constante au point de vue des équilibres généraux.

La pierre est une utilité *latente* dans la carrière. A sa sortie de la carrière, elle devient une utilité réelle *apparente*, mais à tout bien prendre, la somme totale de valeur est restée *constante*. L'utilité s'est déplacée au détriment de la carrière, mais au profit de la maison. La masse, au point de vue général, est restée constante, *sa moyenne aussi*.

Nous pouvons comparer la masse des utilités à un récipient clos rempli d'eau, et chaque utilité à une goutte entrant dans le volume général de cette eau. Sous une impulsion donnée au récipient, les gouttes vont se déplacer par rapport les unes aux autres; les unes vont descendre au fond du récipient et les autres remonter, puis ce sera le contraire. En admettant que le récipient soit gradué, les gouttes auront occupé une position relative par rapport les unes aux autres, et occupé toutes les positions qu'elles pouvaient occuper. Et cependant, malgré ces variations continues, la masse contenue dans le récipient est toujours restée constante, les gouttes d'eau sont les

mêmes. Elles se sont bien déplacées, mais au fur et à mesure que les unes montaient les autres descendaient, et en fin de compte, au point de vue général, les mouvements particuliers contraires ont assuré l'équilibre de l'ensemble. Le poids du bocal est le même. La densité et la même; rien n'est changé, et en somme *l'équilibre général est obtenu uniquement par la contrariété des mouvements particuliers.*

Il est un phénomène bizarre qu'on pourrait appeler la loi de la Réaction ou de l'Equilibre, et qui semble s'ingénier à créer et répartir les contrastes : une idée est-elle lancée, aussitôt naît son paradoxe, une action est-elle ébauchée, aussitôt se manifeste sa réaction. Il semble qu'une main invisible prenne plaisir à entretenir le mouvement perpétuel d'oscillation de la balance dans un des plateaux de laquelle se trouveraient certaines utilités, alors que dans l'autre plateau se trouveraient les utilités opposées. Et le fléau de cette balance idéale ne s'arrête jamais, fût-ce un instant, à ce centre qui serait pour la mesure de la valeur un étalon tout trouvé.

Et ce mouvement de balance, continuellement opposé, n'est-il pas en dehors de l'image de la valeur l'image de la vie elle-même ? La vie n'est-elle pas faite de sentiments mobiles et opposés, de désirs ennemis, d'avis différents dont les degrés de variétés s'étendent à l'infini. Tel qu'il pensait d'une manière

hier, a vu aujourd'hui sa pensée se modifier. Il y a donc continuellement des oscillations de la pensée. Et bien que ces oscillations se produisent dans un sens opposé, l'esprit d'un homme se juge et s'évalue malgré ses contradictions apparentes, et le critérium de cette mesure ne peut être ni un extrême dans un sens ni un extrême dans l'autre, mais une moyenne.

Et toutes ces oscillations sont nécessaires à la vie collective. Si tous les hommes pensaient de la même manière, il n'y aurait plus ni discussions, ni études, ni érudition. S'ils avaient physiquement et moralement et en même temps les mêmes besoins, s'ils voulaient tous habiter le même pays, prendre le même train, manger le même aliment, lire le même livre, aller au même théâtre, la vie ne serait plus possible. Elle ne l'est précisément que par suite de la division des tendances, qui en assure l'équilibre, et qui les distribue de telle sorte qu'au moment où un homme fait un mouvement, réalise un désir, la portée de ce mouvement ou de ce désir, leurs conséquences au point de vue de l'équilibre sont contrariées, contrebalancées par le mouvement opposé, le désir contraire d'un autre individu.

Toutes ces tendances, toutes ces influences particulières sont les causes des oscillations de la balance, oscillations qui sont d'autant plus nombreuses et plus courtes d'amplitude que l'équilibre est plus

parfait. Il est bien certain, en effet, que plus les causes d'oscillations sont fractionnées et contraires, plus la balance tendra à rester immobile. Ces oscillations courtes sont des oscillations dites *statiques*, parce qu'elles sont régulières et rythmiques. Elles sont comme le battement de cœur normal et régulier, sans lequel la vie ne saurait être.

Il est des oscillations de grande amplitude, qui sont considérées comme dangereuses tant pour les individus que pour les collectivités. Ce sont les oscillations dites *dynamiques*, provoquées, non par des séries de petites causes en même temps contrebalancées, mais tout au contraire provoquées par des causes extraordinaires et inattendues. Imaginons comme exemple d'oscillations dynamiques celles qui seraient produites par la chute d'un poids de 1 kilo sur un des deux plateaux vidés d'une même balance.

Les oscillations statiques sont normales; elles sont même indispensables à la vie économique. Tout au contraire, les oscillations dynamiques sont néfastes du fait qu'elles provoquent des réactions proportionnelles en violence à l'amplitude des oscillations premières. Pour en expliquer la raison, nous dirons seulement ici, en reprenant l'exemple adopté de la balance, que les oscillations dynamiques, tout en empêchant la constatation des mesures ou des poids tendent à fausser tout le mécanisme de la balance par la violence de leurs mouvements.

Et cependant, dans toute balance il y a un étalon, quelle que puisse être la position des plateaux. Cet étalon est son milieu. Nous admettons la balance comme étant un ensemble, comme pouvant posséder en elle toute la gamme des poids d'un côté comme de l'autre, comme étant en quelque sorte une figuration de l'Equilibre, et nous concevons fort bien comme tenant lieu d'étalon le milieu et la course du fléau.

Par conséquent, il importe que nous retenions cette idée de moyenne, la moyenne de la valeur d'un produit étant en quelque sorte l'étalon de sa valeur. Qu'importe, en parlant d'un produit, ses plus hauts ou ses plus bas cours ? Lorsque nous demandons à connaître la valeur d'un quintal de blé ou de farine, lorsque nous demandons ce que « vaut » ce produit, n'est-ce pas par rapport à sa valeur normale que nous voulons nous renseigner, ne prenons-nous pas comme base la moyenne de ses cours ?

Et, à l'appui de ce qui précède, concernant les moyennes, l'équilibre en général, et les équilibres généraux fonction des mouvements particuliers, nous ne pourrions invoquer mieux que l'exemple des assurances dont le mécanisme des primes repose entièrement et avec un succès incontestable, sur l'étude des équilibres et de leurs moyennes.

Les Index numbers

Nous avons vu, en rappelant les caractéristiques de la monnaie, que le pouvoir de mesure de cette dernière était purement conventionnel. Il est évident que la véritable mesure est non pas dans un prix, mais dans une proportion. Qu'un cheval, qui vaut dix moutons, vaille 1.000 unités de monnaie, alors que chaque mouton en vaut 100, ou qu'il vaille 2.000 unités de monnaie, chaque mouton en valant 200, cela nous est en définitive parfaitement indifférent. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est le rapport existant entre le cheval et les moutons; un mouton vaut un dixième du cheval, ou il faut dix moutons pour représenter une valeur équivalente à celle d'un cheval, et c'est tout ce que nous désirons savoir.

Par conséquent, toute l'évaluation comparative des utilités est simplement la recherche de leurs réciprocity par rapport les unes aux autres, en un mot la recherche de leurs situations valoriques respectives. Ce qu'il importe de savoir, c'est le rapport existant

entre une utilité et plusieurs autres utilités déterminées, de manière à pouvoir faire la preuve par la comparaison de ces dernières entre elles. Si, par exemple, une unité A vaut deux unités B et quatre unités C, pour avoir la certitude de ces rapports, nous vérifierons si une unité B vaut bien deux unités C.

C'est en opérant de cette manière que les économistes ont été appelés à établir les rapports au moyen des Index Numbers. Ces indices de la valeur s'obtiennent en recherchant la valeur des utilités non pas d'après leurs prix, mais d'après leurs rapports avec l'Universalité des Utilités. Les rapports entre utilités étant ainsi bien établis pour une même époque, on opère de la même manière pour déterminer les valeurs respectives d'époque à époque, de manière à vérifier et à constater les changements de valeurs pouvant survenir comme suite logique de l'évolution.

Il est bien évident que dans l'établissement des Index Numbers on peut, jusqu'à un certain point, se servir de la monnaie comme moyen de comparaison. Mais cette utilisation de la monnaie ne prouve rien en sa faveur, son emploi ne servant que de moyen pratique de chiffrer. Qu'on dise d'un objet qu'il vaut en monnaie par rapport à l'unité 19 fr. 75 et d'un autre objet qu'il vaut 39 fr. 50, n'est-ce pas exactement la même chose que de dire en chiffres par rapport à l'Universalité que l'un est au degré

1975 et que l'autre est au degré 3950. Ceci dans l'échelle des utilités partant de 0 pour aller à l'infini. Ceci posé et la situation de chacun des objets établie par rapport à l'Universalité, si nous recherchons la valeur de l'un par rapport à la valeur de l'autre, n'est-ce pas la même chose de dire de l'un qu'il vaut 19 fr. 75 et de l'autre qu'il vaut 39 fr. 50, ou de dire du premier qu'il vaut 1975 et du second qu'il vaut 3950, le rapport entre 19 fr. 75 et 39 fr. 50, ou entre 1975 et 3950 étant rigoureusement le même, rapport du simple au double, de 1 à 2 et de $1/2$ à 1, et pouvant s'exprimer en définitive tout simplement par un rapport arithmétique de fractions.

Nous arrivons à cette constatation que la monnaie est en effet utilisable, non pas en tant que richesse, non pas en tant qu'étalon, mais seulement en tant que chiffres, n'étant ni plus ni moins que le chiffre. Au moyen de ce chiffre, nous notons la valeur, nous la situons dans l'échelle, nous l'enregistrons, nous l'exprimons, mais à vrai dire nous ne l'étalonnons pas. Nous admettons ainsi la monnaie chiffre, tout en faisant remarquer que si la monnaie se réduit à n'être qu'un chiffre, ce n'est pas la peine qu'elle se différencie de lui et qu'elle prenne un nom différent.

En tant que *chiffre*, la monnaie peut être jusqu'à un certain point l'expression de la valeur, puisqu'elle

n'indique que le degré de l'échelle auquel l'utilité examinée paraît correspondre.

Mais là où nous n'admettons plus la monnaie, c'est lorsqu'elle se présente en tant que monnaie *valeur* tendant à comparer l'utilité non pas au chiffre qu'elle exprime, mais bien à sa valeur propre, valeur fictive et conventionnelle. Autrement dit, nous voyons une nuance qui peut sembler imperceptible, mais qui est en réalité capitale entre la monnaie chiffre et la monnaie valeur. Autant nous admettons comme pouvant être expressive et juste l'indication de degré de la valeur d'une utilité par l'étiquette « 9,95 », autant nous n'admettons pas comme juste et expressive l'étiquette qui indiquerait « 9 francs 95 ». En effet, dans la première expression, le chiffre indiqué signifie comparaison en proportion par rapport à un ensemble constant, tandis que dans la seconde expression, le chiffre indiqué signifie comparaison par rapport à une unité conventionnelle déterminée. Or, nous ne pouvons, pour des motifs qui ont déjà été indiqués, accepter l'unité monétaire comme étalon, d'abord en raison des constantes variables auxquelles elle est sujette et ensuite parce qu'il semble irrationnel d'utiliser comme terme de comparaison des utilités apparentes réelles, une utilité conventionnelle de valeur purement fictive. Autant utiliser pour comparer l'éclat de divers diamants naturels, un diamant étalon qui serait faux et artificiel.

Lorsque nous mesurons la température d'un corps au moyen d'un thermomètre et lorsque nous disons que la chaleur de ce corps est de 20° , est-ce le degré lui-même qui nous sert d'étalon de mesure, ou au contraire n'est-ce pas la chaleur elle-même ? Il semble à première vue que ce soit le degré, unité conventionnelle d'expression par rapport à laquelle se fasse l'évaluation. Mais, à l'examen, il semble bien que l'étalon soit la chaleur elle-même fractionnée sans doute en degrés, mais en degrés seulement de lecture qui sont vingt comme ils pourraient être quarante ou quatre-vingts. En réalité, l'étalon dans cet exemple est la chaleur elle-même ou plutôt sa proportion et non pas le degré, parce que le chiffre 20 n'est que l'indication conventionnelle d'une proportion, d'un rapport, non pas de ce chiffre avec 20 unités de degrés, mais de la quantité de chaleur existant par rapport à l'Universalité de la chaleur elle-même. Ce n'est pas le kilo qui fait l'étalon de poids, le kilo n'étant que son expression, l'étalon étant fourni par le poids lui-même dans sa proportion à son Universalité, car en somme l'étalon de mesure du poids est la fraction du poids lui-même et non pas son appellation.

Par conséquent, le degré, comme le kilo, ne sont que des moyens d'expression et non des étalons de mesure. Le vrai étalon n'est pas une désignation conventionnelle, mais une proportion. Que cette pro-

portion s'exprime par 1 à 10, par 10 à 100, ou par 100 à 1.000, qu'importe, le principal, le seul utile, étant de connaître la proportion.

Lorsqu'au moyen des Index Numbers on arrive à démontrer que l'objet qui valait 1 au Moyen Age valait 2 à la Révolution et vaut 3 aujourd'hui, s'inquiète-t-on de la mesure conventionnelle utilisée à chacune de ces époques ? Nullement, ce qu'il nous importe de savoir, c'est que parmi l'Universalité des utilités, l'objet en question a pris, au regard des hommes, une valeur de plus en plus grande due soit à la diminution de la matière, soit à l'augmentation de la population. C'est dans l'étude de ces proportions qu'est la véritable constatation des transformations et des modifications de la valeur. Lorsque nous disons, comme dans l'exemple précité, qu'une utilité a successivement valu 1, 2 et 3, c'est après correction de l'unité conventionnelle, de telle manière qu'elle soit rendue constante aux trois époques, sans quoi il n'y aurait plus de recherche possible.

Et, en effet, le chiffre présente pour nous ce précieux avantage qu'il est constant. Lorsque nous disons qu'un homme de la préhistoire estimait une utilité à 10 parmi l'Universalité des utilités qu'il percevait, et lorsque nous disons qu'un homme moderne estime une utilité parmi les utilités également à 10, nous disons que malgré l'écart du temps les valeurs respectives de ces deux utilités sont sembla-

bles et constantes par rapport à l'Universalité en général. Il se peut que l'homme de la préhistoire ait également estimé cette utilité en une monnaie de coquillages, en 100 unités par exemple. Il se peut que l'homme moderne estime également cette utilité en une monnaie de piécettes, en 300 unités par exemple. Disons-nous par là que l'utilité représente pour l'homme moderne une valeur triple de celle qu'elle présentait pour l'homme de la préhistoire ? Nullement, car ces calculs en monnaie, par rapport à une unité de convention, ne présentent aucune certitude qui nécessite des redressements. Nous esimeront que ces deux utilités sont de même degré, malgré l'espace des siècles qui les sépare, du seul fait que ce sont respectivement les mêmes proportions qu'elles représentent (en l'espèce toutes deux le chiffre 10) par rapport à l'Universalité des utilités conçues.

On nous objectera peut-être que l'Universalité est inconnue alors que l'unité est connue. Mais l'Universalité est l'ensemble des connaissances, l'ensemble de l'entendement de chacun, et c'est précisément parce que les entendements diffèrent en étendue, suivant les époques ou même les individus, que les appréciations diffèrent également. Tel objet sera de peu de valeur pour celui qui possède beaucoup (par exemple 5), qui sera d'une valeur plus grande (par exemple 10), pour une personne qui possède peu.

Ceci provient précisément de ce que l'Universalité conçue par chacun de ces deux individus est différente en étendue. L'homme de la préhistoire qui devait posséder peu de biens, devait estimer beaucoup certains d'entre eux qui le seraient peu aujourd'hui du fait de la multiplicité des biens possédés par chacun. Si donc on calculait en monnaie, et même en monnaies corrigées, on arriverait à des résultats faux. Il faut calculer en proportion par rapport à l'Universalité des désirs ou des préciosités. Par le calcul en monnaie on arriverait à des résultats qui indiqueraient seulement des hausses ou des baisses de prix; or, qu'importe le prix dans la mesure de la valeur d'une utilité. Il importe seulement de connaître les variations en valeurs ou en proportions des utilités suivant les époques, afin de savoir si ces utilités tendent à hausser ou à baisser, en un mot, à varier dans l'échelle des appréciations et des désirs.

Par conséquent, l'Index Number est le seul véritable contrôle de la valeur. S'il n'est pas l'étalon de sa mesure, il en est tout au moins le témoin. Pour chaque utilité étudiée, à chaque époque envisagée, l'Index Number est comme un flotteur indicateur de niveau. L'alignement des flotteurs ou leur différence de niveau indique la parité réelle des valeurs dans l'échelle des utilités ou tout au contraire les différences de niveau qui les séparent.

L'Index Number est une proportion. Cette proportion peut s'exprimer par un chiffre, mais, bien que toutefois elle le puisse apparemment, elle ne doit pas en réalité s'exprimer par un prix, car le prix est la comparaison par rapport à une unité de monnaie, elle-même sujette à variation, tandis que le chiffre proportionnel est la comparaison par rapport à l'Universalité qui, par la constance de son Tout, est la seule base certaine des appréciations.

**Quels sont en définitive les étalons
de la valeur ?**

**Doit-on conclure à leur unité
ou à leur pluralité ?**

Avant de proposer une conclusion, il nous faut rappeler en quelques lignes les principes qui ont été proposés précédemment et sur lesquels elle viendra s'étayer :

1° La perception correspond à l'évaluation et la différenciation correspond à la mesure de l'évaluation;

2° L'évaluation et sa mesure s'effectuent par rapport à l'Universalité et non par rapport à l'unité;

3° L'unité n'est qu'un moyen d'expression et non pas un étalon;

4° L'étalon de la valeur est à deux éléments, l'un déterminateur et l'autre de mesure;

5° Historiquement, les éléments déterminateurs et de mesure de la valeur ont toujours été constants. Seul a varié le moyen d'expression par suite des fausses conceptions de la monnaie;

6° La monnaie, base instable, ne saurait être ni un étalon de détermination, ni un étalon de mesure.

Elle ne peut même pas être un moyen stable d'expression;

7° Les valeurs conventionnelles ne peuvent servir d'étalon du fait des variations imprévues de leur appréciation et du fait que leur valeur se base bien plutôt sur le crédit que sur l'utilité;

8° L'étalon or n'est pas un étalon de la valeur, du fait qu'il est, comme la monnaie, une unité de convention;

9° Un étalon de mesure de la valeur ne doit être influencé ni par l'évolution ni par la convention;

10° Il y a lieu de distinguer les utilités réelles, les utilités conventionnelles et les utilités mixtes. Certaines utilités sont apparentes, d'autres sont latentes;

11° Un étalon de la valeur ne saurait prétendre à l'exactitude perpétuelle sans dérivation, car il est soumis aux lois de la relativité;

12° Une utilité unique est soumise aux lois de l'évolution et à la convention. Elle ne saurait donc à elle seule servir d'étalon, quand bien même elle serait principale, réelle et apparente;

13° Les utilités sont fonction les unes des autres et s'équilibrent. Leur valeur d'ensemble est donc sensiblement constante, bien que leurs rapports particuliers soient variables à l'infini et dans certains cas diamétralement opposés;

14° — 19 fr. 75 et 39 fr. 50 sont des prix, 1.975 et 3.950 sont des chiffres. Les rapports qu'ils expri-

ment sont, les uns comme les autres, des rapports de 1 à 2 et de $1/2$ à 1, et cependant la différence qui les sépare est fondamentale. Les prix s'établissent par rapport à une unité variable de convention, tandis que les chiffres, nombres ou rapports s'établissent en comparaison avec une unité invariable et constante par rapport à l'Universalité. L'unité de convention est une fraction variable au gré des individus, tandis que l'unité de chiffre ou de rapport est indépendante de la volonté humaine.

Nous distinguons donc deux éléments à l'étalon de la valeur :

1° L'un, de détermination ou d'évaluation;

2° L'autre, de mesure ou de quotité.

L'*élément de détermination* situe un objet ou une utilité dans l'échelle des Utilités. Il semble que cet élément doive être la COMPARAISON. En effet, nous avons établi que c'était par comparaison avec l'universalité que s'effectuait la perception et la situation exacte d'une utilité dans l'ensemble des utilités. C'est la comparaison proportionnelle qui nous permet de placer un objet par rapport à un autre dans l'échelle des utilités.

La *Comparaison*, élément déterminateur, ne se sert ni de chiffres ni de moyens de comparaison, et *situe* simplement chaque utilité à un degré exact par rapport aux autres utilités.

Tout au contraire, *l'élément de mesure* exprime une situation déjà déterminée. Il semble que cet élément doive être LA PROPORTION. En effet, mesurer c'est proportionner, c'est chiffrer les rapports précédemment et indépendamment établis. Mesurer, c'est situer entre eux les rapports déjà déterminés.

Ces deux éléments sont donc complètement différents l'un de l'autre et cependant se complètent. Ils s'ignorent dans leurs fonctions respectives tout en unissant leurs efforts dans un but commun tendant à assurer à chaque utilité l'expression de sa valeur, d'éterminée comparativement à l'Universalité des Utilités.

La *Comparaison*, élément de détermination, ignore le chiffre et la proportion. Comparer, c'est attribuer à un objet une valeur plus grande ou moins grande par rapport à un autre. Toute idée de calcul est absente. L'employé de quincaillerie, qui trie des clous par comparaison des dimensions, situe chaque clou par rapport à l'Universalité des clous qu'il connaît. Il n'exprime pas une valeur, il la détermine plus grande ou plus petite en comparant chaque objet aux objets qui, dans l'échelle, le précèdent ou le suivent immédiatement. Toute idée de mesure de valeur est absente.

La *Proportion*, élément de mesure, ignore la préférence et la comparaison. Proportionner, c'est exprimer les rapports existants entre une chose et une

autre. Toute idée déterminatrice de valeur est exclue. L'employé de quincaillerie qui chiffre les clous suivant les catégories auxquelles ils appartiennent ignore le travail de différenciation. *Il exprime une situation déjà déterminée* en mesurant et en proportionnant entre elles des valeurs dont la différenciation et la situation respective ont été déjà comparativement déterminées.

Envisageons une caisse contenant des objets identiques en formes et en dimensions, mais dont les uns seraient en acier, les autres en fer, les autres en fonte. Les objets étant tous mélangés, on procédera au triage. Pendant ce triage qui, en somme, est destiné à classer tous ces objets par rapport les uns aux autres, le seul élément déterminateur en jeu est la *Comparaison seule*, sans aucune idée de proportion.

Une fois la détermination effectuée, il s'agit d'exprimer le rapport établi par la classification et c'est à ce moment que l'élément de mesure entre en activité. C'est la *Proportion seule* sans aucune idée de comparaison.

Dans la première partie de l'évaluation, nous disons : Les objets en acier sont en haut, les objets en fer sont au milieu, les objets en fonte sont en bas. Cet objet que je sors de la caisse est-il en fer ou en acier ? Non, il est en fonte. Par comparaison avec les autres, il doit donc être classé au milieu.

Dans la seconde partie de l'évaluation, nous disons : les objets étant classés les uns par rapport aux autres et situés, nous allons en exprimer la valeur réciproque. Il y a 400 objets en fonte, 200 en fer et 100 en acier. Par conséquent, un objet en fonte = 1; un objet en fer = 2; un objet en acier = 4. Il en résultera que :

Fonte = $\frac{1}{4}$ d'acier et $\frac{1}{2}$ de fer;

Fer = 2 fois fonte et $\frac{1}{2}$ d'acier;

Acier = 4 fois fonte et 2 fois acier.

Nous avons admis que seules les quantités aient été envisagées, à valeur intrinsèque égale de matière. Si nous établissons d'abord une proportion de valeur entre les matières, les résultats, eu égard aux quantités et aux proportions, seront tout différents.

Une des meilleures preuves de la dualité des opérations (détermination et mesure), est dans la pratique commerciale et industrielle journalière : imaginons qu'une fabrique veuille établir le prix de revient d'un article fabriqué par une maison concurrente. Cette fabrique se procurera l'article et commencera par le faire analyser. Cette analyse indiquera les éléments, situera les quantités et la nature de chacun d'eux, tout ceci par *Comparaison*. Mais, à la sortie du laboratoire, si la situation ou composition exacte ont été déterminées, la mesure de la valeur exacte ne l'est pas. L'objet est situé en matière; mais il n'est pas situé en valeur. Un autre

service totalement différent du premier va chiffrer, *proportionner* en valeur les éléments qui ont été déterminés par le premier service au moyen de la comparaison par rapport à l'Universalité de la matière.

Par conséquent, il semble que l'étalon de la valeur soit double et que ces deux éléments soient inséparables l'un de l'autre tout en restant étrangers l'un à l'autre. Il nous semble pouvoir provisoirement conclure ainsi :

« L'étalon de la situation est la Comparaison » ;

« L'étalon de mesure est la Proportion. »

Telle quelle, cette formule est soumise aux règles générales de la relativité et ne peut être employée avec certitude que dans un espace de temps restreint, en vue d'étalonner la valeur d'utilité proprement dite par rapport à celle d'autres utilités. Ainsi, au moyen de cette formule, nous pourrions établir qu'en 1910, la valeur de la livre de pain est de 25 et que la valeur de la livre de café est de 250. De cette manière, nous saurons à quel degré parmi l'Universalité des valeurs, chacune de ces deux utilités correspond; quel est entre elles deux le rapport de valeur et quel est le rapport de valeur de chacune d'entre elles avec les différentes utilités composant l'Universalité. En l'espèce, par rapport à l'Universalité, la livre de pain est 25, la livre de café est 250, soit entre ces deux utilités une différence de rapport

de 1 à 10. Mais, lorsque nous voulons comparer entre eux des ensembles d'utilités identiques et ce à des époques différentes, alors que la valeur a subi l'influence de l'évolution, le problème est beaucoup plus ardu. Et cependant, nous pensons que pour le résoudre nous devons encore utiliser la formule proposée, en l'élargissant toutefois dans les mêmes proportions que s'élargissent les matières que nous avons à comparer et à proportionner. Mais cette formule, au lieu de s'appliquer à des utilités comparées entre elles, s'appliquera à des moyennes comparées.

Nous étalonnerons d'abord tous les éléments de l'ensemble de la première époque, et nous en ferons la moyenne, de manière à n'avoir comme résultat qu'un seul chiffre ou indice. Puis, nous referons ce même travail à la seconde époque, de manière également à obtenir un second indice et ce sera l'établissement final de la proportion existant entre ces deux indices qui nous indiquera la différence de valeur pouvant exister entre ces deux mêmes ensembles aux deux époques envisagées.

Si, par exemple, nous envisageons un ensemble A, B, C, D en 1810; nous établissons qu'à cette époque $A = 10$; $B = 30$; $C = 40$; $D = 80$. L'ensemble additionné fait 160. La moyenne ou indice de valeur est 160 divisé par 4 = 40.

En 1910, ce même ensemble s'est modifié comme suit : $A = 15$; $B = 45$; $C = 60$; $D = 120$. L'ensem-

ble additionné fait 240. La moyenne ou indice de valeur est 60.

Les deux ensembles seront donc évalués entre eux par la comparaison des indices 40 à 60, et par l'établissement des proportions existant entre eux, proportion qui s'exprimera en un seul chiffre. A tout bien prendre, on pourrait prétendre que l'étalon de la valeur soit ce seul chiffre, mais il nous semble que ce serait une erreur, car ce chiffre n'est en somme que l'expression que l'enregistrement pratique de l'incidence des données des deux éléments du double étalon : Comparaison et Proportion.

Cinquante est un demi de cent. Un demi n'est qu'une expression et non pas un étalon, de même les indices ou moyennes ne sont que les expressions numériques des degrés si l'on peut dire, et non pas des étalons.

Par conséquent, dans l'ensemble pris ci-dessus, la conclusion est que l'ensemble envisagé aurait en 1910 une valeur de 50 0/0 supérieure à la valeur qu'avait cet ensemble en 1810.

On pourra objecter qu'à deux époques différentes nous comparons des ensembles de valeur différente en utilisant des chiffres auxquels nous semblons accorder une valeur constante. On pensera peut-être que le chiffre subit, lui aussi, l'influence de l'évolution et qu'il est inexact de lui attribuer à différentes époques une force constante et invariable

d'expression. Et cependant nous tendons à penser que la force d'expression du chiffre est constante. L'idéal est constant, quelles que soient les époques, encore qu'il puisse se modifier.

Evaluer à 10 en 1810 ou évaluer à 10 en 1910, n'est-ce pas en somme évaluer à égalité? Quels que soient et l'ensemble des désirs et l'ensemble des richesses à ces deux époques différentes, il semble que l'objet qui en 1810 rendait à l'entendement humain un service tel qu'il fut coté 10 dans l'échelle des utilités, est rigoureusement égal en valeur à l'objet qui, en 1910, cote également 10 dans cette échelle, quand bien même cette échelle aurait elle-même évolué dans son ensemble.

Evidemment, l'échelle des utilités varie, de même que varie la situation des utilités par rapport à cette échelle. Ceci, par suite de l'évolution du progrès, des modifications incessantes que la civilisation apporte à la façon dont les générations successives apprécient ou envisagent l'existence. Par suite, on ne peut nier que ce soit *en regard du degré de satisfaction* qu'à chaque période elles procurent que *la Comparaison* situe les utilités et que *la Proportion* les mesure.

Malgré ces modifications incessantes, nous pensons qu'à des époques différentes sont de valeur égale entre eux, en tant qu'utilités, les objets qui,

à ces époques différentes, provoquent *un degré semblable* de désir ou de satisfaction.

C'est le propre des étalons d'assister, impassibles, aux modifications des matières qu'ils ont à juger. La comparaison s'effectue entre utilités, eu égard au degré d'utilité; il est donc juste qu'à des époques différentes deux objets soient comparés et réputés semblables en valeur, s'ils représentent, chacun à l'époque de son évaluation, des degrés d'utilité *équivalents* entre eux à ces deux époques, aux yeux des hommes qui vivaient à *des époques différentes*.

Lorsqu'il s'agit de comparer des ensembles nettement généralisés à des époques différentes, comme par exemple le prix du logement, de la vie, etc., on procède de la même manière, mais afin d'éviter que les résultats ne puissent subir l'influence de conventions passagères, on n'établit les moyennes que sur un nombre assez étendu des principales utilités réelles apparentes. Ces moyennes des principales utilités réelles capitales sont la caractéristique économique d'une époque; ce sont les Index Numbers. On évalue en comparaison et en rapport ces Index Numbers entre eux. Ici encore le chiffre sert à exprimer le rapport en une immuable impartialité.

On pourrait proposer que l'étalon de la valeur soit tout simplement le degré d'utilité. Mais un degré ne peut pas être un juge, il ne peut être qu'un

témoin; le degré est une qualité attachée à la chose à juger. Une chose est bonne, une autre est meilleure, une troisième est meilleure encore. Le degré du thermomètre est inerte, il n'est qu'une étiquette qu'on place sur l'utilité, ou qu'un rayon sur lequel on la place, point de repère par rapport aux autres degrés, résultat de la comparaison, détermination en vue de l'établissement de la proportion de mesure. *La Comparaison* détermine les degrés d'utilité de chaque chose. *La Proportion* mesure les rapports existant entre ces degrés.

Il peut sembler que nous aboutissions par le chiffre au résultat qui n'a pas été atteint par la monnaie. Mais, en réalité, telle n'est pas notre conclusion. Nous ne considérons nullement le chiffre comme un étalon, encore qu'il soit infiniment supérieur à la monnaie. Le chiffre, pensons-nous, n'est qu'un moyen stable d'expression d'une valeur dont l'étalon déterminateur a été la *Comparaison*, et l'étalon quantitatif la *Proportion*. Ce double étalon établit l'un le degré d'utilité, l'autre ses rapports, tous deux en prenant pour base non une unité incertaine, mais une Universalité constante dans son ensemble.

Nous avons donc étudié la détermination et la mesure, il nous reste maintenant à rechercher quelle est la manière la plus stable d'exprimer cette mesure. Pour des motifs que nous n'avons pas à rap-

peler ici, nous sommes ennemis de la monnaie, mais cela ne veut pas dire que nous soyons ennemis du chiffre. L'unité de chiffre est constante, l'unité de monnaie ne l'est pas. Les proportions peuvent s'exprimer par chiffres bien mieux que par fractions, avec beaucoup plus de souplesse et plus de facilité; 20 est à 40 ce que $1/2$ est à 1, le chiffre est abstrait, impartial par rapport à l'Universalité et son unité est invariable.

Par conséquent la Comparaison et la Proportion s'effectuent par rapport à l'Universalité, et l'Expression s'effectue par le chiffre.

Nous proposons donc la formule suivante :

« La valeur a pour étalon la Comparaison en tant
« que déterminatrice des situations par rapport à
« elles-mêmes ou à l'Universalité, la Proportion en
« tant que moyen de mesure des rapports existants
« entre des situations déterminées entre elles ou par
« rapport à une Universalité. Le chiffre, à l'exclu-
« sion de toute monnaie, est le seul moyen stable
« exact d'exprimer la valeur. »

XVI

Quel peut être en définitive l'étalon stable de la valeur

Nous arrivons à cette conclusion, que la monnaie, quelle qu'en soit la base, n'est à proprement parler ni un étalon de la valeur ni même un moyen certain de la mesurer. La monnaie est une utilité conventionnelle, reposant sur d'autres utilités dont la valeur n'est elle-même que de pure convention, tels sont crédit et métaux précieux.

La conception générale de la monnaie est donc une conception purement héréditaire, en un mot une croyance. Et cette croyance est si forte, si nécessaire, semble-t-il, que même dans des périodes de crise qui démontrent d'une façon indubitable que la monnaie n'est que du crédit, et alors même que cette monnaie est tombée à rien, on s'empresse d'attribuer tout ce crédit déchu à une monnaie nouvelle.

Il semble, par là même, que la monnaie soit un de ces *mythes* signalés comme étant nécessaires au maintien du moral des peuples, soutien dans les difficultés constantes, espoir continu qui souvent

ne se réalise jamais. Tels sont: l'attente du Messie pour le peuple juif; le Christianisme à sa naissance pour le peuple romain; la Religion pour le Moyen Age, la Révolution, le Socialisme, la participation aux bénéfices, la journée de huit heures, le Communisme pour les périodes modernes.

Ainsi, la monnaie est une illusion, illusion de valeur et de richesse, illusion qui semble nécessaire malgré les catastrophes économiques que parfois elle entraîne, et cette illusion semble devoir durer longtemps encore, sinon toujours.

Nous ne comprenons pas bien comment certains peuples sauvages peuvent admettre l'emploi et attribuer une valeur à des coquillages de couleurs mis en chapelets. Et peut-être à leur tour, ces peuples ne comprennent-ils pas que nous considérons comme expression de la valeur et généralement même comme son étalon des liasses de papiers épinglés les uns aux autres. C'est que précisément nous trouvons dans ces deux cas le même facteur: *Crédit*, qui joue son même rôle, mais en faveur d'objets conventionnellement différents.

La monnaie ne peut donc pas entrer en ligne comme étalon déterminateur ou de mesure de la valeur. Elle ne peut même pas être considérée comme un moyen sérieux de son expression. Sur ce point, on objectera sans doute les corrections préalables

qu'on peut effectuer, mais ces corrections elles-mêmes sont la preuve de la faiblesse de la monnaie.

Nous concluons donc ainsi :

« Etant donnée l'Universalité constante des utilités dans laquelle ces dernières se meuvent continuellement par rapport les unes aux autres, il faut, au moment précis de l'évaluation, fixer celles de ces unités à évaluer par rapport à l'Universalité d'abord et par rapport entre elles ensuite. Une fois cette détermination des situations effectuées, il faut en effectuer les mesures respectives. Donc notre étalon aura deux éléments : l'un de détermination et l'autre de mesure : le premier est la *Compensation*, le second est la *Proportion*. »

C'est ainsi qu'agit celui qui, sur une carte géographique cherche, par rapport à l'ensemble deux ou plusieurs points différents. Il détermine d'abord la situation de chacun d'eux par rapport à l'ensemble et par rapport entre eux. Ensuite, il mesure la distance qui sépare chacun d'entre eux par rapport à l'ensemble et par rapport à chacun des autres points.

L'évaluation de généralités telles que coût de vie, logement, etc., s'effectue par les mêmes étalons avec cette différence cependant que ce ne sont pas les utilités elles-mêmes qui sont évaluées, mais leurs moyennes. Il importe dans ce cas de ne représenter les généralités que par une moyenne des utilités

réelles primordiales qui les composent, à l'exclusion des utilités de convention ou des utilités réelles secondaires:

Enfin, dans tous les cas, une expression stable de la valeur doit s'effectuer par le chiffre et non par la monnaie.

En définitive, nous aboutissons à cette formule :

$$\text{Etalon} \left\{ \begin{array}{l} \text{détermina-} \\ \text{teur} \\ \text{de mesure} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{La Compa-} \\ \text{raison} \\ \text{La Propor-} \\ \text{tion} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{Le chiffre} \\ \text{(à l'exclu-} \\ \text{sion absolue} \\ \text{de la} \\ \text{monnaie)} \end{array} \right\} = \text{Moyen d'expression}$$

XVII

De l'importance pratique de la proposition précédente

Une théorie ne présente d'intérêt qu'autant qu'il est permis d'envisager dans un temps plus ou moins déterminé son application à la pratique.

Il peut sembler que notre conclusion précédente ne présente à ce point de vue aucun intérêt du fait de l'impossibilité de généralisation de son emploi. Et cependant, nous pensons pouvoir affirmer que notre conclusion a eu dans le passé et a encore dans le présent une application constante: En effet, une quantité appréciables de contrats, actuellement en vigueur reflètent exactement notre pensée. Il s'agit de contrats avec stipulation de règlement en nature.

Beaucoup de vieilles familles de cette classe sociale qu'il est convenu de nommer l'aristocratie, familles ayant derrière elles le nombre nécessaire de siècles seuls susceptibles de conférer, et l'expérience du passé et la philosophie des événements, se transmet-

tent de génération en génération ce qu'on pourrait appeler les tours de main de la gestion des patrimoines. Et parmi ces recettes d'économie familiale figurent au premier plan le bail avec paiement en nature et le métayage.

Pendant les périodes de calme économique, on sourit volontiers des descendants de ces vieilles familles qui louent une terre ou une propriété moyennant une redevance annuelle en nature, redevance souvent moins facile à calculer ou à transmettre qu'une somme de monnaie déterminée.

Et cependant, ces vieilles familles sont dans la vérité en agissant ainsi, et dans leur manière de faire doit se retrouver une saine appréhension des assignats et autres moyens de paiement analogues. Ces gens paraissent archaïques, ils sont en réalité prudents et les règles qu'ils observent, peut-être à leur insu, ne sont en somme que les lois fondamentales de la valeur.

Malgré les précautions prises, une grande partie de ces baux est encore imparfaite, du fait qu'ils ne mentionnent comme moyen de paiement qu'une seule utilité réelle, généralement le blé. On loue une terre moyennant une redevance annuelle de X quintaux de blé ou moyennant la représentation de ce nombre de quintaux en espèces au cours du jour de l'échéance.

Cette manière de faire a pu être parfaite à une époque où la production du blé n'était pas spécialisée dans certaines contrées, à une époque où l'insuffisance des moyens de transport ne permettaient pas des variations importantes des cours. Mais ce procédé tendant à prendre pour unité stable une seule utilité réelle est actuellement insuffisant. Par suite d'une évolution de plus en plus rapide dans les mœurs, dans les sciences, dans les besoins et les appréciations, il est nécessaire d'étayer la valeur non plus sur une seule utilité, mais sur un certain nombre d'entre elles qui s'équilibrent, et de faire la moyenne de cet équilibre. Il nous semble donc que la clause d'un bail ou d'un contrat analogue, permettant de s'assurer de la constance valorique du paiement, devrait être la suivante :

« Aux échéances, il sera payé, soit en espèces, au cours du jour, soit en nature, au choix du créancier, l'équivalence de x fois la valeur moyenne des unités quantitatives indiquées pour les dix utilités dont ci-après désignation... »

Envisageons l'époque du contrat 1800 et l'époque du paiement 1900, nous aurons :

En 1800 :

Unités quantitatives désignées au contrat	Utilités désignées au contrat	Expression numérique de valeur à l'époque
1 kilog	Utilité A	2
1 hectolitre	Utilité B	20
100 kilogs	Utilité C	60
1 mètre cube	Utilité D	1
1 tonne	Utilité E	280
1 kilog	Utilité F	3
1 hectolitre	Utilité G	40
100 kilogs	Utilité H	90
1 mètre cube	Utilité I	4
1 tonne	Utilité J	500

$$10 = 1.000$$

En 1900 :

Unités quantitatives désignées au contrat	Utilités désignées au contrat	Expression numérique de valeur à l'époque
1 kilog	Utilité A	4
1 hectolitre	Utilité B	10
100 kilogs	Utilité C	90
1 mètre cube	Utilité D	6
1 tonne	Utilité E	500
1 kilog	Utilité F	10
1 hectolitre	Utilité G	30
100 kilogs	Utilité H	100
1 mètre cube	Utilité I	50
1 tonne	Utilité J	700

$$10 = 1.500$$

Valeur à payer en 1800 = 20 fois 100 = 2.000.

Valeur à payer en 1900 = 20 fois 150 = 3.000.

Augmentation de loyer de 50 0/0 automatiquement équivalente à la hausse moyenne de 50 0/0 de l'ensemble des utilités.

De cette manière, on obtient la valeur exacte que l'on désire trouver à l'échéance, proportionnelle aux fluctuations générales. Si au contraire on n'avait mentionné qu'une seule utilité réelle, on risquerait presque autant que si on avait mentionné une unité conventionnelle. Par exemple, l'utilité A a doublé de valeur dans l'espace de temps envisagé. L'utilité D sextuplé, l'unité I augmenté de plus de douze fois sa valeur, tandis qu'au contraire l'utilité B a diminué de moitié, l'utilité G du quart.

Par conséquent, seul l'établissement sur les moyennes peut permettre de rester en juste proportion avec l'évolution de la valeur, à condition, naturellement, que ces moyennes portent sur des utilités réelles apparentes capitales, qui soient elles-mêmes chacune comme un régulateur ou une moyenne dans leur propre milieu ou catégorie.

Seule la moyenne peut indiquer une tendance générale ou un cours. Mais, comme dans la matière qui nous occupe, il est impossible de prendre la moyenne de valeur de toutes les utilités, il faut se contenter de choisir parmi elles un certain nombre de celles présentant les plus grandes garanties de stabilité par rapport à l'ensemble.

* * *

Pour terminer notre étude par un point de droit qui, pour n'être pas tout à fait dans le sujet, en est cependant un corollaire, nous posons la question suivante, dont la solution, laissée à l'appréciation de chacun, sera la confirmation ou la négation des raisonnements précédents.

Etant donné que d'après une jurisprudence admise, il est reconnu que le propriétaire d'un bien fonds se rend coupable du délit de spéculation illicite, lorsque, ayant loué son bien pour un loyer annuel de 100 unités monétaires d'une parité donnée, il prétend, au moment du renouvellement de bail, et alors que l'unité monétaire est entre temps descendue au quart de la parité donnée précédemment, louer son même bien de valeur réelle inchangée pour un nouveau loyer annuel, d'un nombre d'unités dépréciées supérieur à 75 0/0 au nombre primitif de ces unités avant leur dépréciation...

... *Doit-on considérer* comme s'étant rendu coupable de spéculation illicite, d'après les éléments précédemment établis, un propriétaire de bien fonds qui, ayant loué son bien pour un loyer annuel *en nature* (correspondant en fait à 100 unités monétaires à la parité donnée au début du paragraphe précédent), prétendrait, au moment du renouvellement du bail, exiger, la valeur du bien loué étant restée constante,

le même loyer annuel en nature, sans aucune augmentation, alors que, du fait de la dépréciation monétaire des trois quarts survenue entre temps, ce paiement annuel en nature correspond au moment du renouvellement à 400 unités monétaires, soit en monnaie à 300 0/0 de hausse par rapport à la valeur en monnaie du bail en nature primitif ?

Dans la négative, comment expliquer qu'alors que le maximum légal admis pour une augmentation est 75 0/0, une personne puisse valablement augmenter une location de 300 0/0 ?

Dans l'affirmative, à quel moment exact le délinquant a-t-il consommé le délit, et comment aurait-il dû formuler et motiver la modification du contrat qu'il lui eût fallu consentir pour éviter de contrevenir aux lois, sinon économiques, tout au moins politiques de son pays ?

XVIII

Des contradictions contenues dans l'article 592 du Code de procédure civile, en ce qui con- cerne les différents critères d'évaluation énoncés dans cet article.

L'article 592 est ainsi conçu :

« Ne pourront être saisis :

« 1^o Les objets que la loi déclare immuables, par destination;

« 2^o *Le coucher nécessaire* des saisis, ceux de leurs enfants vivant avec eux, *les habits dont les saisis sont vêtus ou couverts*;

« 3^o *Les livres* relatifs à la profession du saisi jusqu'à la somme de 300 francs, à son choix;

« 4^o *Les machines et instruments* servant à l'enseignement, pratique ou exercice des sciences et arts, jusqu'à concurrence de la même somme, et au choix du saisi;

« 5^o *Les équipements* des militaires, suivant l'ordonnance et le grade.

« 6^o *Les outils* des artisans, *nécessaires* à leurs occupations personnelles;

« 7^o Les farines et menues denrées nécessaires à la consommation du saisi et à sa famille pendant un mois;

« 8^o Enfin, une vache ou trois brebis ou deux chèvres au choix du saisi, avec les pailles, fourrages ou grains nécessaires pour la litière et la nourriture des dits animaux pendant un mois. »

Ainsi donc, dans ce même article, nous trouvons deux méthodes absolument opposées de détermination et de désignation des valeurs.

La première, employée dans les paragraphes 3 et 4, emploie comme critérium *l'unité monétaire*, alors que la seconde, employée dans les paragraphes 2, 5, 6, 7, 8, prend comme critérium *une fraction déterminée en nature de l'Universalité*.

Il semble, à première vue, que le premier critérium employé soit préférable, en ce sens que sa détermination doive être plus exacte et plus précise. En effet, 300 unités monétaires, à une même époque, représentent une quantité stable d'utilités, correspondant en nature à un nombre d'objets donnés qui, à cette même époque, doit être sensiblement équivalent dans tous les cas d'évaluation.

Tout au contraire, il doit sembler, à cette même époque, que la désignation en nature doive donner lieu à des résultats très variables suivant les cas. En effet, les expressions *coucher nécessaire, habits*

équipement, outils nécessaires, farines et menues denrées nécessaires, une vache ou trois brebis ou deux chèvres, sont bien vagues. A une même époque, un coucher peut valoir du simple au quintuple, suivant son style et son état; un outillage jugé nécessaire peut avoir une valeur toute différente de celle d'un autre outillage, selon que l'un des deux est neuf, complet et perfectionné et que l'autre est usagé, rudimentaire et démodé. Un même nombre d'une même race ou catégorie d'animaux peut avoir une valeur réelle toute dissemblable suivant que les animaux sont jeunes ou vieux, suivant que la race est croisée ou pure, suivant que ces animaux sont prêts à reproduire ou non.

Et cependant, le temps a condamné précisément celui des deux critères qui, à l'époque de la rédaction du Code de procédure civile, semblait être le plus précis et justifier le second qui semblait quelque peu vague et incertain. Il est bien évident et indiscutable qu'un siècle après la rédaction de l'article 592, le critérium des paragraphes 3 et 4 ne correspond aucunement à la pensée du législateur, alors que celui des paragraphes 2, 5, 6, 7, 8 la reflète encore très exactement.

Par rapport à l'Universalité, le degré de valeur de l'habillement du coucher, des équipements, de l'outillage, du cheptel possédés par un individu en 1923 correspondent exactement au degré de valeur

qu'avaient en 1806 le coucher, les équipements, l'outillage, le cheptel, possédés par un individu du même rang. Sans doute les éléments de l'énumération sont plus perfectionnés, plus élégants, plus compliqués, mais ce, en raison de l'évolution et des conditions modifiées de l'existence. Un outillage, par exemple, entre ces deux époques, aurait évolué du tout au tout. Imaginons l'outillage d'un artisan mécanicien en 1806. Il se compose de quelques outils seulement, de la nomenclature desquels tout machinisme est exclu. Cet outillage pourrait presque être enfermé dans une caisse. Au contraire, en 1923, quel est l'artisan mécanicien de la même catégorie qui n'a, dans son outillage, un moteur actionnant tour, machine à percer, fraiseuse, décolleteuse, transmissions, scie automatique, etc.

Et cependant cet outillage moderne, perfectionné et onéreux de 1923, n'est que la *correspondance* exacte de l'outillage rudimentaire de 1806. Il ne fait que *faire face*, sans plus, *aux mêmes besoins* de l'individu, *au même résultat pratique*, à la même *pensée* protectrice du législateur; permettre d'effectuer le travail *moyen habituel de l'époque*, assurer la *vie normale* de l'artisan, empêcher qu'on ne saisisse son gagne-pain.

De même, en 1806, l'outillage de la couturière n'était composé que de quelques aiguilles et de quelques bobines de fil. Aujourd'hui cet outillage

comprend de toute nécessité une machine à coudre et un assortiment de fils beaucoup plus étendu en couleurs et en quantités, du fait que les conditions ont changé et que la mode et les besoins en général se sont davantage développés.

Et, à vrai dire, cet outillage, proportionnellement plus développé, tout en donnant un rendement pratique proportionnellement plus élevé, ne donne qu'un résultat sensiblement égal aux deux époques envisagées, eu égard aux circonstances nouvelles de l'existence.

Autrement dit, nous pensons que si l'outillage d'un artisan se représentait en 1806 par le degré 100 dans l'Universalité des utilités, cet outillage doit en 1923 se représenter sensiblement également par le degré 100 dans cette Universalité évoluée. Lorsque nous prononçons cette expression: « *ce qui est nécessaire à la vie* », ne donnons-nous pas en réalité une désignation extrêmement précise, malgré son manque apparent de netteté? Il est bien certain que suivant les lieux et les époques, l'ensemble, la composition, la totalisation des utilités comprises dans cette expression ne sera pas identique; mais au point de vue général, eu égard à l'Universalité des biens et des choses, la représentation réelle de l'expression n'est-elle pas constante, et la proportion par rapport à l'Universalité du total des utilités désignées ne doit-elle pas également être sensiblement la même?

Tout au contraire, la détermination au moyen d'unités de convention, quand bien même la valeur conventionnelle de cette dernière serait identique à deux époques différentes, n'assure aucunement l'invariabilité ou la stabilité de la valeur déterminée.

Dix utilités bien déterminées en quantité et en poids peuvent correspondre à 100 unités monétaires en 1806 et en 1923 sans que, pour cela, l'équivalence soit assurée. En effet, si nous considérons, par exemple, les « machines, instruments servant à l'enseignement pratique ou exercice des sciences et arts », et que nous admettions que l'ensemble des machines possédées par un savant en 1806 correspondît à 300 unités de monnaie à cette époque, et correspondît également à 300 unités de la monnaie de 1923, il n'en serait pas moins exact qu'au point de vue pratique ce matériel, démodé, périmé, désuet, ne permettrait pas en 1923 l'exercice de la profession *correspondant* à celui qu'il permettait en 1806. En effet, par suite de *l'évolution générale*, par suite du perfectionnement et de la complication du machinisme, par suite du développement des sciences, tous les objets indispensables à l'existence ou à la profession sont devenus plus nombreux, plus perfectionnés, plus compliqués, et quand bien même l'unité de convention fût restée constante, à ces deux époques différentes envisagées, le matériel qui serait acquis pour une même somme conventionnelle à la

seconde époque ne correspondrait plus au rendement utilitaire qu'il permettait d'obtenir ayant été acquis pour cette même somme à la première époque.

Si, au surplus, la valeur monétaire de convention est venue à changer entre les deux époques, il est à proprement parler inutile de faire remarquer que la différence entre les valeurs sera bien plus grande encore. Il nous a semblé plus intéressant d'effectuer le parallèle à deux époques différentes en convenant que les valeurs conventionnelles sont restées identiques, afin de faire ressortir davantage l'influence directe qu'ont sur la valeur, et la convention et l'évolution.

Par conséquent, le temps et l'expérience ont condamné celui des critères d'évaluation contenu dans les paragraphes 3 et 4 de l'article 592 du Code de procédure civile reposant sur l'unité de convention, et justifié le critérium contenu dans les paragraphes 2, 5, 6, 7 et 8 reposant sur la désignation en proportion d'Utilités.

Alors que le premier critérium se trouve ne plus exprimer la pensée du législateur, le second l'exprime parfaitement encore, du fait qu'il correspond exactement en 1923 à la même proportion comparative d'utilité, par rapport à l'Universalité, qu'en 1806.

XIX

Conclusion

Il est impossible de conclure d'une manière absolue aussi bien théoriquement que pratiquement, car il semble avéré que les faits mêmes les plus exacts et les plus précis comme les critères eux-mêmes ne sont que relatifs.

Seules peuvent être ébauchées des règles générales ou des tendances que viennent confirmer leurs exceptions.

THÉORIQUEMENT, il semble que l'étalon de la valeur doive être la *combinaison de la Comparaison et de la Proportion par rapport à l'Universalité*, combinaison pouvant s'exprimer par le *Chiffre*.

PRATIQUEMENT, il semble que le seul étalon stable de la valeur doive être la *moyenne de la totalisation valorique d'une quantité donnée d'utilités réelles capitales*. Moyenne pouvant être à chaque instant comparée et proportionnée pour des époques différentes avec les moyennes de la totalisation de la même quantité donnée des utilités *correspondantes en degrés*. Cette comparaison de moyenne ne peut natu-

rellement s'effectuer que lorsque chaque utilité, destinée à voir sa valeur totalisée en vue de l'établissement de la moyenne, a déjà été individuellement située par rapport à l'Universalité, par Comparaison et par Proportion.

D'une manière absolue, il semble acquis que seules peuvent servir de bases réelles les *utilités réelles certaines*, à l'exclusion de toutes les utilités de convention, vouées par leur nature même à des variations pour ainsi dire impossibles à prévoir ou à contrôler.

Cette conclusion ne peut être envisagée comme telle que sous réserve de ce qui est dit au chapitre XX concernant la relativité de la « sensibilité valorique ».

Recherche d'un étalon transcendantal de la valeur

Nous avons précédemment admis que la valeur d'une chose s'établissait par rapport à son Universalité, par combinaison de la comparaison de cette chose avec cette Universalité et ensuite par recherche de la proportion. Mais ce n'est encore là qu'un moyen bien peu absolu de déterminer la valeur.

En effet, par ce moyen, nous connaissons les fluctuations de valeur à des siècles d'intervalle d'une même chose par rapport à l'Universalité des choses. Mais la valeur par rapport aux choses, le coût en un mot, n'indique pas quelle est sa quotité par rapport à l'entendement des hommes.

Au point de vue social, le coût d'une chose n'est pas la somme en monnaie qu'il faut remettre pour se la procurer, et sa valeur n'est pas dans son rapport vis-à-vis de l'Universalité des autres choses.

Tout au contraire, la valeur d'un objet se trouve correspondre à la somme de douleur, d'efforts, de

travail, que doit fournir la moyenne des individus pour se la procurer. Car si nous disons que pour subvenir à ses besoins normaux moyens, un individu moyen doit travailler cinq heures par jour à une époque donnée, ou qu'à une autre époque donnée, il doit travailler dix heures pour obtenir le même résultat, nous arrivons à cette conclusion que la valeur des besoins normaux moyens pour un individu moyen a doublé entre la première période et la seconde. Et ce critérium, ainsi énoncé, est encore insuffisant.

En effet, à des époques différentes, suivant l'instruction générale, la mentalité, et les conventions d'existence, la moyenne des individus ne sera pas identique, les besoins normaux seront différents, tout comme leur composition. Seule restera exacte la proportion des souffrances nécessaires à leur obtention.

Prenons comme exemple un ouvrier moyen au xviii^e siècle et un ouvrier moyen au xx^e siècle. Le niveau intellectuel est tout différent, la conception de l'existence et de soi-même n'est pas la même, la compréhension du travail diffère, l'ambiance de vie a changé. Par ailleurs, les besoins sont différents et ont changé eux aussi dans les mêmes conditions. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, à l'une ou à l'autre époque, ces deux ouvriers devront subvenir par des moyens différents à des besoins

différents qui les maintiendront à un niveau quoique différent cependant correspondant dans la vie générale aux deux époques envisagées. Quelle sera la somme de peine fournie par l'un comparée à la somme de peine fournie par l'autre et nécessaires à assurer la subvention de leurs besoins correspondants quoique différents? Et n'est-ce pas dans la comparaison de ces deux peines, dans l'établissement entre elles d'une proportion que se trouvera le véritable étalon de la valeur?

Et qu'on ne se contente pas de comparer les heures de travail endurées, car cela ne voudrait rien dire. La peine elle-même comme les souffrances sont souvent conventionnelles. A une époque il peut être considéré comme *normal* de ne travailler que cinq heures, alors qu'à une autre il peut être considéré comme *normal* de travailler dix heures, de même qu'à une époque il peut sembler *normal* que l'ouvrier porte des chaussures vernies, comme il peut sembler *normal* à une autre qu'il n'en porte d'aucune sorte.

A une même époque on dira d'un homme : « Il gagne bien sa vie », ou « il gagne facilement sa vie », alors qu'on dira d'un autre « il a du mal à gagner sa vie » ou « il gagne difficilement sa vie ». Là est le critérium de la conception de la valeur des choses à une même époque : le premier individu se procure facilement les sommes nécessaires à sa sub-

sistance, tandis que le second se les procure difficilement. Par conséquent, la valeur des choses nécessaires sera relativement faible pour le premier, alors qu'elle est relativement élevée pour le second. Et cependant ceci se passe à une même époque, au cours de laquelle les conventions relatives à la conception de la vie sont constantes. Ce qui a fait dire communément que « l'argent se dépense comme « elle » se gagne », ce qui revient à dire que la valeur que l'on se fait des choses correspond à la peine qu'on a de les acquérir.

Par conséquent, à des époques différentes, pour des individus relativement de même rang, étant données leurs conceptions propres et les conventions relatives à l'existence, on peut dire que le critérium de la valeur sera précisément la différence proportionnelle qu'il y aura pour chacun d'eux dans *le mal de vivre, la lutte pour la vie, et la difficulté de se procurer les choses nécessaires à la satisfaction de besoins correspondants sinon identiques.*

En somme, nous admettrons que, physiquement, deux hommes semblables, atteints d'une blessure rigoureusement identique, ne ressentent pas la même douleur. *C'est que leur sensibilité est différente. Et c'est en raison de sa sensibilité qu'un homme ressent, qu'il évalue proportionnellement la douleur. Elle est plus ou moins forte, ce qui revient à dire que cette*

même douleur a pour l'un et pour l'autre plus ou moins de valeur.

Par conséquent, nous dirons que les conventions de la vie, les besoins, les conceptions, concourent à former en somme la *sensibilité valorique*. Il en résulte qu'à des époques différentes, avec des sensibilités différentes, les sensations produites par des facteurs rigoureusement identiques, ne seront pas les mêmes. Ce qui pourrait sembler extrêmement pénible à un individu aujourd'hui le semblait différemment à un individu d'autrefois, et c'est pourquoi on ne peut se borner à comparer purement et simplement entre elles des sommes de travail fournies. Celui qui, autrefois, fournissait douze heures de travail, « *peignait* » à son sens peut-être beaucoup moins que ne peine, à son sens, celui qui aujourd'hui fournit huit heures de travail. Les dix heures de la première époque, par contre, correspondaient peut-être à l'obtention de richesses moindres en quantité ou en étendue, à celles obtenues au moyen des cinq heures de travail fourni, tout en donnant peut-être alors une satisfaction beaucoup plus grande que celle donnée aujourd'hui, une quotité journalière plus forte de l'ensemble de la valeur perçue.

Comme conclusion, il nous semble donc que l'éta-
lon transcendantal de la valeur soit dans la Compa-
raison et la Proportion de la peine et de la satisfac-
tion que nécessitent ou qu'occasionnent la possession

souvent nécessaire des biens indispensables à l'existence.

On concevra facilement que la possession d'un jouet pour un enfant, d'un bijou pour une femme, d'une arme pour un homme, puissent occasionner chez ces trois êtres différents *un plaisir identique*, ce qui revient à dire que chacun d'entre eux, dans sa sphère, attribue d'après son désir ou d'après la peine qu'il a eue à les acquérir une *valeur identique* à ces *objets cependant si différents*. A une autre époque, il se peut que chacun des êtres correspondants à ceux précités n'éprouve dans la possession de ces mêmes objets qu'un plaisir moitié moindre. Par conséquent tout en restant parallèles entre elles ces valeurs seront considérées alors comme d'autant moindres par rapport à ce qu'elles avaient été estimées précédemment, *la sensation* qu'elles produisent *sur la sensibilité ayant diminué d'autant*.

* * *

Par ailleurs, l'étude transcendantale de la valeur ne peut porter que sur des *ensembles généraux* et non sur des particularités isolées. Pour voir mieux et pour se créer des vues d'ensemble, il faut voir de loin. On ne peut comparer à des époques différentes que des ensembles tels que la vie, l'habillement, le logement, etc. Et en somme, la com-

paraison de la vie à des époques différentes n'est-elle pas l'étude proportionnelle à ces époques du bonheur ou du malheur de la moyenne des individus ?

* * *

En conséquence, il nous semble que l'étalon transcendantal de la valeur soit composé de deux éléments: Comparaison et Proportion d'ensembles généraux à des époques différentes, une fois préalablement effectué le redressement des ensembles eu égard *aux sensibilités respectives et caractéristiques* de ces époques.

* * *

Et dans les travaux semblables, l'Exactitude à elle seule est trop brutale et ne peut s'exprimer convenablement et valablement qu'après s'être assouplie au contact de l'Histoire et de la Philosophie.

Vu : le Président de la thèse,

NOGARO

Vu : le Doyen

BERTHELEMY

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris

Pour le Recteur,
L'inspecteur de l'Académie,

APPELL

TABLE

	Pages
INTRODUCTION	5
PLAN	13

PREMIÈRE PARTIE

(BIBLIOGRAPHIQUE)

L'ANTIQUITÉ	17
Aristote	19
Platon	23
Anonyme d'Alexandrie	24
Paul	26
LE MOYEN AGE	27
Oresme	36
Christophe Colomb	41
LES TEMPS MODERNES :	43
Copernic	46
Bodin	50
Law	55
D'Aguesseau	56
Turgot	57
J.-B Say	58
Michelet	59
Carl Menger	60
Carl Marx	61
Bourguin	67
Dr Eugen von Philippovich	72
Cornelissen	73
Landry	76
Bertrand Nogaro	81

DEUXIÈME PARTIE

(CONSTRUCTIVE ET THÉORIQUE)

I. — Du mécanisme comparatif de la perception et différentiel de la proportion	85
II. — Du mécanisme de l'évaluation. L'évaluation en général est-elle effectuée par comparaison avec l'Unité ou par comparaison avec l'Universalité.	93
III. — De l'unité, moyen d'expression et non étalon déterminateur. L'unité n'est qu'une nécessité pratique.	101
IV. — De la différence qui sépare la détermination de la valeur, de sa mesure.	107
V. — Des différents modes qui ont été successivement employés depuis les origines pour étalonner la valeur.	109
VI. — L'étalon de mesure à base monétaire. La substitution de l'idée de paiement à l'idée d'échange.	117
VII. — Preuves historiques de l'infériorité, en tant qu'étalon de la valeur, des unités monétaires à base de métaux précieux.	131
VIII. — L'étalon or.	147
IX. — De la convention et de son influence sur l'idée de valeur	159
X. — Les utilités. Utilités réelles, conventionnelles et mixtes. Utilités apparentes et utilités latentes	165
XI. — De l'influence de la relativité sur la mesure de la valeur.	173
XII. — De l'impossibilité d'adopter comme étalon une seule utilité, par suite des modifications constantes qu'elle subit, du fait de l'évolution générale.	181
XIII. — Des équilibres généraux finalement obtenus dans un ensemble par la contrariété des mouvements particuliers; mouvements statistiques, mouvements dynamiques. Les assurances et les moyennes	187
XIV. — Les Index Numbers.	195
XV. — Quels sont en définitive les étalons de la valeur? Doit-on conclure à leur unité ou à leur pluralité?	205
XVI. — Quel peut être, en définitive, l'étalon stable de la valeur?	219

XVII. — De l'importance pratique de la proposition précédente.	223
XVIII. — Des contradictions contenues dans l'article 592 du Code de procédure civile, en ce qui concerne les différents critères d'évaluation énoncés dans cet article	231
XIX. — Conclusion.	239
XX. — Recherche d'un étalon transcendantal de la valeur.	241

